

A

0007060593



UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY







LIBRARY
UNIVERSITY OF
CALIFORNIA
SAN DIEGO

presented to the

UNIVERSITY LIBRARY
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
SAN DIEGO

by

Dr. André M. Rosfelder



Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

LA ROUTE DES ALPES FRANÇAISES

DU LÉMAN A LA MER

**Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays
y compris la Suède, la Norvège, la Hollande et le Danemark.**
Copyright by J. Rey 1912.



Au Col du Lautaret

Henri FERRAND

LA ROUTE

DES

ALPES FRANÇAISES

Du Léman à la Mer






Ouvrage orné de gravures, de panoramas et de planches hors texte



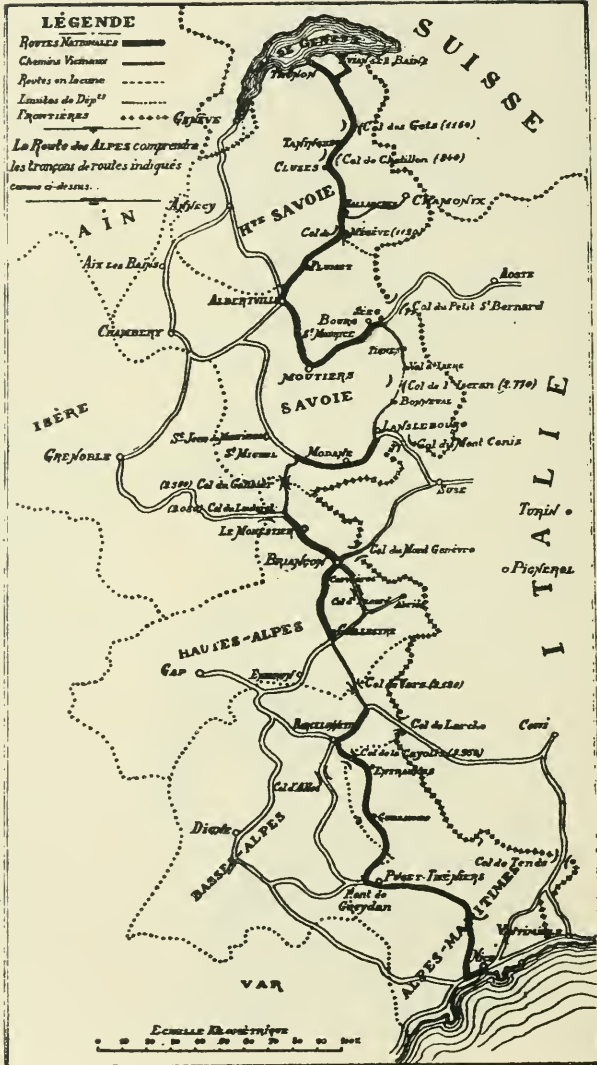
Jules REY, Editeur

GRENOBLE

LÉGENDE

- Routes Nationales 
- Chemins Vicinaux 
- Routes en lacune 
- Limites de Dep^{ts} 
- Pneumatiques 

La Route des ALPES comprendra les tronçons de routes indiqués comme ci-dessus.



Echelle Métrique
0 10 20 30 40 50 60



Voiture d'Uriage

LA ROUTE DES ALPES FRANÇAISES DU LÉMAN A LA MER

PRÉFACE

L'automobile régénératrice de la route. — Les transports en montagne. — Adieux à nos vieilles pataches. — Le moteur instrument de tourisme.

Tout le monde a présenté à l'esprit, la vivante description du bon La Fontaine:

*Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé...
L'attelage suait, soufflait, était rendu...*

Qui n'a gémi sur ce lamentable spectacle, pendant qu'à un pas bien ralenti les pauvres chevaux hissaient les vieilles pataches ou les nouveaux cars alpins sur les routes montantes de nos Alpes? Il n'était pas besoin d'une sensibilité spéciale pour s'apitoyer sur le sort des malheureuses bêtes,



Diligence de la Mure

harcelées par les mouches, sur les flancs desquelles l'écume de la sueur se mêlait au sang des blessures que leurs instigations taons avides et tenaces. La Rampe des Commères, la montée des Côtes de Sassenage, la route de Laffrey étaient particulièrement renommées comme théâtres de ce supplice. Si les bêtes souffraient, les gens n'étaient point à l'aise. La lenteur de l'allure, sous un soleil de plomb, devenait souvent intolérable.



Route du Lautaret

On était envahi par une déprimante lassitude, et les excursions qui avaient ce point de départ en étaient forcément assombries.

Cinq heures de ce train pour monter au Villard-de-Lans, une journée pour se ren-

dre à Corps ou

pour passer le Lautaret! On en arrivait à considérer comme invraisemblables la patience et l'endurance de nos aïeux s'enfermant trois jours et trois nuits dans une diligence pour se rendre à Paris, et tout aurait semblé préférable à l'épreuve d'une interminable voiturée de cette sorte le long des Alpes.

Autocar au Refuge de Vars

Aussi les routes transversales sont-elles demeurées longtemps inconnues et le petit nombre qui en existait n'avait-il satisfait qu'à des nécessités stratégiques. C'était bien assez de remonter chaque vallée quand on y était forcé, et le touriste à pied pouvait seul avoir l'idée de les relier les unes aux autres.



Autocar au Col d'Allos

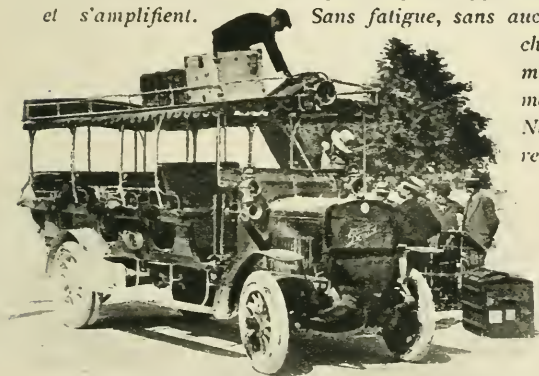
Les plus grandes routes étaient délaissées depuis l'établissement des chemins de fer. Non seulement les voyageurs, mais même les marchandises les avaient abandonnées, et il ne s'y faisait plus qu'un maigre roulage de village à village. Il y avait de vastes tronçons qui pendant des journées entières ne voyaient pas le moindre mouvement, l'herbe malgré les efforts des cantonniers raréfiés envahissait

leurs accotements, et les joyeuses auberges d'autrefois, aux flamboyantes enseignes et aux immenses remises, avaient dû fermer leurs portes. C'était un spectacle attristant que ces restes, ces témoins d'un énergique effort qui demeuraient stériles et allaient en s'effritant dans la poussière des ans.

La découverte et les perfectionnements de la locomotion automobile sont venus changer tout cela. On sait quel effacement les rapides véhicules ont apporté sur les routes plates que les villageois en étaient venus à considérer comme des annexes de leurs basse-cours et de leurs habitations. Mais c'est dans les montagnes que la transformation a été le plus sensible, c'est là qu'elle sera le plus profitable.

La tranquille facilité avec laquelle le moteur mécanique triomphe des côtes a ouvert de nouveaux horizons au tourisme. Elle a permis une sensation nouvelle, elle a supprimé les hauteurs comme elle supprimait les distances. Grâce à l'automobile, c'est avec un plaisir doublé d'une exquise sensation que l'on parcourt les routes les plus accidentées. Sans heurt, sans secousse, on est emporté avec un véritable bien-être physique au travers des plus beaux paysages, qui, à la sage allure de douze à dix-huit kilomètres à l'heure, se déroulent devant vos yeux comme la toile d'un diorama. Quelle joie maintenant de se laisser ainsi entraîner sur une rampe bien exposée. On n'a pas la sensation de s'élever : il semble plutôt que c'est le décor environnant qui s'abaisse. Les replis des montagnes viennent les uns après les autres se présenter à vos regards au-dessus et au-delà de ceux qui vous enseraient tout à l'heure. Il semble qu'il n'y ait pas de limite à cette extension de la vision. Puis, lorsqu'on a atteint le seuil, voici que tout l'horizon se déplace et se change : ce sont d'autres lignes, d'autres couleurs qui frappent vos yeux, et ce nouveau paysage va maintenant se modifier à son tour : les lointains font place successivement à des plans de plus en plus rapprochés dont les détails se précisent et s'amplifient.

Sans fatigue, sans aucun genre de lassitude, on a changé de vallée, changé de milieu, et on recommence gaiement une nouvelle ascension. Naguère les nervures qui séparent les différentes vallées d'un même versant des Alpes étaient pour les transports des obstacles insurmontables, et pour se rendre de l'une à l'autre il y avait économie de temps et d'effort à contourner l'obstacle, à



Car alpin du Villard de Lans

descendre l'une des vallées pour remonter l'autre, et le besoin ne s'en faisant pas sentir, on ne faisait pas de routes de communication. Une grande quantité de sites charmants, surtout les perspectives étendues, étaient inaccessibles à ceux qui ne pouvaient chausser les souliers ferrés et s'armer du bâton de montagne. Même à ceux-là, à raison de leur nécessaire lenteur, la joie des rapides contrastes était ignorée, et l'impression du paysage de la vallée du matin, émoussée, fondue, transformée par tous les tableaux de transition intermédiaires, ne semblait plus guère différente de l'impression de la vallée du soir. Il fallait un effort pour se convaincre de la coloration distincte, de l'ambiance opposée de ces tableaux ; il fallait le travail du souvenir pour faire apprécier la gaieté de la verdure des mélèzes à l'encontre de la froide obscurité des sapins, la fraîcheur des prairies au lieu de l'austérité des rocs. Le transport rapide permet au contraire de saisir l'une avant que l'autre soit complétement effacée, et cette comparaison automatique devient un véritable plaisir matériel.

C'est la constatation de ce plaisir, en même temps que celle de l'étendue des connaissances qu'il procure si aisément qui fut l'idée première de la Route des Alpes. Le

Touring-Club de France y a vu, non

Au Villard de Lans

seulement un instrument de satisfaction esthétique, mais un outil précieux pour la prospérité nationale, le moyen le plus sûr d'apporter à certaines régions déshéritées un important contingent de trafic et d'aisance. Dès le commencement de l'année 1909 il faisait étudier les moyens d'amener à réalisation ce magnifique projet, et l'un de ses membres les plus compétents, M. L. Auscher, qui s'en occupait depuis 1904, lui présentait au mois de mai de cette année un rapport qui était de nature à lever toutes les objections. La principale, on le comprend, était celle de la dépense ; mais l'enthousiasme pour cette création était tel que la puissante société n'hésita pas à voter la somme de 188.000 francs pour faciliter la traversée des Hautes Alpes. Cet exemple était contagieux et dans un bel élan. L'État



Car alpin de la Chartreuse

ainsi que les départements et les communes intéressées n'hésitèrent pas à consentir les sacrifices nécessaires. Au mois de Juin 1910, le Touring-Club voyait ses efforts couronnés de succès et l'ouverture de la route se trouvait assurée. Mais si grâce à sa ténacité les obstacles administratifs et financiers se trouvaient surmontés, il n'en était pas de même des obstacles physiques. Pour tracer et livrer à la circulation une route même des mieux étudiées, l'argent ne suffit pas, il faut le temps, et surtout dans des régions où les intempéries interrompent pendant plusieurs mois le travail de l'homme, des années sont nécessaires pour son achèvement. Avec son ardeur ordinaire, le Touring-Club a pensé qu'une idée excellente pouvait être appliquée même avant son perfectionnement matériel. Puissamment secondé par l'avisée Compagnie des chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée, dans le réseau de laquelle se trouve l'étendue de la route, il a voulu l'établir avec les éléments existants que des détours peuvent relier au regard des parties à construire. Sans perdre de temps on a réuni en une seule tournée la visite des vallées nombreuses et variées qui sillonnent le versant français des Alpes, et c'est ainsi que ce projet grandiose de la Route des Alpes s'allongeant des bords gracieux du Léman aux rives ensoleillées de la Côte d'Azur a été mis en action.

Par les cols latéraux les plus pittoresques, par les régions les plus intéressantes des vallées, le trajet idéal a été conçu, et son achèvement viendra réaliser une merveille. Mais l'ardente initiative ne pouvait pas attendre : au prix de quelques sacrifices, il a paru préférable de mettre dès à présent en valeur les fragments desservis, et dès 1911, nous avons vu l'automobile courir d'Evian à Nice par Saint-Jean-de-Maurienne, Briançon et Barcelonnette. Si nous n'avons pas encore eu les visions sublimes du Col d'Iseran (2770 m.) et du Col de la Cayolle (2352 m.), nous avons pu parcourir ces trésors de beauté que sont les vallées de la Dranse, de l'Arve, du Queyras, du Verdon et du Var, et nous avons pu en ressentir l'enchantement avivé par la proximité.

Cet enchantement nous nous sommes appliqué à le décrire et à le reproduire comme une invite à ceux qui l'ignorent, comme un rappel de souvenirs à ceux qui l'ont savouré, comme un hommage à ceux qui l'ont créé.



Au col du Lautaret



Le Port d'Ouchy

I

Le lac Léman. — La beauté de ses rives. — Genève, Lausanne, Montreux.

La rive méridionale : Meillerie, Evian, Thonon, Ripaille.

Les Alpes sont le splendide réservoir qui alimente d'eau et de vie la plus grande partie de l'Europe. Dans leurs flancs que tapissent les glaciers prennent naissance les plus grands fleuves : le Danube, le Rhin, le Rhône, le Pô. Chacun de ces véhicules de force et de richesse a sa beauté propre, mais le Rhône est le fleuve de France, et au travers de la Provence qu'il arrose, on l'appelle « le père Rhône » à cause de sa bienfaisance. Bienfaisant, il ne le paraît pas cependant à son origine, et c'est un torrent turbulent et dévastateur qui s'échappe du glacier de ses sources et parcourt le Valais en le désolant. Son expansion brutale vient se heurter près de Martigny aux ultimes contreforts du Mont Blanc, puis il rencontre une large dépression où ses flots viennent se répandre, s'assagir et se transformer : c'est la cuvette du Léman.

Cette vaste étendue d'eau est ainsi le point de jonction de deux Rhônes : le Rhône torrent, et le Rhône fleuve, l'indompté et le majestueux. Depuis des années innombrables le lac ainsi formé sert de régulateur au torrent : ses colères les plus abondantes, ses apports les plus tumultueux s'y amortissent et s'y perdent ; ses plus terribles débordements ont peine à faire osciller d'un ou deux centimètres le niveau de cette nappe. Quand il sort de ce réservoir, paisible et puissant, le Rhône subit encore une crise aux environs de Bellegarde, puis il s'achemine lentement vers les plaines auxquelles il dispense la fertilité de son limon.

Il semble que de ce rôle pondérateur, le lac ait retenu quelques effluves

de beauté. Les Romains, qui le nommaient *lacus Lemannus*, avaient déjà apprécié son charme, et ce charme s'est affiné à travers les siècles.

Nulle part sur son ample pourtour il n'offre le piteux spectacle d'une matière indécise qui n'est plus terre et pas encore étang. Entouré de collines dont plusieurs sont des montagnes, il baigne des rives franches et nettes que

décore une abondante végétation. D'une part ce sont et leurs contreforts cendent des rocs Dent du Midi aux Cologny; en face douces qui bordent de la Gruyère et Jura. La diversité constitution, la dissections, amènent la nementation de ses nature s'y présente plus riants. Genève versoir, et la cité cette magnifique sidéveloppement qui importance. Nagroupée, comme aux temps troublés penchant de la colentre ses murs, et vrir un petit port, sur le Lac. Les rues étroites, incli-l'exiguité des espa-testent l'étrangle-



Eglise St-Pierre à Genève

la ceinture des remparts, mais ces remparts sont, avec la vaillance des citoyens, la sauvegarde de la liberté, et grâce à eux, dans la fameuse nuit de l'Escalade en 1602, l'attaque du Duc de Savoie put être facilement repoussée. Une fontaine à l'allure gothique, dite la Fontaine de l'Escalade, en perpétue le souvenir. Puis avec la paix vint la prospérité, et avec elle l'ingratitude. Devenus inutiles, ces

les grandes Alpes successifs qui desnoirs et fiers de la molles collines de ce sont les pentes le pied des Monts s'étendent jusqu'au de nature et de cordance des expo-variété dans l'or-bords, et partout la sous ses aspects les commande son déhelvétique a dû à tuation le rapide a quintuplé son guère la vieille ville, elles le furent toutes et incertains, au line, était resserrée venait à peine ou-une porte d'eau, maisons hautes, les nées, tortueuses, ces découverts, at-ment de la vie par



Promenade de la Treille à Genève

remparts tutélaires furent accusés de s'opposer à l'expansion de la ville, à la circulation intensive dont son activité éprouvait le besoin, et ils furent entièrement démolis. La promenade des Bastions, celle de la Treille, le boulevard des Tranchées, etc., s'organisèrent sur leur emplacement, et il semble bien que la beauté de la ville n'ait rien perdu à cet échange.

Bien avant cette démolition, des bourgs d'une certaine importance s'étaient formés autour de la cité, et au XVIII^e siècle les principales hôtelleries où descendaient les étrangers déjà curieux de visiter la Suisse, se trouvaient sur la rive droite. Nous n'osons croire que la beauté du coup d'œil avait guidé le choix de cet emplacement; il est probable que la disposition du terrain presque en plaine, y était plus favorable aux carrosses que les raidillons de la vieille cité.

Aujourd'hui Genève se compose de plusieurs villes, ayant chacune sa physionomie particulière et ses caractères bien tranchés. La vieille ville conserve les monuments les plus intéressants par l'art et par l'histoire : la cathédrale Saint-Pierre, dont les deux hautes tours tracent les lignes caractéristiques de la silhouette bien connue, l'Hôtel de Ville et l'Arsenal, le Palais de Justice, etc. Celles de ses maisons vermoulues et noires qui longeaient l'ancien port sont tombées sous la pioche du démolisseur pour faire place à un quartier neuf aux architectures prétentieuses, mais toute la pente qui



Genève. Fontaine de l'Escalade

monte jusqu'au plateau des Tranchées a conservé son antique allure. Quelques beaux hôtels particuliers y ont une physionomie sévère et imposante, la rue de la Cité s'enorgueillit encore de la maison de De Saussure, et on y voit quelques arbres autour de Saint-Pierre et sur la curieuse place étagée de Bourg-de-Four.

La ville neuve et gaie consacrée au commerce et à l'industrie hôtelière s'est étalée sur le bant Cornavin et s'échelonneront sur le lac lui-même. Le lac lui-même offre un splendide panorama, et sur son horizon se dressent le Kursaal, le Monument de Brunswick et le Cyclopéen Hôtel qui aligne les hôtels et sert de point de départ pour les plus beaux et splendides excursions et excursions.

Une autre ville moins animée, s'étend de la Treille et de la Corraterie. Ses rues sont des et austères, et qu'à Carouge et jusque dans l'Arve. On ne trouve dans une quatrième dans des Eaux-Vives qui est un aspect de villas, de chalets, espacés, bien nent un aspect agglomération spé-

Genève vue du lac présente un tableau enchanteur, et



Genève. Monument de Brunswick

sur l'une et l'autre rive, parsemées de maisons blanches et de bosquets de verdure lui forment un cadre vraiment merveilleux. Aussi est-elle la coqueluche des étrangers, et la digne tête du Léman.

ve et gaie consacrée à l'industrie hôtelière sur la rive droite, englobant jusqu'à Sécheron. Elle possède le prestige de Mont Blanc scintillant. Elle possède le monument de Brunswick tel des Postes. Son départ pour les plus luxueux, s'allonge jusqu'au Jardin Public.

le, moins joyeuse et construite au pied de l'autre côté de la rectilignes sont froissées et se dispersent jusqu'au quartier usé. On peut en distinguer le quartier populaire réunit Genève à un niveau au sud-ouest d'une infime parcelle, de petits chalets ensoleillés qui donnent un aspect exotique à cette ville.

lac présente un tableau enchanteur, et

est-elle la coqueluche des étrangers, et la digne tête du Léman.



Genève. Vue du Petit lac

A ses charmes propres, Genève ajoute ceux de ses environs. Elle commande plus spécialement cette inflexion retrécie qu'on appelle le Petit Lac et qui s'étend à l'O. jusqu'à Nyon, à l'E. jusqu'à Yvoire. Dans cette région qui est proprement la sphère de Genève, les sites ravissants et les lieux consacrés par l'histoire se présentent en foule. Nous y remarquerons le merveilleux domaine de l'Ariana où M. Gustave Revilliod a réuni l'admirable trésor de collections variées dont il a fait hommage à Genève. Un peu plus loin sur la colline, le château de Ferney est encore tout imprégné des souvenirs de Voltaire. Plus bas nous trouvons la demeure familiale du savant De Saussure, Genthod, et en suivant le rivage nous arrivons à Coppet, le château de Necker, qu'illustre la mémoire de sa fille M^{me} de Staël. On dirait que la beauté du sol a exalté l'esprit de ses enfants.

La rive suisse qui se développe en arc de cercle a fixé un peu partout l'attention et les habitations des hommes, et la douceur de son climat lui a valu l'opulence. Genève, sauf dans la vieille ville, est absolument cosmopolite : ce caractère se retrouve avec une intensité plus ardente dans les villes de séjour qui se pressent à l'amont : Vevey, Clarens, Montreux. Les anciens bourgs, qui étaient surtout des ports et vivaient presque exclusivement du lac ont disparu, et sont remplacés par des agglomérations d'hôtels, avec les magasins et les industries parasites qui vivent sur l'étranger.

Dans la partie plus antérieure, Ouchy est la marine de Lausanne. Alors que le niveau du lac est calculé à 375 m. d'altitude, Lausanne le domine de



*Lausanne.
Vue prise de Montbenon*

124 mètres, mais les communications entre le port et la ville sont facilitées par un funiculaire, qui dessert aussi presque à mi-hauteur, la gare du chemin de fer. Capitale du pays de Vaud, Lausanne se recommande à l'attention des Touristes par sa belle promenade de Montbenon, par sa superbe cathédrale Notre-Dame, par le musée Arlaud, et surtout par le vieux château qui la couronne et duquel on jouit d'un merveilleux panorama sur l'ensemble du lac et les montagnes qui l'entourent. Plus haut encore, à 650 m. d'altitude le Parc du Signal, avec une très intéressante exhibition de Village Suisse et le bois de Sauvabelin, offre un belvédère de toute ampleur, rattaché à la ville par un chemin de fer spécial. C'est du lac aussi que la capitale vaudoise se présente le mieux, et lors-

que le bateau d'excursions fait la traversée d'Evian à Ouchy, c'est un spectacle charmant que celui de la verdoyante colline, que décorent et surmontent les maisons, les clochers et le château de Lausanne.



Château de Coppet



La rive du lac près de Chillon

Entre Ouchy et Vevey, la ceinture du lac est surtout composée de vignes et la verdure uniforme des pampres paraîtrait un peu monotone, si elle n'était de temps en temps animée par les blancheurs des villages, Lutry, Cully, Epesses, Saint-Saphorin, etc.

Mais en approchant de Vevey, la scène grandit, et au-dessus des collines apparaît maintenant le fier profil des premières Alpes vaudoises, la Cape au Moine, la Dent de Jaman, les Rochers de Naye, etc. qui ajoutent des tons plus graves à ce riant tableau. Ce fond du lac est particulièrement enchanteur, et la baie de Montreux n'est pour ainsi dire qu'un boulevard continu au sein duquel on a peine à distinguer les anciens centres, Vevey, Tour de Peilz, Clarens, Vernex, Montreux, Territet, etc. Ici les belvédères s'étagent : de Vevey, un funiculaire monte aux Pèlerins (795 m.), un tramway conduit à Chatel-Saint-Denis (826 m.) et un autre aux Pléiades (1365 m.) ; au-dessus de Territet, la terrasse de Glion et de Caux se couvre d'hôtels, plus loin ce sont les Avants (980 m.) et par dessus le tout, à 2044 m. de hauteur, le Grand Hôtel des Rochers de Naye et son belvédère offrent aux amateurs d'immensités le plus gracieux panorama. Un chemin de fer électrique à crémaillère en permet l'accès facile à tous les sexes et à toutes les jambes.

A quelques pas de là, le sombre château de Chillon et sa légende de Bonivard donnent carrière aux émotions romantiques, et il n'y a guère d'insignifiant sur le parcours que le bourg de Villeneuve



Château de Chillon

*Evian*

qui termine la rive Suisse et sert de point de départ pour la pénétration du Valais, de même que le Bouveret.

La rive méridionale du lac est peut-être encore plus charmante que la rive suisse, mais il manque aux coups d'œil que l'on en découvre la prestigieuse couronne des Alpes neigeuses qui accompagne toujours les panoramas opposés.

Elle nous offre d'abord Saint-Gingolph dans une situation fort pittoresque au pied des contreforts des Cornettes de Bise (2438 m.). Ce village, principalement adonné à la fabrication des barques et qui possède les meilleurs chantiers de construction du lac, offre cette particularité de se trouver divisé en deux par la frontière franco-suisse. La rive qui était déjà bien étroite se rétrécit encore et ne laisse qu'une bande de terre insignifiante au pied des Rochers de Meillerie. Ce site sauvage, chanté par Rousseau, est transformé en carrière de pierres, et les entassements de moellons, descendant jusqu'à port de barque, sont une pénitence pour les yeux. Les gens de Meillerie ne sont pas tous occupés à la démolition de la montagne : le village, et son voisin la Tour Ronde, se livre avec ardeur à la pêche, et c'est de là que partent la plupart de ces barques à voile triangulaire qui font partie en quelque sorte de la physionomie du Léman.

Mais la perle de la rive savoyarde est incontestablement Evian.

*Le Port d'Evian*



Casino d'Evian

Une assez vieille ville s'étendait au bord du lac, à la base de collines étagées couvertes d'abondantes châtaigneraies. Elle était ornée de quelques châteaux, de nombreux couvents et d'une église au clocher renflé d'un aspect fort original. Elle était la capitale du pays de Gavot, et le chanoine Grillet en 1807 nous apprend qu'elle fut, sinon fondée, du moins agrandie et munie de murailles au XIII^e siècle par le comte Pierre de Savoie. Ses habitants, paisibles et honnêtes, se livraient à la pêche et à la culture : leur commerce consistait surtout en châtaignes et en eaux-de-vie de cerises. Le voisinage d'Amphion, dont les eaux sont connues d'ancienne date, lui amenait la fréquentation de quelques baigneurs, pendant la saison d'été, mais sa population ne s'élevait guère qu'à 1500 âmes. C'est au commencement du XIX^e siècle que les eaux d'Evian, source Cachat, du nom de son premier propriétaire, commencèrent à être connues et appréciées, mais ce n'est qu'en 1844 qu'elles furent sérieusement exploitées.

Une fois consacrée station balnéaire, Evian allait devoir à son admirable situation un développement considérable et continu.

Une administration prudente et avisée s'est efforcée par de nombreux embellissements d'y attirer et d'y retenir les étrangers. Un quai large et bien ombragé permet pendant plusieurs kilomètres la contemplation commode du



Hôtel du Parc



Quai du Casino



Hôtel de l'Ermitage

sino accompagnent le paysage du lac, un port sûr et bien aménagé facilite l'accès aux bateaux de la Compagnie de navigation, l'établissement de bains, le Caquai de leurs multiples hôtels et ont entouré et allongé considérablement la vieille ville. Ils ne se contentent plus maintenant du rivage, mais ils escaladent les collines, et d'immenses caravan-sérails comme l'Hôtel du Parc, celui de l'Ermitage, le Splendide Hôtel offrent aux touristes et aux estivants les séductions de leur luxueuse hospitalité.

Depuis un certain nombre d'années la consommation de l'eau d'Evian est devenue formidable, et c'est par millions de bouteilles qu'elle s'expédie dans le monde entier. De savants travaux de captage en ont porté le débit quotidien à plus de 500.000 litres, et la Compagnie fermière pour suffire à son immense débit a dû construire une usine modèle d'emouteillage et de bouchage où des monte-charges automatiques amènent les wagons jusqu'à la voie et à la gare du



Intérieur de l'Etablissement d'Evian



chemin de fer. Elle a construit aussi de très artistiques pavillons pour ses hôtes les consommateurs sur place, et la décoration intérieure de ses halls animés de jallissements et ornés de verdure, captive même les indifférents. Aussi la prospérité d'Evian a-t-elle suivi celle de ses Bains. La population sédentaire dépasse actuellement le chiffre de 3000 habitants, et l'été c'est une ruche bourdonnante où plus de 10.000 baigneurs ou estivants se coudoient dans le plus agréable tumulte.

Le séjour d'Evian où la température est douce et régulière s'agrémentent des innombrables promenades qui abondent dans ses environs et pour les alpinistes il peut servir de point de départ à l'ascension des Dents d'Oche (2434 m.).

Comme centre d'attraction pour les étrangers, Evian possède en sa voisine Thonon une rivale active et dangereuse.

Une bonne route de dix kilomètres, constamment sillonnée, pendant la belle saison, par les voitures et les automobiles, réunit les deux stations, et traverse pour ce faire le désert pierreux de l'estuaire de la Dranse.

La situation de Thonon est toute différente de celle d'Evian : tandis que cette dernière s'allongeait paresseusement sur la rive du Léman et formait elle-même son port, l'agglomération principale de Thonon est haussée sur une ter-

*Panorama d'Evian*

rasse à 60 mètres au-dessus du lac, vers lequel elle détache un faubourg, Rives, qui lui sert de port. Capitale du Chablais, Thonon voit converger sur son marché les produits d'une contrée des plus fertiles, et doit surtout sa prospérité à cette centralisation. Les vicissitudes des guerres qu'elle a subies l'ont privée de tous ses anciens monuments et notamment de son château ; aussi sa silhouette ne montre-t-elle comme point saillant que les bâtiments du Grand Hôtel. Mais Rives, qui lui est reliée par un funiculaire et par une large route en lacets, présente, vue du lac, un coup d'œil intéressant et pittoresque. Un assez joli jardin, des boulevards plantés d'arbres ont été aménagés le long du rivage, et ils complètent fort heureusement le parc de l'établissement hydrominéral pour le divertissement des baigneurs et des étrangers. Car Thonon est aussi une station balnéaire : elle a découvert tout auprès de ses murs les sources de la Versoie, elle les a captées, et comme elles ont beaucoup d'analogie avec les eaux d'Evian elle s'efforce de faire concurrence à sa voisine.

Rivales en sources et rivales en beauté, les deux stations de la rive savoyarde du Léman poursuivent pour l'agrément de leurs hôtes une lutte de perfectionnements et d'élégance.



Thonon

Leurs alentours viennent ajouter à leurs sé-

ductions. Du plateau de Thonon un chemin qui découvre de ravissants coups d'œil sur le lac s'infléchit au travers de riches vignobles vers le château de Ripaille, qu'atteint aussi le prolongement oriental du quai de Rives. Faire Ripaille est une expression universellement connue qui traduit le plaisir des sens et surtout celui de la gastronomie. C'est ici qu'elle a pris naissance, et disons tout de suite que l'aspect actuel de son berceau ne correspond guère à l'idée de luxe qu'elle éveille dans les esprits. Bâti sur un promontoire qui s'avance dans le lac, le château de Ripaille fut la demeure favorite du duc de Savoie Amédée VIII, qui abdiqua, entra dans les ordres et devint pape sous le nom de Félix V. Il s'y retira après avoir renoncé en 1449 à la papauté, et bien qu'il ne paraisse pas y avoir mené bien grand train, cette destinée extraordinaire qui avait réuni une couronne quasi royale et la tiare de Saint-Pierre, avait tellement frappé l'esprit des gens de la contrée qu'ils lui prêtèrent les jouissances matérielles en lesquelles ils incarnaient la manifestation du bonheur. Le château de Ripaille, tel que nous le voyons aujourd'hui, est une grande bâtisse inélegante et trapue qui ne se recommande que par sa réputation.

A l'ouest de Thonon et un peu en arrière se dresse une colline boisée au sommet de laquelle l'œil distingue de vastes pans de murailles, des restes de tours, des ruines à la fière allure. C'est le château des Allinges. A 712 m. d'altitude cette demeure seigneuriale commandait un panorama de toute beauté tant sur le Chablais que sur le Léman : c'est encore ce que vont demander à ce site



Port de Rives. Thonon

la plupart des visiteurs qui s'y pressent

Vue générale de Ripaille durant les beaux jours. Cependant persiste au milieu des ruines une chapelle jadis habitée par Saint-François de Sales et demeurée un lieu fréquenté de pèlerinage. Le chemin qui conduit de Thonon aux Allinges offre un charmant spécimen de la grâce des paysages du Chablais.

Le lac qui voit toutes ces beautés groupées autour de son berceau y ajoute le charme particulier qui s'exhale de ses eaux. Son étendue est proportionnée au paysage qui l'entoure. Si bien il est par sa grandeur le premier lac d'Europe, sa largeur qui ne dépasse pas treize kilomètres dans sa plus grande dimension, permet encore à l'œil non seulement de percevoir le rivage opposé mais d'en saisir même les nuances et les arrière-plans. Les montagnes qui lui servent de cadre apportent au tableau la note pittoresque, et les embarcations qui le sillonnent lui donnent la vie. Il n'est pas jusqu'à sa situation, entre les Alpes et le Jura, à l'entrée des défilés de la raboteuse Suisse, qui ne vienne contribuer à sa fréquentation en en faisant le carrefour obligé du tourisme.

C'est ce carrefour que la Route des Alpes a entrepris de réunir à la Côte d'Azur; elle joint le Léman à la Grande Bleue, et nous pouvons prévoir qu'elle va devenir l'itinéraire favori de la mer à la montagne et de la montagne à la mer. Du Nord, du Centre ou de l'Ouest, on arrive au Léman en chemin de fer, on le traverse en bateau pour jouir circulairement de sa captivante

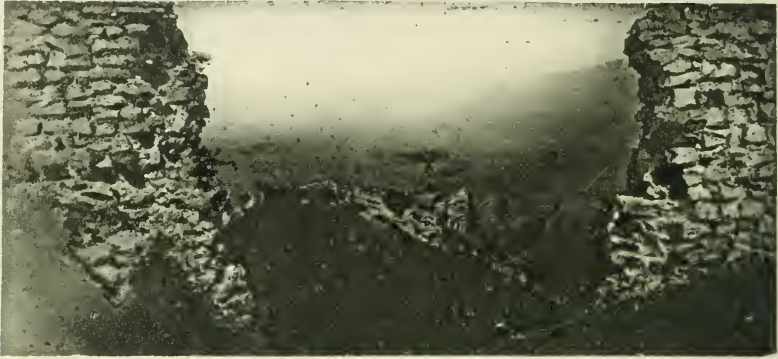
Général Dupas

Général Dessaix

beauté, et l'on arrive ainsi au point de départ de la Route. Il semblait que ce point de départ dût être longtemps eut le monode Genève, la pénétrée d'Arve, laisse forcées plantureuses campittoresques gors-La Dranse, pour les yeux, ouvrait lée, mais on poulement de Thonon

Genève qui pendant si pole des montagnes. Mais tion se faisant par la valment en dehors toutes pagnes, toutes les ges du Chablais. les exposer à tous l'accès de sa valvait l'aborder égaet d'Evian. Cette

Château de Ripaille



Ruine du Château des Allinges

dernière a paru plus riante, mieux adaptée à son rôle de charmeresse, en même temps que sa voirie simpliste la recommandait aux mouvements rapides. C'est donc d'Evian que partent désormais les auto-cars qui sans souci des dénivelllements, des rampes et des contours, tracent un magique sillon au flanc français de nos Alpes pour conduire jusqu'à Nice les voyageurs curieux des merveilles de notre patrie.

Les vallées de Sixt, de Chamouni, de Tarentaise, de l'Oisans, du Queyras, du Verdon et du Var vont se trouver ainsi raccordées, et ce sera du Léman à la mer comme un gigantesque diorama qui va se dérouler aux yeux du public. Ce sera surtout toute une série de points de départ pour les excursions profondes, voire même pour les ascensions que les curieux visiteurs trouveront aisément à leur portée, et qu'ils pourront passer en revue sans de longs et coûteux détours. La montagne par la montagne, tel est le vœu ainsi réalisé.



Clocher d'Evian



II

Lac Léman

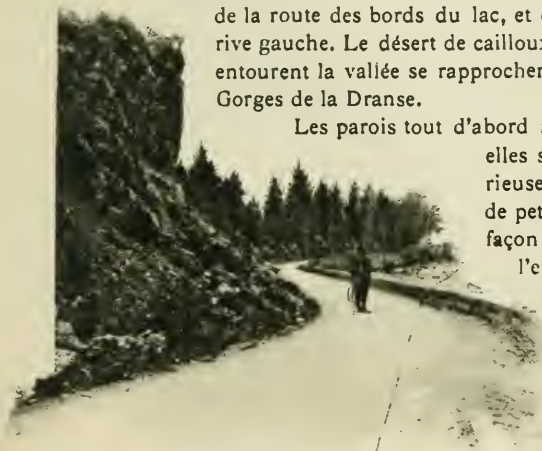
PREMIÈRE ÉTAPE

(D'Evian au Fayet, 91 kil.)

Vallée de la Dranse. — Le Biot, Saint-Jean-d'Aulph, Montriond et son lac. — Les Gets et Taninges. — Coup d'œil à la vallée du Giffre, à Sixt et au Fer à Cheval. — Le Col de Chatillon et Cluses.

Huit kilomètres de bonne route le long du lac au départ d'Evian, deux kilomètres au départ de Thonon amènent le visiteur sur les bords de la Dranse, le laborieux torrent auquel est échue la tâche de creuser son accès vers l'intérieur des montagnes. Dans un paysage désolé par les ravages et les apports de cailloux de ce terrible ouvrier, la route de la montagne se sépare à angle droit de la route des bords du lac, et elle remonte le torrent sur sa rive gauche. Le désert de cailloux se resserre, les collines qui entourent la vallée se rapprochent, et bientôt se dessinent les Gorges de la Dranse.

Les parois tout d'abord ne sont pas très hautes, mais elles sont formées d'une roche curieuse, conglomérat ou poudingue de petits éléments, qui a cédé d'une façon irrégulière et capricieuse à l'effort des eaux. La route qui s'incruste dans cet étroit couloir, est bientôt obligée de changer de côté, et elle passe sur



Gorges de la Dranse

la rive droite par un pont auquel la carte de l'Etat Major donne tantôt le nom de Pont des Français et tantôt le nom bizarre, sans doute résultat d'une corruption phonétique, de Pont de la Douceur. Sans être très imposantes, les gorges qui se prolongent pendant six à sept kilomètres offrent un spectacle intéressant : les



Gorges de la Dranse

eaux ont à chaque instant leur cours obstrué par des blocs énormes dégringolés des murailles, elles bondissent au travers de ces obstacles, pendant que la végétation qui s'accroche à chaque anfractuosité, se répand en lianes, en guirlandes, en arbustes et apporte un charme délicat à la puissance du décor.

Au-dessus de la faille aux parois presque inaccessibles s'étendent des

plateaux mamelonnés oscillants entre 7 à 800 mètres qui portent des campagnes fertiles avec de nombreux villages, Féternes, Champanges, Larringes, etc. à l'Est, Armoy, Lyaud, Reyvroz à l'Ouest. Tous prennent leur accès sur la route dès bords du lac.



Gorges de la Dranse. La Porte

On est repassé sur la rive gauche quand on arrive à un petit tunnel artificiel, sorte de porte en maçonnerie édifiée dans un endroit où les rochers sont spécialement menaçants. Toujours dans notre défilé qui s'élargit à peine, nous arrivons à un gros torrent qui est l'un des principaux affluents de la Dranse, la Dranse de Bellevaux, que l'on franchit sur le pont de Bioge, et bientôt nouveau



Vallée de la Dranse

divorce : deux défilés divergent, deux torrents, deux Dranses les remontent, à gauche la Dranse d'Abondance, à droite la Dranse de Morzine.

Elle serait bien intéressante la route de gauche ; elle nous conduirait par Vacheresse et Bonnevaux dans la riante vallée d'Abondance, d'où nous pourrions gravir les Cornettes de Bise (2436 m.), ou gagner par Chatel le Pas et le Col de Morgins (1411 m.), l'un des plus beaux accès de ce séduisant Val d'Illiez, la perle du Bas Valais. Bonnevaux ! Abondance ! Quels noms prometteurs ! Quelles délicieuses perspectives !

Mais il ne faut pas franchir la ligne qui nous sépare du Haut-Rhône Suisse ! N'oublions pas que notre but est de parcourir le versant français, et mettant le cap sur la droite, nous nous enfonçons dans le vallon de la Dranse de Morzine. La scène change bien vite. Les montagnes qui encaissent la vallée prennent de la hauteur : dans une roche plus compacte, le torrent s'est creusé un lit étroit et profond où la route ne trouve plus d'assiette, et elle a dû se frayer passage sur une terrasse plus élevée. Mais qu'est ceci ? Sur une construction rustique, nous apercevons une enseigne suggestive : *Pont du Diable !*

Alors que la Dranse mugit à une centaine de mètres en dessous de nous, un gigantesque éboulement semble barrer son cours et combler la vallée. Des

*Le Biot*

galeries légères glissent entre les blocs, des échelles facilitent la descente, et l'on peut dans un décor impressionnant aller contempler de tout près les cascades et les gouffres. Bien que ces curiosités soient assez fréquentes, les voyageurs qui se décident à visiter cette sorte de grotte ne regrettent pas d'avoir cédé à l'invite, et reconnaissent que l'arrêt en vaut la peine.

On accélère l'allure, et bientôt les parois s'écartent et s'évasent, la lumière arrive plus vive d'un ciel élargi et l'on aperçoit devant soi la petite plaine du Biot avec, pour fond de décor, les renflements de la Pointe des Bons (1699 m.), et de l'Essert Romand (1791 m.).

Le Biot (800 m. en moyenne) est un chef-lieu de canton qui s'étage sur la rive droite de la vallée, au pied de la Pointe du Mont et de la Pointe de Cercle (1813 m.). Au milieu de vergers plantureux, ses maisons ont un air d'aisance qui contraste avec le caractère un peu sauvage des gorges que l'on vient de parcourir. Nous arrivons d'ailleurs dans la région supérieure toujours plus ensoleillée et plus riche, la récompense après l'épreuve.

Jusqu'à présent les incidents de la route n'ont pu charmer que le simple touriste, mais l'artiste et l'historien peuvent se donner carrière à la vue des remarquables ruines de l'abbaye de Saint-Jean-d'Aulph. Dans cette paisible



St-Jean-d'Aulph

retraite que leur avait concédée le comte de Savoie Humbert II, des moines venus de l'abbaye de Molèmes, en Champagne, avaient au XI^me siècle, fondé un pieux établissement. Au XII^me siècle ils y avaient édifié une magnifique basilique dans le style de transition de l'époque. L'église avait survécu à la dispersion de la communauté par la Révolution française, et c'est un inconcevable vandalisme qui, au commencement du XIX^me siècle, la voua à la destruction. Sa façade, seule debout, élève encore vers le ciel une rosace qui fait l'admiration des artistes. Tardive réparation ! elle a été classée comme monument historique, mais il ne reste rien du monastère, qui a été pillé jusqu'à la dernière pierre.

A peu de distance en amont, le village de Saint-Jean-d'Aulph n'offre rien d'intéressant par lui-même, et, dans un vallon toujours verdoyant, nous nous hâtons jusque en vue de Montriend.

Ce village a groupé ses maisons blanches autour de l'église, dans une petite plaine allongée qui fut évidemment un ancien lac. Nous sommes ici à 900 mètres environ d'altitude au point de divergence de deux riantes vallées. Celle qui s'ouvre vers l'Est est arrosée par le ruisseau d'Ardent. Si nous la remontons, nous verrons bientôt une belle forêt de sapins succéder aux luxuriantes prairies du confluent, et en poursuivant notre



Abbaye de St-Jean-d'Aulph



Lac de Montriond

chemin, nous arriverons en une heure et quart sur les bords d'une charmante nappe d'eau, le lac de Montriond. D'une superficie de 25 hectares, ce lac, entouré par la verdure des mélèzes et des sapins, laisse briller à son amont un ruban d'argent qui tranche vivement sur la teinte obscure des forêts : c'est la cascade d'Ardent, que l'on peut admirer sur ses deux rives grâce à un joli pont de bois aménagé pour les visiteurs. Le vallon d'où découle l'Ardent remonterait, par des pentes herbeuses, jusqu'au col frontière de Chésery (2020 m.) qui donne accès à Champéry.

Le vallon de la Dranse, toujours gracieux et facile, présente, à deux kilomètres en amont de Montriond, le village de Morzine qui donne son nom à la vallée, et en marque la tête. Il disperse gaiement ses maisons sur les pentes de trois combes divergentes. Par celle du milieu, la Dranse va prendre sa source aux flancs de la Tête de Bostan et des Dents Blanches (2682 m.), relief puissant qui sépare le col de Coux (1927 m.) à l'Est donnant sur Champéry, et le col de la Golèse au Sud (1671 m.) descendant à Samoëns.

Dans un paysage délicieux, où les bosquets de sapins alternent avec les prairies, la combe de droite s'élève au facile col de Jouxplane, qui conduit aussi à Samoëns.



Morzine

Mais pour ravissants que soient les tableaux qu'elles présentent, ces combes alpêtres ne sont pas carrossables, et leurs beautés ne sont accessibles qu'aux piétons. Un peu à l'aval de Montriond, desservi ainsi que Morzine par un embranchement latéral, la route attaque les pentes de la rive gauche de la vallée, et, par lacets qui four-échappées ad-cette nature elle gagne le (1172 m.). Le un col en ce crant un relief communique térales, mais il pect raboteux de col dans les toujours dans C'est un large doyant et cul-pente est pres-et sur le seuil s'éta le vil-des Gets. La découvre au sur ce plateau nulle, mais lui-même qui sage infiniment posant. La au milieu de prairies à peine relèvent sur les ceau, et se par-quets de plus quents, de plus proches, jusqu'à ce que leur union forme la forêt continue qui couvre le sommet des collines environnantes : le village, avec ses maisons dispersées, achève le tableau.



Cascade d'Ardent

deux grands nissent des mirables sur enchanteresse, col des Gets. col des Gets est sens qu'échan-allongé, il fait deux vallées la-n'a rien de l'a-s-que cette idée Alpes éveille les esprits. plateau ver-tural, où la que insensible, même duquel lage pastoral vue que l'on long du trajet est presque c'est le plateau forme un pay-gracieux et re-route circule cultures et de inclinées qui se cotés en ber-sèment de bos-en plus fré-en plus rap-

*Les Gets*

Quand on a dépassé le plateau, la route s'incline vers le bassin du Giffre, et bientôt elle entre en forêt sur la rive gauche de la combe qui se prononce. Puis tout à coup, à un détour, la riche vallée de Taninges s'étale à vos yeux, et par un grand contour ombragé on s'abaisse jusqu'à la plaine (640 m. environ).

Le bourg de Taninges est une des principales agglomérations de la pittoresque vallée du Giffre. Il se recommande médiocrement à l'attention des touristes par une statue fort banale, par une église sans caractère et par les allées plantées qui servent de quais au Doron des Gets. Mais tout auprès de lui se dressent les vastes bâtiments de l'abbaye de Mélan, et le visiteur curieux ne peut s'empêcher de s'enquérir des destinées anciennes de ce monastère. C'était, nous dit le baron Raverat (Haute-Savoie), une chartreuse de femmes qui avait été fondée en 1293 par Béatrix de Faucigny, la Grande Dauphine, et qui garda sa sépulture. Les bâtiments, aménagés pour recevoir quarante religieuses, étaient assez vastes pour que chacune pût avoir dans l'enclos des murailles sa cellule (petite maison) et son jardin. De même que tant d'autres, cette communauté périt

*Route des Gets*

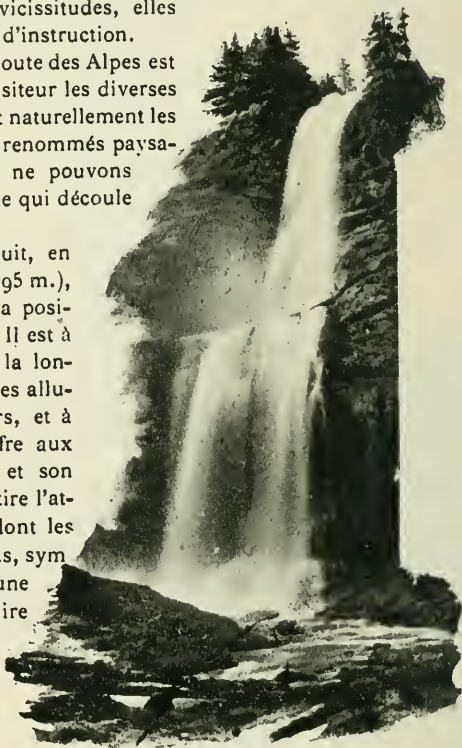


Abbaye de Mélan à Taninges

dans la tourmente révolutionnaire, mais les constructions n'en furent point abattues ni pillées, et après diverses vicissitudes, elles abritent aujourd'hui un établissement d'instruction.

Comme le but utilitaire de la Route des Alpes est de mettre aisément à la portée du visiteur les diverses vallées du versant français, elle permet naturellement les écarts qui doivent conduire aux plus renommés paysages, et parvenus à Taninges, nous ne pouvons oublier que la vallée du Giffre est celle qui découle de Sixt et du Fer à Cheval.

Un tramway sur route conduit, en 35 minutes, de Taninges à Samoëns (695 m.), en remontant le fond de la vallée. La position de ce gros bourg est ravissante. Il est à peu près à l'extrémité supérieure de la longue plaine qu'ont nivelée et enrichie les alluvions du torrent. Entouré de vergers, et à proximité de fort belles forêts, il offre aux estivants un asile déjà renommé, et son église, fort intéressante d'ailleurs, attire l'attention par un porche volumineux dont les colonnes sont supportées par des lions, symbole que nous retrouverons plus d'une fois dans le Briançonnais. On y admire aussi sur la grande place un vieux tilleul aux dimensions extraordinaires (8 m. de tour), un remarquable



Cascade du Rouget



Vue générale de Taninges

garden alpin, la Jaysinia, et à quelques minutes la bruyante cascade du Nan d'Ant. On en peut faire l'ascension du grandiose belvédère de l'Avoudru (2532 m.) par le glacier de Foilly, mais Samoëns est surtout le vestibule de Sixt.

En six kilomètres, une route fort pittoresque sur la rive droite du Giffre, pour moitié au travers de beaux vergers et, pour l'autre, dans des gorges curieuses, amène à l'Abbaye de Sixt (757 m.).

L'agglomération qui s'était groupée autour du monastère des Augustins se trouve dans la situation la plus heureuse, adossée aux contreforts de la Pointe de Ressassa et voyant s'ouvrir au Sud, devant elle, la large coupure du vallon des Fonds, qui lui dispense à loisir le soleil et la lumière. Dans l'humble cimetière de l'église se trouve la tombe d'Albanis Beaumont, écrivain fécond, qui publia aux premières années du XIX^{me} siècle de nombreux et beaux volumes sur les Alpes. L'abbaye elle-même est aujourd'hui convertie en hôtellerie. Parmi les excursions multiples auxquelles elle sert de point de départ figurent le col d'Anterne, immortalisé par Topffer, l'ascension du Buet par le Grenairon, celle du Tenneverge (2990 m.), et surtout la radieuse promenade au Fer à Cheval et au Fond de la Combe



Le Pic de Tenneverge

Pour visiter ces merveilles, on continue à remonter le cours du Giffre par la route, qui demeure carrossable encore pendant plus d'une heure jusqu'au Pont de l'Eau Rouge. Le vallon que l'on parcourt ainsi est déjà des plus importants, resserré entre les épaulements du Grenairon au Sud et les ramifications de l'Avoudru au Nord : il paraît entièrement fermé par les imposants escarpements au-dessus desquels scintille le Pic du Tenneverge. Encore quelques pas sur le chemin muletier qui prolonge la route, et bientôt la paroi de droite semble s'entr'ouvrir : elle s'enfonçe et déroule l'admirable Cirque du Fer à Cheval. Des escarpements de plusieurs centaines de mètres, qui supportent les glaciers du Cheval Blanc, de la Finivè, du Tenneverge, décrivent sur un développement de quatre à cinq kilomètres un demi-cercle autour de l'observateur. Chaque sillon de la roche donne passage à un écoulement qui se précipite de toute la hauteur, et au mois de juin on compte plus de trente cascades qui saturent l'atmosphère de poussière d'eau. Un enfant du pays, M. H. Tavernier, nous donne la nomenclature des principales qui sont, de droite à gauche : 1° la Massue ; 2° les Gurets ; 3° la Citerne des Paires ; 4° la Contrainte ; 5° la Chaume ; 6° l'Ebray ; 7° le Saut Noir ; 8° le Nant des Lanches ; 9° le Nant du Folly ; 10° Fenestrailles ou Saint-Jacques ; 11° la Citerne ; 12° le Grand Nant, Patte d'Aigle ou Guitare, la Lyre ; 13° Pisse Vache ; 14° la Lietaz ; 15° les Lanches de Tenneverge ; 16° la Perrerette ; 17° la Méridienne ; 18° le Pas-Né. Ce site a été souvent comparé au cirque de



Cirque du Fer à Cheval

Gavarnie. Sur la gauche, au Nord-Est, après avoir contourné le colossal redan du Tenneverge, le vallon se poursuit encore jusqu'à un autre cirque analogue, non moins pourvu de cascades, que l'on appelle le Fond de la Combe.

Cette superposition quasi circulaire de forêts noires, de roches abruptes, de pâturages verdoyants et de glaciers étincelants, forme un ensemble à peu près unique dans les Alpes, qui pénètre le spectateur d'une émotion religieuse, et nombreux sont les visiteurs qui passent une journée entière dans l'admiration de ce spectacle. L'intrépidité de l'alpiniste peut aussi s'y donner carrière, car par les étroites et dangereuses corniches du Pas Né (Pas Noir) on parvient à s'élever au-dessus de la Méridienne et à gagner le plateau glaciaire supérieur, de même qu'au Fond de la Combe, par les Pas et les chalets de Boray, on peut gravir le col du Sageroux et se trouver ainsi à portée du Mont Ruan, de la Tour Sallière ou de la Dent du Midi.

C'est de la variété autant que de la beauté des excursions qui l'entourent que s'est faite l'universelle réputation de la vallée de Sixt.

Mais cette vallée de Sixt n'est qu'une impasse pour tous autres que pour les alpinistes exercés : le col d'Anterne lui-même n'est accessible qu'à mulets, et pour continuer son trajet, la route, traversant en droite ligne la plaine de Taninges et franchissant le Giffre, aborde aussitôt sur la rive gauche les rampes du col de Chatillon.



Vue générale de Samoens

Du premier tournant de la route on découvre un coup d'œil ravissant sur Taninges, la gorge des Gets que l'on vient de parcourir et la section avoisinante de la plaine du Giffre, et bien vite on atteint le seuil qui sépare le bassin du Giffre de celui de l'Arve.

Le col de Chatillon (862 m.) est la plus basse dépression de toute cette chaîne. D'un point découvert tout auprès de la route, on jouit d'un panorama agrandi sur la vallée du Giffre et sur les cimes qui se dressent autour d'elle. Sur le col même arrivent les plus hautes maisons du village de Chatillon, que l'on domine d'une centaine de mètres. La tour de Chatillon, dernier vestige de la forteresse féodale qui en créa le nom, se dresse encore fièrement, et dans le village se voit aussi l'ancienne chapelle où eut lieu, en 1233, le mariage du comte Pierre de Savoie.

Deux lacets d'inégale grandeur écharpent la pente au milieu des fermes et des cultures, on atteint la plaine de l'Arve et, courant au Sud, on pénètre dans la petite ville de Cluses. Durant ce trajet, il semble que l'on va se heurter à une barrière infranchissable. La



Eglise de Samoens



Village et Abbaye de Sixt

plaine que l'on vient d'atteindre est vaste et presque circulaire : elle est circonscrite par des pentes boisées qui vont en se redressant vers l'amont : ces pentes se déchirent et laissent percer la roche abrupte qui, de chaque côté, paraît grandir à mesure qu'elle se rapproche : au lieu de contact, l'escarpement occupe presque toute la hauteur visible et il semble se souder au point d'empêcher tout passage. C'est à cet endroit que s'est bâtie la ville de Cluses dont le nom (Clusum, fermé) se trouve ainsi des mieux justifiés.

L'aspect de la bourgade cause un certain étonnement. A l'inverse de toutes les agglomérations montagnardes, ses artères sont trop vastes, elle est dispersée et comme désertique. Si l'on en cherche la raison, on apprend bien vite qu'elle est toute neuve. L'ancienne ville a été presque toute entière dévorée par un incendie en 1845. Le sinistre avait été si intense qu'on ne pouvait plus distinguer les anciens emplacements : le gouvernement sarde traça pour la reconstruction des alignements nouveaux, et dans un accès de mégalomanie, il les traça aussi vastes que pour une grande ville. Mais les maisons qui furent reconstruites sont restées basses, n'ayant pour la plupart qu'un premier étage, et au milieu de ces bâtisses de pygmées les voies paraissent démesurées. Cluses est le siège d'une école d'horlogerie, et la population, presque toute ouvrière, est occupée dans cinq ou six fabriques. Comme curiosité, on y signale un magnifique bénitier dans l'ancienne chapelle des Cordeliers.

Très calme, à l'apparence somnolente, Cluses a connu des jours heureux alors que la voie du chemin de fer s'y arrêtait. Les diligences de Chamouni y déversaient leurs voyageurs, et certaines discordances dans les départs obligeaient parfois à y coucher. Ce bonheur a été de courte durée, et l'ouverture du tronçon de Cluses au Fayet l'a replongée dans la torpeur. Elle ne profite en rien maintenant du tribut que l'afflux des voyageurs paie aux stations favorisées de la contrée : elle regrette amèrement l'époque où les visiteurs en voiture s'arrêtaient toujours avant d'aborder le défilé de Magland.

Toutefois, c'est de Cluses que se détache vers le Sud la route montante qui conduit au village et à la Chartreuse du Reposoir. Le monastère, établi dans un de ces sites grandioses et reposants qu'affectionnaient les religieux, a été laïcisé, mais l'immuable nature conserve toujours son charme, et ce site délicieux se recommande aussi aux alpinistes comme le meilleur point de départ pour la belle ascension de la Pointe Percée du Reposoir (2752 m.), l'un des belvédères les plus complets de la chaîne du Mont Blanc.



Place de Cluses



Le Mont Blanc vu de Chamouni

III

*La vallée de l'Arve. — Sallanches, le Fayet, Saint-Gervais. — Une escapade à Chamouni. —
Le Mont Blanc et ses alentours.*

Depuis près de deux siècles, la vallée de l'Arve a été le grand chemin des touristes de toutes nations allant visiter les Glacières de Chamouni. La tapageuse excursion de Windham et de Poccocke en 1741 avait ouvert la voie, et, depuis lors, le flot toujours grandissant des voyageurs lui a fait une notoriété sans rivale. Aujourd'hui le chemin de fer la sillonne dans toute sa longueur, de Genève au col des Montées ; il la relie aussi à Annecy par un embranchement qui s'élève de la Roche sur Foron et va passer le col d'Evire. La route des Alpes se trace un autre parcours dont nous allons prendre le point de départ au Fayet de Saint-Gervais.

Suivant donc l'itinéraire si souvent consacré, nous abordons à Cluses même l'étroite fissure que l'Arve, par un travail plusieurs fois millénaire, a réussi

à scier au travers de la chaîne épaisse qui réunissait le massif de Platé à celui du Reposoir. Jusqu'aux abords de Sallanches nous allons circuler sur une sorte de banquette, délaissée par le torrent amoindri, entre deux murailles dont la hauteur varie de six à douze cents mètres. Sur un trajet d'environ quinze kilomètres, bien rares sont les effondrements ou les entonnoirs qui forment brèche dans l'escarpement calcaire continu et permettent l'accès des parties supérieures ; aussi, dès les récits des premiers voyageurs voit-on exprimer, en termes éloquents, l'étonnement dont ils étaient frappés à la vue de ce prodigieux corridor !

On l'appelle le défilé de Magland, du nom du principal village qui a réussi à s'y implanter.

Dès nos premiers pas dans cet étroit chemin nos yeux sont attirés par une sorte de double bouche de four qui s'ouvre au haut du talus boisé, sur notre gauche, à la base de l'escarpement. C'est la grotte de Balme, jadis fameuse, et dont les lettres de Raoul Rochette et d'Engelmann donnent une si humoristique description. Les voyageurs pressés de notre époque ne s'y arrêtent plus, et les profits qu'en retirait l'irascible propriétaire ont pris fin avec les chaises de poste. Une autre industrie disparue était celle qui, un peu plus loin, éveillait par un coup de canon les magnifiques échos du défilé. Ce sont joies d'antan que nous n'apprécions plus guère.

Mais vers la fin de notre corridor, si rapide que soit notre course, nous admirons toujours à gauche la superbe cascade du Nant d'Arpenas, qui s'élanche des flancs de l'Aiguille de Varens, et, à droite, la pittoresque Gorge de la Frasse, mise en valeur par de récents travaux d'approche qu'a subventionnés le Touring Club.

Lorsqu'on sent approcher la fin du défilé, auprès du petit village d'Ex, on se trouve en présence d'une bifurcation. La route de gauche, qui se maintient sur la rive droite de l'Arve, est celle des premiers visiteurs ; elle aboutit au village de Saint-Martin, au Pont Saint-Martin, dont l'auberge était connue par l'impres-



Cascade du Nant d'Arpenas



Sallanches et la Chaîne du Mont Blanc



sionnante vue de la chaîne du Mont Blanc. Celle de droite est une rectification qui, sans contre-pente, nous amène tout droit à Sallanches.

Cet important chef-lieu de canton nous produit, et pour les mêmes causes, une impression analogue à celle que nous avons notée à Cluses. Bien que remontant à une assez haute antiquité, puisqu'elle était avant le XI^me siècle le siège du septième décanat du diocèse de Genève, nous n'y trouvons aucun souvenir ancien, car Sallanches a été incendiée en 1520, en 1669 et en 1840, ce dernier sinistre plus grave encore et plus complet que les précédents. Nous nous trouvons donc en présence d'une ville toute neuve, alignée au cordeau, et nous ne nous y arrêterions pas si elle ne nous fournissait, d'une terrasse située au-dessus de ses plus hautes maisons une vue incomparable sur la plaine qu'elle commande, et sur la chaîne du Mont Blanc, qui s'y étale dans toute son ampleur.

Une route qui part de l'amont de Sallanches s'élève en écharpant la montagne, et vient passer à Combloux, villégiature renommée, et à Demi-Quartier avant d'atteindre Mégève. La route principale, au contraire, suit la base des coteaux et, contournant la plaine des Droits, arrive en sept kilomètres au Fayet de Saint-Gervais.

Jadis, ce petit hameau du Fayet était sans importance et ne se composait que de quelques maisons qui, émanées en quelque sorte du village de Saint-

*Panorama de Planpraz*

Gervais en contre-haut, étaient venues s'implanter dans la plaine pour prélever un tribut sur le voyageur de passage. Toute l'animation, toute la vie se trouvait concentrée au village supérieur.

De jeunes bergers avaient remarqué dans la gorge du Bon Nant un endroit où la température était plus chaude qu'ailleurs, et où une eau qui paraissait sortir de terre exhalait une odeur particulière. Un pêcheur qui en eut connaissance parla de ce fait à M. Gonthard, notaire à Saint-Gervais et propriétaire du terrain où ces remarques avaient été faites. L'avisé tabellion envoya des échantillons de cette eau à Genève, à MM. les professeurs Pictet et de la Rive, et ceux-ci, après l'avoir analysée, l'engagèrent à l'exploiter. C'est ainsi que naquirent, en 1806, les bains de Saint-Gervais. Bientôt M. Gonthard se consacra entièrement à la direction de ses bains, et, sous son énergique impulsion, l'établissement se développa et s'agrandit. La vogue dont il jouit alors amena un courant de plus en

*Bains de Saint-Gervais*



Village de Saint-Gervais

plus important de touristes et de baigneurs, et l'agglomération prochaine, alimentée par la prolongation de la route et l'arrivée des voitures, dont elle fut longtemps le terminus, prit une importance rivale de celle du village supérieur. On sait quelle terrible catastrophe vint, le 11 juillet 1892, emporter l'établissement des bains et ruiner le village du Fayet. Subitement grossies par la débâcle intérieure du glacier de Tête-Rousse, les eaux du Bon-Nant, surélevées de plus de vingt mètres dans leur étroite gorge, formèrent un ouragan irrésistible qui balaya tout ce qui se trouvait devant lui : cent deux personnes perdirent la vie dans cette fatale nuit. L'établissement s'est reconstruit plus vaste et plus luxueux : les maisons du Fayet se sont rebâties plus nombreuses, mais la crainte latente du retour de semblable malheur a profité à Saint-Gervais d'en haut, où se sont multipliés les magnifiques hôtels, et où fréquente maintenant une société des plus élégantes.

En ces dernières années une entreprise qui, sous le nom de tramway du Mont Blanc, se propose tout au moins de construire un chemin de fer jusqu'à l'Aiguille du Goûter, a établi une voie à crémaillère qui, partant du Fayet, dessert Saint-Gervais et pousse jusqu'au col de Voza, à Bellevue et au Mont Lachat. Le belvédère terminal actuel fournit un admirable point de vue sur la vallée de Chamouni.

La route des Alpes quitte au Fayet la vallée de l'Arve, mais on ne peut pas passer à proximité de Chamouni sans aller faire une visite à ses Glacières, et l'escapade y est maintenant si facile et si rapide que nous ne saurions nous en priver.

Le chemin que suivaient les premiers visiteurs de ces sites renommés ne

passait pas à Saint-Gervais, pas même à Sallanches. De Pont Saint-Martin, il se poursuivait sur la rive droite du torrent, escaladait la hauteur de Passy, où l'on ne manquait pas d'aller voir deux inscriptions romaines enchassées dans la muraille de l'église, passait à Chède et à Servoz, et ne franchissait l'Arve qu'au Pont Pélissier, pour gagner les Ouches par la rude côte des Montées. La route actuelle date de 1869 : au départ du Fayet, elle rejoint bien vite la rive gauche du torrent, le long de laquelle elle s'élève par une rampe accentuée : elle atteint ainsi le petit vallon du Châtelard, dont elle se dégage par un court tunnel, puis, gravissant par des lacets aménagés le flanc de la gorge au fond de laquelle se brise l'Arve, elle parvient à l'entrée du vallon supérieur, évite les Ouches, passe l'Arve au pont de Sainte-Marie et, par un facile parcours, presque horizontal, arrive à Chamouni. La ligne du chemin de fer, bien qu'empruntant quelque temps la rive droite de l'Arve, a un parcours presque analogue, et son beau viaduc vient doubler le Pont Sainte-Marie à quelques cents mètres de la gare des Ouches.

En voiture, en automobile ou en wagon, on parvient donc aujourd'hui des plus aisément à Chamouni, et le trajet terminal, depuis l'entrée du vallon supérieur, est un enchantement qui grandit à mesure que l'on voit se dérouler



A l'entrée de la vallée de Chamouni



Chamouni et le monument de Saussure

les glaciers et les pics de la colossale chaîne du Mont Blanc. Surpris par les dimensions inusitées de ces hauteurs et par leur proximité, le voyageur qui aborde ces lieux pour la première fois, compte, dès le début, apercevoir le Mont Blanc que sa prééminence doit signaler, et il prend pour lui successivement l'Aiguille du Goûter, le Dôme du Goûter et l'Aiguille du Midi, jusqu'à ce qu'un compagnon mieux informé le lui désigne en arrivant auprès de Chamouni, dans cette bosse qui paraît à peine un accident de l'arête. C'est là que sont instructifs les jeux de lumière du coucher du soleil, car la cime atteste sa supériorité en reflétant, la dernière, les teintes pourprées de l'astre déclinant.

Il ne semble pas que Chamouni ait jamais eu un caractère particulièrement original. En tous cas, les habitations montagnardes qui s'y étaient groupées autour du Prieuré, ont depuis longtemps déjà achevé de disparaître, emportées par le vent du progrès et de la prospérité. Chamouni est aujourd'hui une élégante petite ville, ornée d'une quarantaine d'hôtels tous plus luxueux les uns que les autres, de pimpantes villas, d'un bel Hôtel-de-ville, d'un Casino municipal, et de divers monuments. Pendant les deux ou trois mois des chaleurs estivales, une foule cosmopolite et bigarrée s'y presse, s'y coudoie, et ne trouve pas toujours place suffisante dans son hospitalité. Mais ce n'est pas



Eglise de Chamouni



Chemin de fer de la Mer de Glace

uniquement pour la contemplation du monument de De Saussure ou de la stèle de Balmat, ce n'est pas pour ses eaux délaissées ni pour son casino solitaire que deux cent mille voyageurs y affluent annuellement. Ce que l'on vient admirer à Chamouni c'est le site merveilleux dans lequel il s'étale, ce sont ses environs et les innombrables promenades, excursions ou ascensions qu'il offre aux touristes, c'est surtout la Mer de Glace, avec son belvédère du Montenvers, dont la vogue ne s'est pas démentie depuis cent septante ans.

Cette excursion du Montenvers que firent en 1741 les anglais Windham et Pococke, et que toute la riche société de la fin du XVIII^{me} siècle fit sur leurs traces, a charmé tour à tour les puissants et les hommes de génie. Goethe et Victor Hugo, les impératrices Joséphine et Marie-Louise, Napoléon III et sa Cour, en firent l'ascension avec grand renfort de guides et de mulets. Aujourd'hui, un chemin de fer à crémaillère y déverse cinq à six fois par jour un public pressé, et tout le monde, même les moins ingambes, s'empresse d'aller contempler le magique spectacle qu'on a toujours comparé à une mer pétrifiée. Un



Au sommet du Brévent



Refuge Vallois

hôtel important est venu remplacer les insuffisantes constructions de jadis, et dans les belles journées d'été il a peine à satisfaire aux exigences des consommateurs.

Du Montanvers on voit à ses pieds la Mer de Glace, on descend jusqu'à sa surface, on la traverse; mais les dilettanti qui veulent la voir dans son ensemble, se rendre compte du bassin qui l'encaisse et des cîmes dont elle découle vont l'admirer en face, au charmant Pavillon de la Plégère, qu'un chemin régulier en pente douce rattache à Chamouni.

Les gens pressés se contentent, en général, de ces deux excursions, et partent par l'autre extrémité de la vallée, par le chemin de fer qui descend à Martigny après leur avoir montré au passage les beautés d'Argentière, du Tour, de Valorsine, etc. Mais ceux qui ne sont pas emportés par le tourbillon de la vie intensive veulent avoir du Mont Blanc une vue plus sérieuse que l'aspect raccourci qu'il présente des bords de l'Arve. Ils montent à Planpras, et mieux encore au Brévent (2525 m.), où un chalet-restaurant leur fournit toute commodité pour contempler à leur aise les proportions du colosse et de sa calotte glacée. Par le détour de Bellachat les mulets ont accès à la cîme, et il n'est pas besoin d'être alpiniste ni marcheur pour se permettre ce plaisir.

Quant à ceux dont les jambes sont actives et qui professent vraiment l'amour de la montagne, ils trouvent insuffisant, souvent après l'avoir goûté, ce pano-



Hôtellerie des Grands Mulets



L'Aiguille Verte et l'Aiguille du Dru



En route pour les Grands Mulets

rama du Brévent, et ils vont chercher sur le sommet du Buet (3109 m.), un spectacle de haut goût. C'était, autrefois, une entreprise assez longue et pénible que cette ascension du Buet, exécutée pour la première fois en 1765 par les frères De Luc, et affectionnée par Pictet. Il fallait aller coucher dans une mauvaise hutte, dite la Cabane de la Pierre à Bérard, et on y employait deux journées laborieuses. Grâce aux améliorations actuelles, et en attendant le vol de l'aéroplane, il est facile d'en faire l'aller et retour en un jour, de Chamouni. Le chemin de fer qui part de la gare à 4 h. 40 m. du matin, vous dépose à la station du Buet à 5 h. 33 m. De là, un chemin muletier très facile dans les neuf dixièmes de son parcours, et qui ne devient raide qu'aux derniers cinq cents mètres, vous conduit aisément, en deux heures, à la nouvelle Cabane de Bérard, bon petit hôtel de montagne, où l'on peut reprendre des forces. Un sentier amélioré vous amène ensuite, en une heure et demie, à la hauteur du col de Salenton, d'où une grimpe de moins de deux heures donne accès au Signal et à la Mortine du Buet. On s'y trouve donc sans peine à midi, et il suffit d'en repartir à deux heures pour retrouver, à 6 h. 17 m., à la gare du Buet, le train qui vous ramène à Chamouni à 6 h. 58. Deux trains ultérieurs pourraient encore vous faire réintégrer votre hôtel si l'on n'avait pu atteindre celui-là, et permettent, pendant



La Mer de Glace



Sommet du Mont Blanc

les belles journées, une station de trois ou quatre heures en face de l'étonnant panorama circulaire qui se déroule autour de vous. La table d'orientation que le Touring Club de France y

a fait installer, en 1911, ne pouvait être mieux placée.

Quand on s'est entraîné au Buet, on éprouve généralement le désir de se mesurer avec un vrai glacier en allant au col du Géant ou aux Grands Mulets. A l'une ou l'autre de ces deux grandioses promenades, il est recommandé d'employer deux jours pour en ressentir tout le plaisir. L'Hôtellerie des Grands Mulets, bien que située à 3050 mètres d'altitude, déjà trois fois agrandie ou reconstruite, offre un confort suffisant pour les plus sybarites, et quand on a, sans se presser, employé huit heures de marche à y parvenir, on y trouve la récompense dans l'éblouissant spectacle d'un coucher de soleil à cette hauteur. Quant au col du Géant, le Club alpin italien y a fait construire, il y a quelque dix ans, à 3320 mètres, une maison à deux étages, dite le Refuge-Hôtel Turin, où l'on trouve l'hospitalité la plus parfaite. L'un et l'autre des deux trajets comporte une marche de quatre à six heures sur des glaciers de tout premier ordre, au milieu des séracs et des crevasses, et il y a là, par un beau jour, pour l'âme de l'alpiniste, toute une gamme d'émotions que l'on est rarement à même d'éprouver. Cette émotion est génératrice de force et d'audace, et souvent après la nuit passée aux Grands Mulets, le visiteur, qui voulait y borner son effort, se sent irrésistiblement tenté par l'ascension du Mont Blanc.



La Corniche du Buet

Le départ au milieu de la nuit, la marche écœurante à la lanterne si amèrement décrits dans les impressions des ascensionnistes d'antan, ne sont plus obligatoires que pour la routine des vieux guides. A moins de circonstances toutes particulières, notamment d'une marche par trop inexpérimentée du voyageur, on n'a plus à craindre d'être surpris par la nuit dans ces solitudes glacées, et le Refuge Vallot offrirait, en tous cas, son abri. On peut donc, quand on a assisté au lever du soleil, au lieu de prendre la descente, se mettre en marche vers la cime, et en six à sept heures d'ascension parvenir au sommet du plus haut relief de l'Ancien Monde. La récompense de ces efforts dépend de la pureté de l'atmosphère, et à cette altitude, la condensation des vapeurs est aussi dangereuse qu'ennuyeuse : mais, par une journée transparente et ensoleillée, c'est l'immensité qui se déploie autour de vous. Aussi loin que la vue peut s'étendre, rien n'arrête les regards, et s'il paraît acquis que la vision de la Méditerranée ne fut due qu'à une erreur d'optique, ce n'est que l'imprécision résultant de la distance, en même temps que la courbure de la terre, qui arrête la vision. On peut s'en convaincre en jetant les yeux sur le panorama que M. Imfeld en a dessiné au cours de ses travaux pour l'établissement de l'Observatoire Janssen.



Chalet du Plan de l'Aiguille

L'ascension du Mont Blanc, qui ne peut plus effrayer personne, est le digne couronnement d'un séjour à Chamouni. Mais il est des insatiables qui rêvent de plus difficiles exploits, et pour eux les diverses pointes de la chaîne des Aiguilles sont pleines de séductions. L'Hôtel du Montenvers et celui du Plan de l'Aiguille sont les quartiers généraux d'où ces intrépides s'élancent pour donner l'assaut aux Aiguilles des Charmoz, au Grépon, à l'Aiguille de Blaitière ou à celle du Plan : ces divisions sont devenues aujourd'hui pour ainsi dire grossières, et les raffinés vous parleront des Ciseaux, du Caïman, du Crocodile, de la Dent du Requin, etc., toutes effilées pointes d'aiguilles de granit dont l'acrobatique escalade est pour eux pleine de douceur. Il n'est peut-être plus un seul clocher, un seul ressaut de la chaîne qui n'ait subi le contact des souliers ferrés.



Chamouni vu du Plan de l'Aiguille



Gare du Fayet-Saint-Gervais

IV

DEUXIÈME ÉTAPE

(Du Fayet à Chambéry : 123 kil.).

Mégève et la vallée de l'Arly. — Le col des Aravis. — Annecy et son lac. — Aix-les-Bains et le lac du Bourget. — Les Bauges et Chambéry.

Plusieurs voies de communication s'ouvrent entre le Fayet et Saint-Gervais. La plus rapide pour les piétons est le chemin qui côtoie la voie du tramway. La plus poétique est le sentier qui prend dans le parc de l'établissement des bains et s'élève au travers des taillis et des verdures, sur la pente même de l'abîme creusé par le Bon-Nant. Un joli belvédère, bien aménagé, permet d'aller contempler un des sauts du torrent que l'on appelle la Cascade de Crépin. Un autre sentier plus allongé, sur la rive droite, a pour point de départ la grande Cascade intérieure, dont l'aspect infernal a inspiré le tableau de la Danse macabre, de Déveria (Musée de Grenoble).

La route des voitures, obligée de ménager les pentes, fait un grand lacet de plus de quatre kilomètres, mais elle offre des coups-d'œil ravissants sur la vallée de Sallanches, encadrée par la Pointe Percée du Reposoir et par les



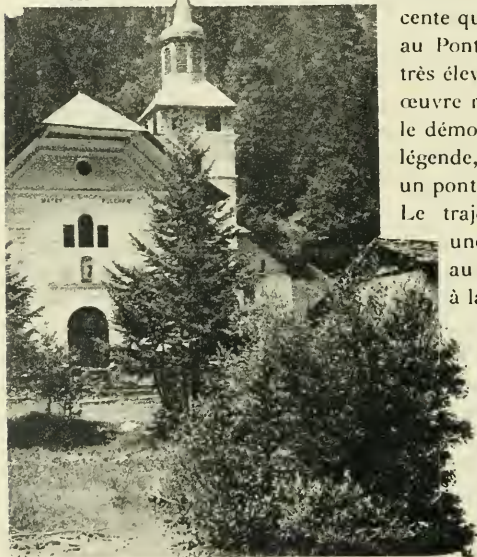
Cascade de Saint-Gervais

rochers de l'Aiguille de Varens. Au coude même de ce détour, dans une dépendance de l'hôtel bien nommé Pension des Panoramas, l'archéologue peut trouver matière à son étude : c'est la fameuse Pierre de la Forclaz, avec l'inscription romaine si souvent commentée, qui a été amenée du Prarion en cet endroit, pour la mettre à l'abri des accidents et de la malveillance.

Le village même de Saint-Gervais, avec ses nombreux hôtels et les villas qui l'entourent, s'allonge pendant plus d'un kilomètre le long de la route. A son amont se présente une bifurcation. La route de gauche, qui continue à s'élever, est celle qui dessert tout le val de Montjoie : au travers de paysages gracieux et charmants, elle passe à Bionnay, à la Chapelle, aux Contamines, et vient se terminer au pèlerinage de Notre-Dame de la Gorge. Au cours de ce trajet, elle détache des chemins à chacun des vallons latéraux qui s'écoulent de la partie méridionale de la chaîne du Mont Blanc, émissaires des glaciers de Bionnassay, de Miage, de la Frasse, et son importance au point de vue touristique s'accroît de son prolongement, qui, par les chalets de Nant-Borrand et de la Balme, arrive jusqu'au renommé col du Bonhomme.

La route

de droite, que nous allons suivre, commence par une descente



Notre-Dame de la Gorge

qui l'amène franchir le Bon-Nant au Pont du Diable. Ce pont, hardi et très élevé au-dessus des eaux, est une œuvre relativement récente à laquelle le démon ne put avoir aucune part. La légende, assez confuse, se rapportait à un pont ancien que celui-ci a remplacé. Le trajet est délicieux en suivant une sorte de spirale qui s'enroule, au travers des bois et des cultures, à la base du Mont d'Arbois, contrefort septentrional du Mont Joli (2527 m.) où l'on pourrait, par les terres de Saint-Nicolas de Véroce et les pelouses supérieures, aller chercher un admirable belvédère occidental du Mont Blanc. A chaque contour le panorama s'étend et se précise sur Sallanches et sur le

*Col de Mégève*

massif de Platé, dominé par la superbe Aiguille de Varens, puis on atteint le col et le bourg même de Mégève (1120 m.).

Cet important village, dont l'ancienneté est attestée par des fragments de tours et de murailles, commande un vaste plateau pastoral, qui remonte à l'Est par le Planay jusqu'au Mont Joli, et s'étale au Nord jusqu'à Combloux. L'aspect en est calme et reposant, la température douce et régulière, et beaucoup d'estivants l'envahissent, qui craignent le tumulte de Chamouni. Les hôtels modestes et les pensions de famille y foisonnent, surtout dans la partie septentrionale qui, dégagée du col, profite du panorama.

Nous franchissons ici, d'une façon insensible, la ligne de partage des eaux qui sépare le bassin de l'Arve du bassin de l'Isère, et, en courant presque horizontalement vers le village du Praz, nous traversons les prairies où les eaux, découlées des pentes environnantes, se réunissent pour former l'Arly. Ce torrent a bientôt fait d'entamer le terrain du plateau, et nous entrons avec lui dans des gorges boisées assez pittoresques qui nous amènent au village de Flumet. Très curieusement étagé sur la pente du coteau, Flumet suspend ses maisons au-dessus de la faille profonde où gronde le torrent : il commande des gorges splendides par lesquelles l'Arly descend à Ugines, et que nous retrouverons en une variante, au chapitre suivant ; mais, dans le village même, nous tournons à angle droit, et nous prenons, dans la direction du Nord, un chemin élargi qui remonte le torrent de l'Arondine.

Nous abordons, par sa partie supérieure, le massif du Grand Bornand et



*Pont de
Flumet*

des Bauges, qui est une continuation géologique des massifs plus connus de la Chartreuse et du Vercors, et participe de leur beauté. Aussi, le trajet en pente douce que nous poursuivons au travers d'une forêt de toutes es-

rences, nous offre-t-il, à chaque éclaircie, des échappées délicieuses sur le versant opposé et sur le fond de la gorge où surgissent les rochers des Aravis (2599 m.).

Le village de la Giétaz occupe la naissance du valon principal, le point où il se forme au pied du Rocher de la Balme (2652 m.) par la jonction des deux combes supérieures, celle des Aravis et celle de l'Arondine. Celle de droite remonte vers les cimes escarpées de la Tête Pelouse (2582 m.) et de la Grande Forclaz (2466 m.), dont l'arête vient se raccorder à la Pointe Percée du Reposoir. Nous prenons celle de gauche, toute herbeuse et parsemée de bosquets de sapins, mais où la pente générale, très prononcée, impose à la route de très nombreux lacets. C'est là que l'on éprouve dans toute sa force cette sensation de l'enfoncement du paysage environnant, de l'extension progressive du panorama lointain. A chaque volte, les maisons et le clocher de la Giétaz paraissent dans une cuvette plus profonde, la combe de l'Arondine se développe, la Tête du Torraz expose son revêtement forestier, puis, au-dessus d'elle et de ses voisines, voici que surgissent les blancheurs de la chaîne du Mont Blanc, qui s'étendent, se multiplient, ressortent à chaque échancrure, et enfin, quand on atteint au haut de la montée le plateau des Aravis, tout l'étrincelant massif se révèle à vos yeux, de l'Aiguille Verte à l'Aiguille de Bionnassay.

Le col des Aravis est un vaste plateau herbeux, compris entre des pentes analogues sur chaque côté, celles qui soutiennent, au Sud, les Rochers de

*La Grotte*

l'Etale (2336 m.), et celles qui descendent, au Nord, de la Porte des Aravis (2382 m.). Sur le col, à l'altitude de 1498 mètres, une chapelle, des chalets, un petit hôtel : toute sa beauté lui vient de la vue superbe du Mont Blanc.

L'hôtel dépassé, la descente se présente dans une large combe, toute en prairies et parsemée de chalets, tantôt isolés, tantôt groupés en hameaux, et par de nombreux lacets on s'abaisse dans ce paysage pastoral, généralement dénommé les Confins, jusqu'au hameau des Etages. Tout auprès de lui on rejoint une combe qui arrive à gauche de la Montagne de Vaunessin, et qu'arrose le Nant des Prises : un vallon se présente en pente plus douce, bientôt la végétation forestière se montre, elle grandit, elle revêt les deux versants du vallon, et le village de la Clusaz, avec un clocher monumental, apparaît au centre d'une vaste clairière. Toute cette région est renommée pour la grâce et la fraîcheur de ses paysages : nous allons passer à Saint-Jean de Sixt, nous laisserons à droite, à courte distance, le Grand Bornand, Entremont, le Petit Bornand, toutes villégiatures des plus fréquentées. La Clusaz, elle-même, regorge souvent de pensionnaires dans son grand Hôtel du Lion d'Or et dans les maisons appropriées du village.

Le torrent dont nous suivons l'entaille

*Col des Aravis*



La Clusaz

s'appelle, paraît-il, le Nom ! Il a scié un court défilé entre les chers de Buffy : bien que peu élevées, ces murailles sont si abruptes qu'elles font un effet imposant. Mais le défilé dure peu, et on ressort bien vite dans le carrefour où brillent les maisons de Saint Jean de Sixt. Ce riant plateau, à l'altitude de 1012 m., est un seuil presque insensible contre le cours du Nom, qui va descendre à Thônes, au Sud-Ouest, et celui de la Borne, qui se précipite au Nord vers Bonneville. De majestueux escarpements se montrent, soutenant, d'un côté, la Forêt des Traversiers, dont le signal du Sex s'élève à 1826 m. et, de l'autre, montant jusqu'aux Rochers de Forcle (1855 m.), avant-coureurs de la Pointe des Fours et du Pic de Jalouvre (2438 m.). Nous sommes au cœur du massif du Grand Bornand, et, en remontant la Borne, nous arriverions encore au revers de la Pointe Percée du Reposoir, ou par le col de l'Eauferrand à la vieille Chartreuse elle-même.

Notre route descend le long du Nom dans un berceau verdoyant, et un coup d'œil en arrière nous permet encore d'apercevoir les principaux pics de la chaîne des Aravis. Elle traverse les Villards sur Thônes, et termine sa descente à la



St-Jean de Sixt



Villard sur Thônes

petite ville de Thônes. Cette agglomération savoyarde présente un caractère assez curieux, évidemment importé d'Italie : ce sont les arcades, généralement assez basses et voûtées, qui longent ses principales rues. Elle s'élève au point de rencontre de trois vallées : celle des Villards, par laquelle nous arrivons, celle des Clefs qui descend de la Tournette, et celle plus large, plus plate, entièrement cultivée, par laquelle nous allons rejoindre Annecy. Le Nom se réunit au torrent des Clefs pour former le Fier, dont le cours accidenté traverse, en aval d'Annecy, des gorges renommées, et va former le non moins fameux Val de Fier avant de se jeter dans le Rhône, vers Seyssel.

Un tramway à vapeur circule dans cette plaine, entre Thônes et Annecy, et nous avons eu raison de dire qu'en atteignant Thônes nous arrivions au bas de la descente, car l'altitude de cette bourgade est de 620 m. et celle d'Annecy



Thônes



Le Château de Duingt

de 450 m. Il n'y a donc qu'une différence de 170 m. pour un parcours de vingt-deux kilomètres.

La plaine allongée que sillonne le tramway, comparable au lit d'un ancien lac, éprouve deux resserrements : l'un auprès de Thuy, où la route se rapproche de deux magnifiques cascades écoulées des Rochers de Lachenaz, la cascade de Morette et celle de la Belle-Inconnue, et l'autre en aval de Duingt, où se prononcent des gorges fort pittoresques. Au sortir de cet étranglement, la route traverse Annecy-le-Vieux, où de nombreuses antiquités romaines semblent attester l'ancienne capitale de la région, et parvient à Annecy. Mais il est une variante que les touristes curieux préfèrent souvent adopter. Auprès du village d'Alex, une route se détache de la principale, passe au pied du vieux château d'Alex, et, s'insinuant entre le Pic de Lanfon et la montagne de Veyrier, vient au col de Bluffy découvrir un merveilleux panorama sur le lac d'Annecy. Le coup d'œil en est vraiment prestigieux : sous vos pieds, le Roc de Chère, chanté par Theuriet, s'a-



Embarcadère à Talloires

*Lac d'Annecy*

vance comme un cap séparant la baie de Menthon de celle de Talloires, en face la presqu'île de Duingt forme un premier décor que soutiennent les cimes des Bauges, l'Arcalod et le Trélod, de chaque côté miroitent les deux sections du lac, et, sur la droite, la ville d'Annecy étalée vient civiliser le tableau. Après avoir donné à l'admiration le temps nécessaire, on descend sur Menthon, qu'anime le souvenir de Saint Bernard, et une bonne route au milieu des vignes, sur la rive droite du lac, vous ramène à Annecy.

Le chef-lieu du département de la Haute-Savoie a une physionomie bien particulière. Traversé par deux canaux, écoulements assez tranquilles du lac, mais qui cependant y font mouvoir divers artifices, Annecy a toujours été une ville industrielle. Les vieux quartiers sont étroits et resserrés, groupés surtout autour de l'éminence qui porte l'ancien château converti en caserne. Les constructions neuves, au contraire, étalent dans la plaine des rues larges et bien aérées, et sur les bords du lac un vaste et beau jardin, orné de la

*Château d'Annecy*

statue du chimiste Berthollet, natif de Talloires, fournit une promenade ombragée aux délicieux aspects. Sur la ville planent les ombres de Saint-François de Sales, qui en fut évêque, et de sainte Chantal, qui y fonda le monastère de la Visitation. Leurs reliques sont vénérées dans l'église de la Visitation, et les fêtes qui furent données en leur honneur, au mois d'août 1911,



Les Gorges du Fier

attirèrent un concours immense de fidèles. Le touriste qui séjourne trouve diverses curiosités à visiter à Annecy, mais surtout il est attiré par le lac, dont d'élégants bateaux, luxueusement aménagés, lui font faire le tour, et où il admire à chaque détour de la côte, des perspectives ravissantes et nouvelles ; il va jouir du remarquable panorama du Semnoz, peut-être faire l'ascension de la Tournette ou du Parmelan, il va surtout visiter les très curieuses gorges du Fier, à Lovagny. Durant tout son parcours, d'Annecy à Seyssel, le torrent que nous avons vu naître près de Thônes s'est trouvé en contact avec des terrains peu résistants, dans lesquels il a tracé un profond et étroit sillon : mais, nulle part, la fente qu'il s'est creusée n'est aussi étroite que dans le trajet qui sépare la station de Lovagny du château de Montrottier. Le Fier bouillonne au fond d'un véritable abîme où le soleil ne pénètre guère, et où une végétation exubérante recouvre les moindres anfractuosités de la roche. Des galeries ont été suspendues à ces parois pour en permettre la visite aux humains, et nombre de promeneurs viennent y chercher le frisson.

La route des Alpes s'écarte du Fier au sortir d'Annecy, et, longeant la base du Semnoz, elle pique droit au Sud vers Alby. Elle franchit quelques ma-
fléchit à nouveau au Sud
à Albens, et par la
Biolle, contournant le
coteau de Saint-Innocent, elle arrive à Aix-
les-Bains.

Il est peu de stations thermales qui jouissent d'une réputation comparable à celle d'Aix. Déjà fréquentée au temps des Romains, qui la dénommaient



Le Lac du Bourget



Villa des Fleurs

Aque Gratiame, la source d'eau sulfureuse, malgré sa bienfaisance, n'aurait pu suffire à attirer à Aix la formidable affluence qui s'y presse durant cinq à six mois de l'année. La douceur de son climat, son agréable situation, le voisinage du pittoresque Lac du Bourget y ont eu aussi grande part, et

depuis de longues années ses rues deviennent, pendant l'été, le rendez-vous de la société cosmopolite la plus élégante et la plus raffinée. De même que Nice en hiver, Aix est, pendant les chaleurs, la ville internationale par excellence. Comme sa clientèle ne se compose que pour partie des malades auxquels doit suffire l'Etablissement thermal, deux institutions de plaisir rivalisent de distractions pour les bien portants. Le Grand Cercle et la Villa des Fleurs offrent des séductions continues, mais ce sont surtout les soirées qui y sont féériques. Musique, illuminations dans le parc, théâtre, bals et jeux dans les halls resplendissants de lumière attirent les oisifs de toutes nations, et les visites royales sont nombreuses au Livre d'Or de la station. Courses de chevaux, régates sur le lac, fêtes de toutes sortes s'y succèdent au cours de la saison, et l'on y sait joindre à merveille les beautés naturelles des excursions environnantes aux plaisirs factices d'une civilisation raffinée.

Un chemin de fer à crémaillère hisse au plateau et au belvédère du Mont Revard les amateurs de panoramas. Un service de bateaux à vapeur sillonne le lac du Bourget, et permet, à volonté, la visite de



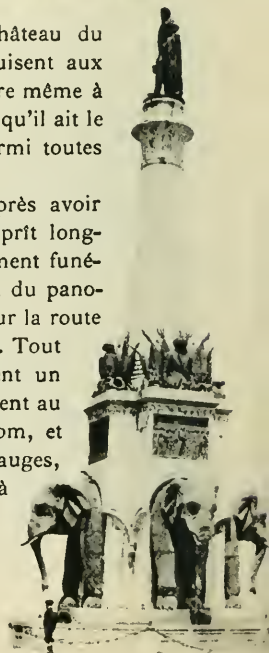
Entrée de l'établissement des Bains



Entrée de l'abbaye d'Hautecombe

la romantique abbaye d'Hautecombe, du majestueux château du Bourget ou de celui de Chatillon. De joyeux breacks conduisent aux bords du lac, au col du Mont du Chat, à la Chambotte, voire même à la Grande Chartreuse, et l'heureux baigneur d'Aix, pourvu qu'il ait le porte-monnaie bien garni, n'a que l'embaras du choix parmi toutes les félicités.

Mais notre intention n'est pas d'y demeurer, et, après avoir donné un regard au curieux monument romain que l'on prit longtemps pour un arc de triomphe et qui n'est qu'un monument funéraire, après avoir, de l'Esplanade du Château du Roi, joui du panorama de cette bienheureuse région, nous nous empressons sur la route de Chambéry, pour allonger l'étape jusqu'à la ville des Ducs. Tout près d'Aix, le charmant nid de verdure de Marlioz retient un moment notre attention ; plus loin, nous cherchons vainement au Vivier les vestiges du poste romain qui lui a donné son nom, et suivant la base du Nivolet, le dernier renflement des Bauges, nous faisons, par le faubourg de Lémenc, notre entrée à Chambéry.



La capitale de la Savoie a conservé de son ancien rôle un aspect raide et guindé. Les monuments, eux-mêmes, y ont un air digne et mélancolique. Après celui du Centenaire, tout contemporain, et dont la robuste commère est beaucoup trop près du pavé, voici la fontaine de Boigne, où l'allure rectiligne et compassée rappelle le style de David. Un détour à droite nous amène devant le château, imposante et sévère construction qui enchâsse un véritable bijou, l'abside de la chapelle, mais on demeure stupéfait devant le groupe des deux frères de Maistre obstruant si malencontreusement l'escalier. La cathédrale possède une façade gothique très intéressante, mais inachevée, et la statue du président Favre semble regretter le Palais de Justice, à la porte duquel elle monte la garde. Parmi les monuments modernes de Chambéry, il faut surtout mentionner son Musée qui

s'est récemment élevé sur la place Grenette en face du Palais de Justice. L'aspect extérieur en est plus imposant que gracieux, mais si sa galerie de peintures est assez banale, il renferme une collection d'antiquités lacustres de tout premier ordre. On sait que des fouilles savantes opérées sous la direction de MM. Costa de Beauregard, Chantre, Rabut, etc. ont amené la découverte de stations lacustres importantes en plusieurs anses du lac du Bourget. Les pêches et les trouvailles qui y furent faites se sont inégalement réparties entre les musées d'Aix-les-Bains et de Chambéry. C'est ici que se trouvent les pièces les plus importantes et les mieux étudiées. La grande majorité de ces objets remonte à la fin de l'âge du bronze : les stations de Saint Saturnin, de Grésine, de Châtillon, du Saut, de Conjux, etc., ont



L'arc romain



Cathédrale de Chambéry

fourni des outils et des instruments fort curieux, dont la gradation permet d'observer les perfectionnements successivement introduits par ces anciens habitants dans leur concept et leur fabrication. De nombreuses poteries, des moules, des vases de toute espèce, des armes, achèvent de guider les visiteurs dans leur évocation de cette époque reculée.

Longtemps immobile et figée dans le culte du passé, la cité savoyarde se rajeunit depuis quelques années. Elle a ouvert une large percée sur sa vieille place Saint-Léger, elle vient de dégager son Hôtel de Ville par une belle avenue, et d'élégantes constructions se groupent au parc du Verney ou sur

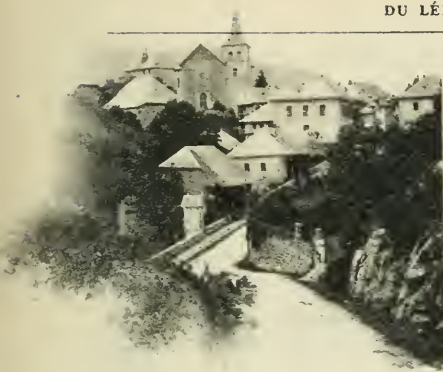
la couverture de la Laysse. Elle s'ouvre à l'industrie, et le trafic de sa gare, joint à l'importance toujours grandissante du transit, vient d'exiger de coûteux agrandissements.

Désireuse de se parer de tous ses souvenirs, la ville de Chambéry s'enorgueillit de la résidence de Jean-Jacques Rousseau. Elle a acheté, il y a quelques années, la toute proche maison des Charmettes, où se déroulèrent les singulières amours de l'écrivain et de Madame de Warens, et elle en a fait un musée romantique. On y revoit les lieux, les meubles, les tapisseries qui assistèrent à cette idylle : je crois même que le gardien, avisé, y montre aussi la bêche de Claude Anet.

Bien que située au pied même du Nivolet (1553 m.), dont la croix rajeunie se détache glorieuse sur le ciel, Chambéry est, bien moins qu'Aix, le point de départ des excursions des Bauges. C'est à Grésy-sur-Aix que s'embranchent la route du Chatelard qui va remonter le cours du Chéran, et, passant auprès



Maison des Charmettes

*Le Châtellard*

du Pont de l'Abîme et des tours Saint-Jacques, s'insinuer, par le plateau de Lescheraines, jusqu'au bourg du Chatelard, chef-lieu de la région. Ce massif des Bauges, si rébarbatif à l'extérieur et qui, comme son congénère le Vercors, se défend par une ligne continue d'escarpements sur la périphérie, est, en sa partie centrale, aussi gracieux que celui de la Chartreuse. Des vallons verdoyants rayonnent autour du Chatelard, et deux d'entre eux, notamment, avaient fixé le

choix entendu des religieux cénobites, ceux où s'élevaient la Chartreuse d'Aillon et l'abbaye de Bellevaux. Le site, privé de ces monastères, est encore ravissant et offre un but fréquenté de promenade. Dans ce dernier s'élève encore, auprès de la Sainte Fontaine, une chapelle qui voit se réunir chaque année à la Pentecôte un nombreux pèlerinage. C'est aussi du Chatelard que se font le plus facilement les ascensions du Colombier, du Trélod et même de l'Arcalod, ces belvédères de la région boujue. Relié à Saint-Pierre d'Albigny par le col du Frêne, ce plateau central communique aussi avec Annecy par le col de Leschaux, et il se prête ainsi à de bien intéressantes traversées. S'il n'offre pas les émotions de la très haute montagne, il est abondant en jouissances pour l'amateur de la nature alpestre, et il est vraiment digne de la vogue dont il profite actuellement.

*Chapelle de Bellevaux*



Vue du Val d'Isère

V

VARIANTE

Les Gorges de l'Arly, Albertville et Montiers. — Une visite à Brides-les-Bains et à Pralognan. — La Haute Tarentaise. — Aime, Bourg-Saint-Maurice, Tignes et Val d'Isère. — Le Col d'Iseran. — La Maurienne supérieure.

Ce n'est pas vers les villes, telles qu'Annecy, Aix et Chambéry, que le projet grandiose de la Route des Alpes a pour but de conduire les voyageurs, et l'itinéraire que nous venons de décrire, bien qu'actuellement suivi, n'est que provisoire. On y passe en attendant que soit ouverte la route du col de l'Iseran, et c'est celle-ci que nous allons maintenant parcourir.

Dans le pittoresque village de Flumet, où nous pourrions aller visiter une église assez curieuse, avec un baldaquin à colonnes torses, une gloire dorée sur l'autel et une fresque, copie de la Sainte Cène de Léonard de Vinci, nous prenons la route qui suit le cours de l'Arly, et nous sommes bientôt emportés au sein de gorges splendides. La chaussée a été ouverte à force de travaux d'art, alternativement dans l'une et l'autre des murailles qui dominent le torrent. Tantôt à une grande hauteur au-dessus du précipice où bouillonnent les eaux, tantôt presque au niveau de leur murmure, le touriste voit se succéder, tour à

tour, les spectacles les plus majestueux et les plus charmants. De ci, de là, les sapins viennent suspendre une obscure draperie sur les intervalles de la roche, ailleurs, un évasement subit permet d'apercevoir les cultures au penchant des montagnes, ou bien des ponts hardis vous tiennent un moment suspendu sur l'abîme : tout ce parcours des Gorges de l'Arly, de Flumet à Mégève, est un enchantement digne d'être mieux célébré.

Sorti des gorges, on laisse à droite le village d'Ugines, devenu très industriel, et au hameau des Fontaines, on rejoint dans la plaine (407 m.), la grande route qui vient d'Annecy par Faverges. Après les merveilles que l'on vient d'admirer, on ne peut pas trouver très intéressant le trajet de huit kilomètres sur la digue qui vous amène à Albertville. La combe que l'on parcourt, bien que verdoyante et boisée, est assez monotone, et même le confluent du Doron de Beaufort, qui vient se jeter dans l'Arly, ne parvient pas à l'égayer.

Albertville (350 m. d'altitude) que nous atteignons ainsi, est une agglomération toute moderne et ne se recommande que par sa situation : elle est,



Panorama de Moutiers



Les quais de Moutiers

en effet, toute proche du confluent de l'Arly et de l'Isère, et commande la région où finit la plaine de l'Isère, dénommée plus bas le Graisivaudan, et où commence la Tarentaise. Ce nom d'Albertville lui a été imposé en 1835; auparavant, ce bourg était dénommé l'Hôpital-sous-Conflans, et l'ancienne importance était attribuée à Conflans, dont les maisons s'étagaient sur la colline, directement au confluent des deux rivières, d'où lui venait son nom. Les facilités d'accès ont modifié ces relations : aujourd'hui, Conflans n'est plus qu'un hameau assez délaissé, et Albertville, chef-lieu d'arrondissement, possède une gare animée à la bifurcation de deux lignes de chemin de fer.

Aucune curiosité ne peut nous y retenir, et, franchissant l'Arly pour contourner la base de la colline de Conflans, nous pénétrons dans le riant val de la Tarentaise. On sait que la plaine étroite qui côtoie l'Isère, d'Albertville à Aigueblanche, est un verger continu.

La route se maintient sur

la rive droite et serre au plus près le bas des pentes rapides et boisées qui descendent du Mont de Mirantin, du Grand Mont, de la Pointe de Riondet, etc., toutes crêtes ultimes du massif de Beaufort. En face, l'œil caresse gaiement les revers adoucis du Grand Arc, et voit s'ouvrir successivement vers le Sud les larges débouchés de la combe de Celliers



Eglise de Moutiers



Vue générale de Salins

et de celle des Avanchers. On a, chemin faisant, rencontré quelques étranglements, où un roc dominant la vallée et la route se couronne d'une tour, reste de château-fort, comme à Cevins ou à Notre-Dame de Briançon, mais à Aigueblanche la vallée se trouve fermée, et l'Isère seule peut passer dans la fente étroite qu'elle s'est ménagée entre les contreforts du Quermo et de Crève-Tête. Le chemin de fer se glisse en tunnel sous l'obstacle. La route, moins radicale, le gravit par une forte rampe, mais le voyageur qui la suit en est dédommagé en arrivant au seuil par le charmant tableau de la cuvette de Moutiers.

La capitale de la Tarentaise est assise au confluent de l'Isère et du Doron, dans un cirque étroit, entouré de toutes parts par les montagnes. Sa petite plaine ne se prolonge d'aucun côté, car c'est par d'étroites gorges rocheuses que lui parviennent les eaux de l'Isère et du Doron, et nous venons de voir par quel défilé elles s'écoulent. Du point où nous sommes arrivés, notre regard l'embrasse toute entière, et, en face, nous voyons s'ouvrir l'obscur défilé qu'occupe Salins, et qui conduit à Brides et à Pralognan, couronné par les neiges étincelantes de la Vanoise.

Nous descendons rapidement à Moutiers, et nous pouvons constater combien la gare et ses alentours ont rajeuni la vieille ville épiscopale. La rue

principale vient se heurter à la cathédrale Saint-Pierre, édifice qui remonterait, dit-on, au V^{me} siècle, mais qui a été bien souvent reconstruit et remanié depuis lors. La partie la plus intéressante est la crypte, qui daterait du XI^{me} siècle, et le porche gothique, assez bien conservé. Les quais de l'Isère en pierres de taille, la



Vue de Pralognan

promenade plantée de la rive gauche, le Palais de Justice bien proportionné, donnent à Moutiers un certain air de grande ville.

Dans la belle saison, un mouvement assez prononcé de baigneurs et de touristes y est entretenu par la proximité de Salins, de Brides et de Pralognan.

A deux kilomètres à peine au Sud de Moutiers, dans la gorge étroite qui

donne passage au Doron, une source fortement saline jaillit du rocher. Naguère ces eaux étaient amenées à Moutiers, répandues et évaporées dans des bâtiments de graduation dont les colonnes, en maçonnerie, subsistent encore dans la petite plaine, et le sel de Moutiers alimentait toute la Savoie. Les perfectionnements des



La Grande-Casse

transports ont tué cette industrie, mais alors les eaux ont été employées comme agent thérapeutique, et un Etablissement de bains assez vaste s'est créé et développé à Salins, dont les baigneurs résident, pour la plupart, dans les hôtels de Moutiers.

Cette vallée du Doron est particulièrement favorisée à ce point de vue, puisque, à six kilomètres en amont, nous trouvons la station de Brides-les-Bains.

Les eaux de Brides sont spécialement toniques, elles renforcent les maigres et amaigrissent les gras. Aussi sont-elles très fréquentées par la nombreuse clientèle des maladies indécises. On y soigne l'anémie, résultat des fatigues mondaines, la neurasthénie qu'amène le surmenage intellectuel, l'embonpoint, cet écueil des belles oisives qui ont passé la trentaine, même quelques rhumatismes bourgeois. Aussi les baigneurs de Brides sont-ils en majorité gens riches, aimant le confort et le bien-être, et pour eux s'est créée une station des plus élégantes, avec parc, casino, buvette mauresque, et surtout avec une profusion de charmantes promenades, dont la plus heureusement conçue porte le nom caractéristique de Bois de Cythère. Un tramway électrique relie Moutiers, Salins et Brides, et facilite une circulation intensive entre ces trois centres.

Le Doron descend d'une région spécialement heureuse au point de vue de la beauté pittoresque. Il se forme un peu en amont de Bozel, gros bourg ensoleillé au pied du Mont Jovet, par la réunion du Doron de Champagny et du Doron de Chavière. Le premier se précipite en rapides dans des gorges émouvantes, et arrive des plateaux supérieurs de Champagny, de la Plagne, du col du Palet, écoulant les grands glaciers de Pramecou et de Rosolin, les flancs septentrionaux de la Grande Motte (3663 m.) et de la Grande Casse (3861 m.). Quant au Doron de Chavière, son vallon est le chemin de Pralognan, ce bijou alpestre de la Tarentaise, le centre d'excursions le plus renommé de la Savoie méridionale. Là, dans une vaste conque de prairies, orientée et ouverte au Nord, entourée d'une ceinture de forêts que surmontent des roches dentelées et des glaces, un village d'hôtels ne désemplit pas pendant les mois de l'été. Les baigneurs de Brides viennent y assurer leur cure par un séjour d'altitude, les touristes y visitent le col de la Vanoise et son refuge Félix Faure, ainsi que les luxuriantes prairies qui conduisent aux cols d'Aussois et de Chavière, les alpinistes s'y donnent pleine carrière en parcourant les immenses glaciers de Chasseforêt et de l'Arpont, ou ceux de Polset, en escaladant les difficiles Aiguilles de la Glière, surtout en montant au sommet de la Grande Casse le point culminant de la région, du Grand Bec (3403 m.) ou de la Dent Parrachée (3712 m.). Pralognan est l'émule de Chamouni et de Zermatt.

Laissant de côté ces vallées du Doron qui se terminent en impasses, la route remonte l'Isère, et sort du cirque de Moutiers pour se diriger vers Bourg-Saint-Maurice. La moyenne Tarentaise, ainsi parcourue, est moins plantureuse, mais plus pittoresque que la partie basse d'Albertville à Moutiers. Ce n'est plus une plaine, mais une gorge généralement assez large qui s'allonge presque en droite ligne entre les contreforts du Mont Jovet, de l'Aiguille du Midi de Peisey

et des Aiguilles Rouges du Pourri au Sud-Est, et les pentes qui se relèvent les massifs du Coin et du Roignais au Nord.

Au départ de Moutiers le passage est extrêmement resserré ; mais, c'est après avoir longé l'éminence qui porte l'ancien château de Saint-Jacques, ruine de forteresse féodale démolie par Lesdiguières, que l'on se trouve en présence du Déroit du Sieix. En ce point, les roches massives des deux flancs de la vallée se rejoignaient, et le travail du torrent n'avait pu qu'y tracer un profond trait de scie où nul chemin ne risquait de s'aventurer. Le tracé primitif escadait, par de nombreux contours, la barre rocheuse. Une route améliorée, ouverte en 1766 par Victor-Amédée III, s'élevait, par une forte rampe, à près de trois cents mètres au-dessus des eaux. La route moderne, achevée en 1874, traverse l'obstacle par un tunnel, dont une plateforme antérieure permet d'apprécier la hardiesse.

Une fois franchi le Déroit du Sieix, la gorge s'élargit, les pentes qui l'encaissent s'adoucissent, et le paysage devient plus riant, égayé par les neiges des cimes du Mont Pourri, que l'on commence à apercevoir. Cette région porte les marques d'un ancien habitat de l'homme. Centron conserve le nom des peuples autochtones : à Villette et à Aime, celle-ci l'ancienne *Axima* des Itinéraires, on a trouvé de nom-



Eglise d'Aime

breux vestiges romains, des tombeaux, des inscriptions, des fûts de colonne, etc. Tout auprès de ce dernier bourg, une antique basilique, plus tard transformée en église chrétienne, a été classée comme monument historique. Un peu plus loin les archéologues reconnaissent, en Bellentre, le *Bergintrum* de la Table de Peutinger.



Bourg Saint-Maurice.

Sur la droite, une large ouver-

ture échancre les monts et donne place à l'important village de Landry. Elle est l'issue d'une longue vallée montagneuse, la vallée de Peisey, qui remonte jusqu'au col du Palet, entre les hautes cimes de l'Aiguille du Midi (Signal de Bellecôte, 3421 m.), et du Mont Pourri (3763 m.). Les gisements métallifères de cette région ont été exploités à plusieurs reprises, à Maçot et à Peisey : le premier empire avait même créé à Peisey une école pratique des mines. Cette vallée reculée est une de celles qui ont le mieux conservé les anciens usages, et le costume original des femmes de Peisey est extrêmement gracieux.

Au-delà de Bellentre on commence à distinguer, barrant la vallée, les montagnes du Petit Saint-Bernard, et les lacets multiples de la voie internationale qui s'élève jusqu'à ce col. Bourg-Saint-Maurice est à un élargissement qui présente une sorte de plaine, formée par le coude de l'Isère et sa rencontre avec plusieurs torrents. Au pied de la haute chaîne frontrière, c'est un étoilement de rides profondes : le torrent de Charbonnel, qui écoule les flancs méridionaux de la Terrasse (2889 m.) et du col de la Combe Neuve, le torrent des Glaciers, qui réunit les eaux du col de la Seigne, de l'Aiguille des Glaciers, du col des

Fours, du col du Bonhomme et du col du Cormet, et le torrent du Versoyen, émissaire du massif de Léchaud et de Lancebranlette, viennent se jeter dans l'Isère, non loin du torrent du Reclus qui descend du Petit Saint-Bernard. Bourg-Saint-Maurice à 815 m., Séez à 904 m. commandent ce carrefour, et leurs agglomérations prennent une importance spéciale à raison de la proximité de la frontière. C'est au-dessus de Bourg-Saint-Maurice,

'dans ce vallon creusé par le torrent des Glaciers, que se trouve le village des Chapieux, l'un des principaux points d'appui de la défense militaire. Mentionnons encore le costume original des femmes qui, avec des vêtements de couleurs plus sombres que celles de Peisey, portent toutes cette étrange coiffure à la Marie Stuart, que l'on appelle la *frontière*.

A Bourg-Saint-Maurice, l'Isère, et la route qui continue de la suivre sur sa rive droite, font un coude brusque, et, suivant l'inflexion de la grande chaîne, prennent la direction du Sud-Est. Encore quelques kilomètres, et, à partir de Sainte-Foy, la Tarentaise supérieure prend les allures des paysages de haute montagne.

On a quitté, au sortir de Séez, la route du Petit Saint-Bernard qui gravit, à gauche, les pentes de la montagne, et on court presque horizontalement pendant quelques kilomètres tout au fond de la vallée, en longeant des grèves dévastées par l'Isère, puis on s'élève en lacets pour atteindre le village de Sainte-Foy (1051 m.), et, un peu plus loin, la Thuile (1272 m.). Le trajet prend alors une imposante grandeur. La route traverse de très belles forêts, et se tient à deux cents mètres en moyenne au-dessus du cours du torrent. Les pentes opposées s'escarpent de plus en plus, et dès la terrasse de Sainte-Foy on a vu resplendir, au haut de sa carapace glacée, le sommet du Mont Pourri (3788 m.), la seconde cime en altitude de ce puissant relief. Bientôt, le clocher du village haut-perché de la Gurra va se profiler sur la tranche azurée du glacier du même nom, l'horizon se hérissé de grands pics, et les cascades bondissantes sillonnent de leurs fils d'argent les flancs noirs des escarpements : c'est une suite de merveilleux tableaux qui se renouvellent et se complètent à chaque inflexion de la route. On traverse, de distance en distance, des



Femme de Tarentaise



Femme de Tarentaise



Vue de Ste-Foy

gorges profondes qui vont s'épanouir en cirques de rocs et de glaces : le Nant de Saint-Claude, dont le vaste bassin conduit au Rutor (3486 m.), au col de la Sassièrre, au col du Mont, à l'Archeboc (3283 m.), — le torrent des Clous, qui descend de l'Ormelune et du col du Lac Noir, — le Nant Cruet, qui écoule les glaciers du Fond et de la Grande Sassièrre. Dans un paysage d'une sauvagerie grandiose et impressionnante, on se sent au contact de la majestueuse nature de l'Alpe, et on éprouve comme un sentiment de soulagement quand, en débouchant dans une sorte de petite plaine, on aperçoit le village des Brévières (1572 m.).

Ce pauvre village, qui fut presque entièrement écrasé le 12 février 1881 par une avalanche détachée du Mont Pourri, commence à nous offrir le type de constructions usité dans ces hautes vallées. Les maisons y sont basses, trapues, munies d'une forte charpente pour résister au poids de la neige, et en même temps très étendues, pour réunir sous le même abri l'habitation, l'écurie et la grange. La plupart du temps c'est une même pièce, divisée par une cloison basse, qui réunit la chambre à coucher et l'écurie. Ainsi la chaleur éma-



Cascade de la Raie

*Les Brévières*

née des bestiaux sert à combattre le froid, plus que le maigre feu, qui ne s'allume dans l'âtre que pour la cuisson des aliments.

A l'extrémité de la petite plaine des Brévières, un nouvel étranglement de la vallée prend le nom de Gorges des Bossières. La route se trace dans un site romantique, au sein d'une forêt abondante, accrochant son encorbellement à la rive droite, et au-dessus de l'ombre causée par le rapprochement des parois scintillent les neiges et les glaces du Dôme de la Sache, prolongement du Mont Pourri. Ces gorges se terminent par une sorte de coup de théâtre quand on débouche dans la plaine de Tignes.

Le vallon de l'Isère est ici rejoint par deux vallons supérieurs : sur la

*Vallon de Tignes*



rive droite, le vallon de la Sassièra, dont le volumineux écoulement, descendu des glaciers de la Goletta aux flancs de l'Aiguille de la Grande Sassièra (3756 m.) et de la Tsanteleina (3606 m.), forme la belle Cascade de Tignes, et sur la rive gauche, le vallon du Lac qui recèle, à 2100 mètres environ, le beau lac de

Tignes, aux eaux vertes réfléchissant les glaciers de la Grande Motte. Passée un instant sur la rive gauche pour desservir le village populaire de Tignes, la route se hâte, à l'amont de la plaine, de revenir sur la rive droite pour pénétrer dans de nouvelles gorges, plus grandioses et plus imposantes que les précédentes. Le roc de Franchet, à l'Est, et celui de la Thouvière, à l'Ouest, semblent se rapprocher, autant par le faite que par la base, pour figurer une vaste mâchoire prête à broyer les imprudents qui s'y risquent : et, de fait, de nombreuses croix signalent dans ce parcours les places où de pauvres montagnards ont péri dans la tourmente. Mais au milieu de la journée, quand un gai soleil pénètre dans la fissure, le désordre des rocs,

aux prises avec le bouillonnement des eaux, présente un spectacle d'une terrifiante grandeur.



Cascade de Tignes



Panorama pris des flancs du Signal d'Iseran

On parvient enfin au dernier cirque, celui dans lequel, sur les deux rives de l'Isère tranquille et assagie, se groupent les maisons du village de Val d'Isère (1820 m. environ d'alt.) Ici on arrive à la tête et à l'épanouissement de la vallée : délivré des contreforts qui vous enserraient naguère, votre œil va maintenant jusqu'aux hautes cimes dont le recul permet un large et lumineux horizon. A l'Est on aperçoit, au-dessus des sources de l'Isère, la Pointe et le Glacier de la Galise ; au Sud, par le vallon pastoral de la Calabourdane, se montrent la Pointe de la Sana et les glaciers des Fours et de la Barne de l'Ours : les pentes plus rapprochées se revêtent de mélèzes jusqu'à près de 2200 m.

Dans ce site ravissant prend fin la route carrossable, et c'est de là que doivent partir, pour franchir le col de l'Iseran, les travaux projetés de la Route des Alpes. Pour le moment, nous n'avons à notre disposition qu'un chemin muletier.



Val d'Isère



A Val d'Isère

Il remonte encore pendant près de deux kilomètres la rive gauche de l'Isère, jusqu'après du hameau de Fornet, puis il s'élève au Sud pour gravir la combe de l'Iseran. La rampe est assez rude et s'escarpe d'abord dans une petite forêt de mélèzes, où les détours du chemin ménagent encore un coup d'œil éblouissant sur les neiges de la Tranteleina, de la Pointe de Calabre et du Col-de-Rhêmes, toutes hautes splendeurs de la frontière, puis la combe, devenue herbeuse, s'enfoncé entre la Pointe des Lessières et le Signal d'Iseran qui lui cachent l'horizon. A mesure que l'on s'élève le paysage restreint devient plus âpre, la prairie fait place aux rocailles, et de distance en distance de hautes pyramides de pierres, jalonnant le chemin, vous rappellent les dangers de la saison des neiges à ces altitudes.

Le col d'Iseran, sorte de dépression terreuse dans l'arête qui sépare, à leur naissance, les bassins de l'Isère et de l'Arc, s'ouvre à 2754 m.

A peine dégagé du col on jouit, vers le Sud, d'un panorama merveilleux sur les grandes cimes de la Haute-Maurienne, l'Albaron (3602 m.), le Grand Fond (3422 m.), la Ciamarella (3676 m.), avec le majestueux glacier des Evettes, et la perspective fuyante de la haute vallée de l'Arc, et ce panorama s'allonge et se complète en gravissant sur la droite quelques pentes du massif des Lessières, ou en se dirigeant à gauche, par des rocailles sans difficultés, vers le splendide belvédère de la Pointe des Arses (3203 m.).

Le chemin descend dans le vallon de la Lenta, il franchit une sorte

*Bonneval sur Arc*

d'étranglement vers la base de l'Ouille de la Jave, et parvient, par une côte pierreuse, au village de Bonneval-sur-Arc (1820 m.), où recommence la route carrossable.

La situation de Bonneval, à la tête de la vallée de Maurienne, est analogue à celle que nous venons de voir pour Val d'Isère, mais le site est bien moins riant. Les pentes qui l'entourent sont très redressées, fort abruptes, et bien moins boisées qu'en Tarentaise. Aussi le combustible y est-il rare, et avant l'établissement de la route qui a permis les charrois, on y brûlait généralement de la tourbe ou de la fiente de vache desséchée. L'Arc prend sa source à trois heures de là, dans un paysage grandiose et sévère, au pied des cimes de la Levanna (3607-3640 m.) et des Rochers de Mulinet, par les écoulements d'un cirque glaciaire des plus imposants. La chaîne frontière, toute dentelée et déchiquetée, forme ici un angle très prononcé, et ouvre vers les hautes vallées piémontaises de l'Orco et de la Stura quelques âpres passages, tels que le col du Carro, ou le col de Girard, accessibles seulement aux alpinistes expérimentés.

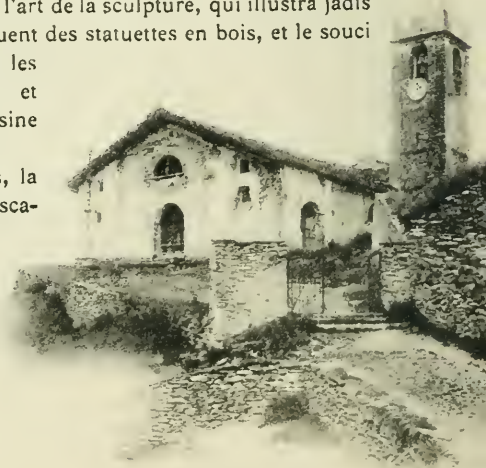
Au sortir de Bonneval, la route franchit l'Arc et court sur sa rive gauche jusqu'à Bessans, au fond d'un corridor presque horizontal enserré entre des masses énormes. Ces murailles sombres, qui supportent de vastes glaciers, conduisent à l'Ouest aux Croix de Dom Jean-Maurice, aux Pointes de Méan Martin (3337 m.); celles de l'Est sont les contreforts des cimes du Grand Fond et de l'Albaron, et elles s'écartent un peu avant Bessans pour donner passage à

*Bessans*

me étroite combe, la vallée d'Avérole, corruption pour la Beyrolle, vestibule des crêtes du Collerin, de la Bessanese (3617 m.), de la Pointe de Charbonnel (3760 m.), et même du Rochemelon. On est ici au pied de la partie la plus élevée et la plus abrupte de la chaîne frontière.

Bessans est un gros village étalé horizontalement au pied d'une terrasse morainique. Il vit principalement de l'élevage des bestiaux, mais ses habitants, plus affinés que le commun des montagnards, continuent à cultiver pendant les loisirs de l'hiver l'art de la sculpture, qui illustra jadis leur compatriote Clavier. Ils fabriquent des statuettes en bois, et le souci de l'art se marque chez eux par les peintures murales de leur église, et surtout celles de la chapelle voisine dédiée à Saint-Antoine.

Après avoir dépassé Bessans, la route, revenue sur la rive droite, escalade, par le col de la Madeleine, un bourrelet morainique, puis elle descend en forte pente sur le curieux village de Lans-le-Villard que le torrent sépare en

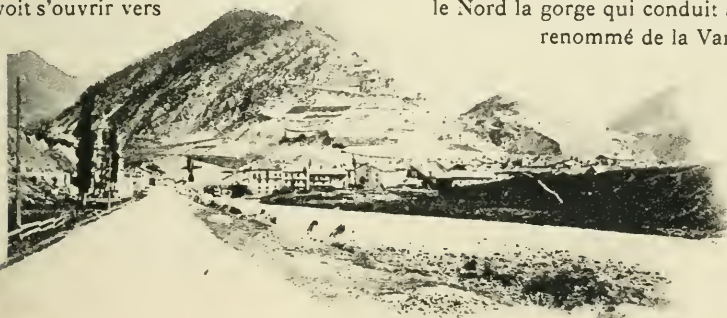
*Eglise de Bessans*

*Lans-le-Bourg*

deux parties inégales. Là aussi se trouve une chapelle décorée d'anciennes fresques dans le goût des primitifs et due au pinceau d'un enfant du pays. De même que celle de Bessans elle a été classée comme monument historique.

La route assez étroite et raboteuse que nous suivons depuis Bonneval rejoint à l'entrée de Lanslebourg la grande route du Mont Cenis. L'ouverture du tunnel des Alpes, si improprement dit du Mont Cenis, avait porté un coup funeste à ce gros bourg qui vivait du roulage alors que presque tout le trafic entre la France et l'Italie se faisait par le col. Il prend un regain d'activité, car il est depuis peu ranimé par deux services d'automobiles, celui de Modane à Bonneval et celui de Modane au Mont Cenis.

La vallée maintenant s'élargit et s'humanise. A Termignon, on voit s'ouvrir vers le Nord la gorge qui conduit au col renommé de la Vanoise ;

*Vallée de Termignon*

en même temps on a déjà perdu de l'altitude et la végétation devient plus variée et plus riante : les forêts revêtent la base des montagnes, et de temps en temps on aperçoit vers le ciel les cimes de la Dent Parrachée (3762 m.) ou du Râteau. On traverse Bramans, origine de la large vallée du Planay qui conduit au Col du Petit Mont Cenis et au Col Clapier, le chemin d'Annibal, et on est bientôt aux prises avec le grandiose défilé que commandait le fort de l'Esseillon. Démantelée au moment de l'annexion de la Savoie, cette puissante forteresse n'est plus qu'une caserne étagée dans un site inexpugnable. La route descend encore, laisse à droite sur les bords de l'Arc le petit village d'Avrieux, l'ancien Brios où mourut Charles le Chauve, admire au passage la puissante cascade de Saint Benoit, émissaire du Col d'Aussois et de la Pointe de l'Echelle, et parvient enfin à Modane.

Cette petite ville, à 1074 m. d'altitude, emprunte une animation considérable à la gare internationale qui lui est commune avec son voisin le village de Fournaux. Sa situation au débouché du tunnel du Mont Cenis, qui serait plus justement dit du Fréjus, en a fait un point stratégique important, couvert par de solides défenses, en même temps que la force captée de l'Arc a fait naître autour d'elle un certain nombre d'usines. Aussi son étendue a-t-elle plus que doublé en ces dernières années. Au point de vue du tourisme, elle est, par le vallon dit la Vallée Etroite, un des principaux points de départ pour l'ascension du Mont Thabor (3182 m.), belvédère renommé.

Nous quittons ici la Haute Maurienne, aux paysages sévères mais grandioses, dont chaque vallon est un chemin d'élection pour le grand alpinisme, et nous entrons dans la moyenne Maurienne, plus maussade, où les ravages plus sensibles des torrents affligent la vue sans la compensation du spectacle des hautes cimes. La route et la voie du chemin de fer côtoient la rivière dont l'énergie est à chaque pas captée par des usines. Il n'y a rien à signaler sur ce trajet jusqu'au bourg de St-Michel de Maurienne, où s'embranchent la route du Col du Galibier.

Bien déchu aussi, ce chef-lieu de canton a eu la bonne fortune d'être la tête de ligne du chemin de fer pendant toute la durée des travaux de percement du tunnel. Il en avait profité pour se fournir d'assez nombreux hôtels qui languissent tristement depuis l'achèvement des travaux. L'activité usinière et le passage des touristes peuvent depuis quelques années lui rendre un renouveau de prospérité. St-Michel n'a d'ailleurs aucun aliment à offrir à la curiosité du voyageur. Dix kilomètres, où aucun arrêt ne s'impose, le séparent de St-Jean de Maurienne, l'ancienne capitale de la région.

TROISIÈME ÉTAPE

(De Chambéry à Briançon : 150 kilomètres)

La vallée de l'Isère et la Basse Maurienne. — Montmélian et St-Jean de Maurienne. — Valloire et le Col du Galibier. — Panorama du massif du Pelvoux. — Briançon et le Mont-Genèvre.

Au départ de Chambéry, la route remonte quelques instants la rive gauche de la Leysse, et semble vouloir escalader les premiers contreforts des Bauges, puis une brusque inflexion à droite l'amène au joli site de Challes. L'établissement thermal de Challes-les-eaux se cache sous de grands arbres qui lui ménagent l'été une agréable fraîcheur : les environs en sont pittoresques et riants, et ce gracieux nid de verdure reçoit chaque dimanche pendant la belle saison l'exubérance de Chambéry.

On arrive dans une région toute imprégnée de souvenirs historiques. A gauche, sur une arête de rochers, les tours de Chignin fragmentent l'horizon. A droite on voit resplendir sur un haut clocher une statue dorée de la Vierge : c'est l'église de Notre Dame de Myans, lieu de pèlerinage célèbre dans toute la Savoie. On connaît la légende qui s'est greffée sur une authentique catastrophe : dans la nuit du 24 au 25 Novembre 1248, une portion de la montagne de l'Apremont s'effondra, ensevelissant sous ses débris le village de Granier et la petite ville de St-André, couvrant de pierres toute une région fertile et prospère, et les blocs dévastateurs vinrent au bout de leur course s'arrêter devant la Chapelle de Myans. Six paroisses, seize hameaux et cinq mille personnes disparurent dans ce cataclysme qui frappa vivement l'imagination des contemporains. Son arrêt, très naturellement explicable aujourd'hui par la distance et le relèvement du terrain, fut attribué à une intercession divine, et les fidèles viennent encore chaque année manifester leur foi par des prières collectives sur le lieu du miracle.

Un peu plus loin, le château des Marches à la massive silhouette, puis la roche qui porta la forteresse de Montmélian rappellent ces guerres sans cesse renouvelées entre Lesdiguières et le duc de Savoie, mais tandis que le château, quoique déchu de son antique splendeur, conserve encore une fière allure, la forteresse démantelée a été si bien détruite qu'on a peine à en rencontrer quelques vestiges arrasés au niveau de la roche.

De l'une et l'autre de ces deux aires, l'œil embrasse un panorama mer-



veilleux sur cette plantureuse vallée de l'Isère où commence le Graisivaudan, sur les collines verdoyantes qui l'entourent, et sur la majestueuse chaîne des Alpes Dauphinoises qui encadre le tableau. Ce sont surtout les pics dentelés du massif d'Allevard, les Grands Moulins, le Grand Clocher du Frêne, le Grand Charnier, le Grand Gleyzin, avec les étincelants glaciers suspendus à leurs flancs, qui attirent et charment les regards : et à gauche, au fond de la vallée, on voit encore culminer le Mont Blanc.

Derrière la roche altièrre qui supportait la forteresse se tapit le bourg de Montmélian, allongé, comme un lévrier couché, du pied de la Roche du Guet jusqu'à la rive de l'Isère. Là se présente une bifurcation : la variante qui passe par Grenoble traverse l'Isère et tourne à droite pour descendre la vallée, notre direction la remonte. Abondance de routes, car nous pouvons à notre gré suivre



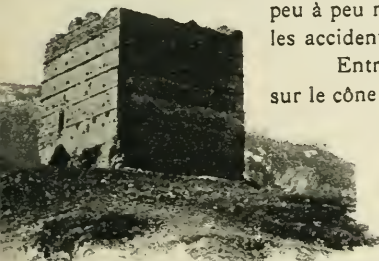
Montmélian



Panorama du Col du Galibier

l'une ou l'autre rive; mais la route de la rive droite demeure collée à la digue, tandis que celle de la rive gauche gravit les coteaux et fournit de gracieuses échappées à chaque inflexion. Cette partie de la vallée de l'Isère est aussi fertile et aussi agréable que le Graisivaudan dont elle est la continuation naturelle, et peu à peu nous voyons se dérouler au Nord-Est les murailles accidentées du massif des Bauges.

Entre la petite ville de Saint-Pierre d'Albigny, étagée sur le cône de déjections de l'Epion, et le bourg de Chamouset, nous atteignons le paisible confluent de l'Arc et de l'Isère. Avec un développement presque identique, dans des massifs également élevés et glaciaires, les deux cours d'eau roulent un volume sensiblement égal, et n'étaient les usages vainqueurs on ne saurait guère auquel donner la prééminence. Quittant la vallée de l'Isère qui se déroulerait encore avec un charme égal pendant vingt kilomètres jusqu'à Albertville, nous prenons résolument à droite, et nous entrons dans la vallée de la



Tour de Bérold

Maurienne. Etranglée à son orifice entre les redans d'Aiton et les contreforts ultimes du Mont Gilbert, la vallée de l'Arc s'élargit en approchant d'Aiguebelle.

Le gracieux bassin où s'épanouit la petite ville savoyarde est entièrement fermé en amont par une protubérance rocheuse qui barre la vallée. Sur cette éminence si bien placée se dressait la forteresse de Charbonnières, qui fut jadis la résidence des comtes de Savoie, et qui arrêta longtemps l'impétuosité des soldats de Lesdiguières et d'Henri IV : il fallut l'artillerie de Sully pour la réduire. La route se glisse sur une étroite terrasse entre la base du rocher et la rivière, et le trajet se poursuit dans la partie la plus resserrée de la Maurienne inférieure. Le paysage que nous traversons ici est d'une extrême austérité : aussi la plupart des voyageurs, qui y ont borné leur parcours, ont-ils été durs pour la pauvre Maurienne. D'un côté comme de l'autre des pentes très rapides, entremêlées de bois et de rocailles, s'élèvent d'un seul jet de la plaine à la crête des monts. Les sommets dentelés, aigus, paraissent moins amènes encore : rien dans ce défilé ne vient réjouir l'œil du passant. Il faut avoir franchi un nouveau resserrement pour voir l'horizon s'élargir au plateau de la Chambre.

Ici, deux larges et profondes vallées viennent rejoindre la vallée principale. Au Nord, c'est le vaste sillon qui descend en pente douce du Col de la Madeleine (1984 m.), ouvrant un accès muletier vers la Tarentaise ; au Sud, la belle vallée des Villards donne par le Col du Glandon (1982 m.) passage à la route de l'Oisans. De part et d'autre, les pointés moins abruptes sont couvertes de cultures et de paturages, le soleil et la lumière rendent l'habitat plus facile, et là encore l'histoire s'inscrit sur le sol par les vestiges des œuvres humaines. Au bourg même de la Chambre, nous voyons la façade de l'ancienne collégiale ; le château des seigneurs de la Chambre marque sa place à l'entrée du Val de la Madeleine, tandis que les imposantes murailles du château de Guines se dressent vers le débouché de la vallée des Villards. Tout un passé de luttes, d'ambitions, se révèle dans ces ruines.

Le cirque riant de la Chambre se referme au défilé de Pontamafrey. La route de nouveau s'insinue à côté de l'Arc dans un étroit corridor de hautes roches, où l'hiver le soleil ne pénètre pas. Sur un redan de gauche, on aperçoit se profiler sur le ciel une tour carrée et trapue : c'est la Tour de Bérold, qui aurait été, d'après la légende, le berceau de la maison de Savoie, et qui à l'examen présente les caractères d'une construction romaine. Elle est en quelque sorte la vigie qui annonce l'approche de Saint-Jean de Maurienne.

Ici c'est au Sud seulement que s'écarte le rideau des montagnes. Le torrent du Bon-Rieux qui a si souvent dévasté St-Jean de Maurienne et exhaussé

le niveau de son sol a largement creusé et déblayé les pentes qui portent aujourd'hui Fontcouverte, Villarembert et Jarrier. Entamée comme par un immense cratère, la ligne d'horizon, qui s'abaisse au col d'Arves, laisse apercevoir les neiges du sommet de l'Etendard. La capitale de la Maurienne, siège d'un évêché depuis le VI^e siècle, s'est établie pour éviter les colères de l'Arc et de l'Arvant, sur un monticule relevé au-dessus de la plaine. Ses rues étroites et caillouteuses décèlent son antique origine, mais elle retient par sa cathédrale l'attention du touriste. Dans un édifice, plusieurs fois remanié et dont l'aspect extérieur est sans caractère, on va visiter de merveilleuses stalles en bois sculpté et un ciborium en marbre blanc, admirablement travaillé, œuvre du XV^e siècle. A l'Ouest de la petite ville, sur la pente qui conduit à la Chapelle de Bonne Nouvelle, précieux belvédère sur ce cirque imposant, s'étale le vignoble du Princens, l'un des crus les plus renommés de la Savoie.

Entre Saint-Jean et Saint-Michel de Maurienne se referment des gorges ingrates, au sein desquelles l'Arc bouillonnant de rapide en rapide est capté pour le service de plusieurs usines. Un moment la paroi de droite est entaillée par une fissure étroite et sombre où le torrent de Valloire se précipitait en cascade. Le coup d'œil est aujourd'hui balafé par le tuyau de force qui en amène les eaux à l'usine de la Volta.

Le corridor que l'on traverse est borné à gauche, vers le Nord-Est, par le gros rocher gypseux de la Porte. Dans cette éminence certains historiens reconnaissent la Roche-Blanche sur laquelle se porta Annibal pour dégager son convoi harcelé par les montagnards; quand on l'a contourné on aperçoit les toits d'ardoises de Saint-Michel de Maurienne.

C'est là que la route des Alpes se sépare de la grande route du Mont-Cenis que nous suivions depuis Chambéry, et qu'elle va se diriger vers Briançon par le Col du Galibier. A l'altitude de 2658 m. le Col du Galibier est une des origines de la vallée de Valloires : mais cette vallée dont le creusement a été moins complet que celle de l'Arc, se déverse dans cette dernière par un véritable escarpement, inaccessible aux voitures. Aussi la route, après avoir franchi la rivière, s'élève par de nombreux lacets au-dessus de Saint-Martin d'Arc, dans un vallon annexe qui dépendrait plutôt de la vallée voisine de Valmeinier. Vers le haut de cette ascension on découvre une vue des plus intéressantes sur la Haute Maurienne et sur les cimes opposées du massif de Pécelet; les glaciers du Bouchet, de la Pointe Rénod, avant-coureurs des magnifiques champs de glace de la Vanoise, alternent pour le plaisir des yeux avec les Rocs du Mont Brequin, de la Pointe Rénod, de Polset et de la Pointe de l'Echelle : c'est tout un panorama de hautes montagnes que l'on commence à découvrir.

Le Col des Trois Chapelles, que l'on abrège par un court tunnel (1550 m.) sous les dépendances du Fort du Télégraphe, donne accès à la vallée de Valloires et l'on commence bientôt à apercevoir les cimes pointues des trois Aiguilles d'Arves. On descend rapidement vers le thalweg de la vallée où se ramasse le bourg de



Aiguilles d'Arves

Valloires (1430 m.). Sauf la vue des crêtes, ce trajet ainsi que celui qui le suit jusqu'au pont de l'Achate, est assez dénué d'intérêt. Très déboisée, la vallée de Valloire n'offre aux regards que des croupes herbeuses, crevées de-ci de-là par les rocailles, et tant le bourg lui-même que les villages supérieurs du Vernay, de la Sétaz, de Bonnenuit, ne présentent pas grand attrait. C'est aux abords de Bonnenuit que l'on retrouve sur la droite, plus immédiats, plus menaçants, plus sauvages dans leur rocheux aspect, les trois obélisques des Aiguilles d'Arves. Si abrupts qu'ils paraissent, c'est cependant leur face ordinaire d'escalade qu'ils tournent de ce côté, et c'est au haut du vallon dont l'échancrure nous les livre que se trouvent les chalets de Commandraut, point de départ usité pour leur ascension.

Encore quelques kilomètres en remontant la rive droite de la Valloirette, dans un décor rocaillieux et raviné, et nous arrivons vers le Plan de l'Achate ou de Lachat (1960 m.) aux ramifications ultimes de la vallée. Une petite gorge qui se dessine sur la gauche, nous amènerait au col des Rochilles (2450 m.) accès de Briançon par la vallée de Névache; la combe naturelle qui continue au Sud notre vallée découle du Col de la Ponsonnière (2250 m.), tandis que notre route, tournant à l'Ouest, passe le torrent sur le Pont de



Granges du Galbier



La Grave. — Pont sur la Romanche et vue de la Meidje

l'Achate, et escalade par un grand détour une sorte de contrefort pour atteindre les Granges du Galibier. Ce parcours fournit une vue des plus intéressantes sur les massifs des Cérces, des Rochilles et de l'Aiguille Noire.

Un coude de la route arrive au travers des gazons sur le pédoncule de la Roche Olvera et dès lors l'œil embrasse les parois de la Roche du Grand Galibier (3230 m.) et la large échancrure du col. Un grand lacet amène à l'ouverture d'un tunnel (2560 m.) qui traverse la mince arête faitière, et une galerie de 300 m. vient déboucher sur le versant de la vallée de la Guisanne. Là, le panorama est étourdissant. Il serait encore plus impressionnant si l'on se donnait la peine de gravir par un petit sentier bien tracé l'arête du Col (2658 m.) et mieux encore, le petit Pic Blanc du Galibier (2956 m.) auquel conduisent de faciles pentes herbeuses. Mais déjà de la route même, s'étale aux regards tout le splendide massif du Pelvoux.

Tout à droite, la Grande Meidje (3982 m.) apparaît comme une échauquette suspendue au château fort que dessinent la Meidje Centrale (3970 m.), la Meidje Orientale (3911 m.), le sombre Pic Gaspard (3882 m.). Tout diaprés de neige, les Pics du Lautaret forment une courtine, dominant un fossé profond au fond duquel se dressent les noirs escarpements de la Roche Faurio, surmontés de l'éventail de glace des Escriins (4103 m.). Après la coupure du Col Emile Pic, se relèvent le Pic de Neige Cordier, et sur un plan antérieur, les dentelures de Combeynot, suivies du massif de Séguret Foran, avec la Montagne des Agneaux (3660 m.), le Pic de Près-les-Fonds, le Dôme de Monestier, etc. Toutes les corniches, toutes les anfractuosités sont soulignées par les neiges, de vastes glaciers s'épandent dans les combes, et cet inoubliable spectacle grave dans l'esprit des spectateurs l'un des tableaux les plus complets de la haute montagne dauphinoise.

Quand on est las de cette contemplation, des lacets rapides aux tournants brusques vous abaissent bien vite dans la combe de la Mandette et vers ce tapis de verdure qui s'étale au pied des monts, et que ponctuent de leur note gaie les hôtels du Lautaret. A deux kilomètres environ en aval du col, on rejoint la grande route de Grenoble à Briançon, et c'est alors au long de la vallée de la Guisanne que se poursuit la descente. On laisse à droite la Madeleine, ancien hospice des Dauphins, on passe au village du Lauzet, à cheval sur l'émissaire du col de la Ponsonnière et du Col du Chardonnet. Auprès du Casset, on voit le torrent du Petit Tabuc découler du glacier et du Col d'Arsines, et on atteint le bourg important de Monétier-les-bains. Naguère Monestier-de-Briançon, ce chef-lieu du canton a dû à une source thermale, assez primitivement exploitée,

le droit de porter son nouveau nom ; mais il n'est point devenu pour cela une station balnéaire, et il ne doit son importance, d'ailleurs minime, qu'aux alpinistes qui en font le point de départ des ascensions dans le massif de Séguret-Foran.

Nous sommes déjà descendus à 1466 m. et dès lors la pente s'adoucit, et le paysage s'agrément. C'est au travers des cultures que la route traverse Villeneuve, Chantemerle, Saint-Chaffrey : les crêtes de Pierre-Eyrault se profilent étrangement sur l'horizon : celles de Montbrison se dégagent sur la droite des contreforts du Prorel, et on atteint par sa partie supérieure la ville militaire de Briançon.

Sur le carrefour du Champ de Mars, à 1360 m. env. d'alt., se bifurque la route du Mont Genève. Trois kilomètres sur un plan presque horizontal conduisent, en remontant la rive droite de la Durance, au village de la Vachette. Un peu à l'amont de ce village, non loin du hameau des Alberts, s'opère la jonction de la maigre Durance et de la volumineuse Clarée, celle-ci descendant des cols des Rochilles et des Muandes et arrosant toute la vallée de Névache. On a peine à comprendre que ce soit le ruisseau qui soit censé absorber le torrent, et qui lui donne son nom, mais ce confluent des cours d'eau est aussi la jonction de deux routes : celle qui dessert Val des Près, Plampinet, Névache, le Col de l'Echelle et le plan de Laval, et celle qui par deux grands lacets gravit le Col du Mont Genève (1860 m.).

On sait que cette dernière est l'un des principaux et des plus anciens accès de France en Italie, en même temps que le Col est l'une des plus basses échancrures de la grande dorsale alpestre. Sur le seuil même, un village français, Mont-Genève, a implanté son église sur les ruines de l'ancien temple de Janus, et tout près de la ligne frontière se dresse un bel obélisque érigé en mémoire des travaux de la route alors nouvelle (1806). Les précautions militaires ont flanqué ce passage du fort italien du Chaberton (3135 m.) et des forts français du Janus (2514 m.) et du Gondran (2464 m.) qui veillent, sentinelles vigilantes, à l'indépendance de leurs pays.





VII

VARIANTE

(171 kil.)

De Chambéry à Grenoble par le Graisivaudan. — Excursion à la Grande Chartreuse et au Vercors. — Vizille et la route de l'Oisans.

Deux routes conduisent de Chambéry, ou plutôt de Chignin-les-Marches, à Grenoble, par l'une ou l'autre rive de l'Isère. Celle de la rive gauche se détache à Montmélian de la route du Mont Cenis, et passant par Pontcharra, Tencin, Lancey et Domène suit au plus près la base de la chaîne des Alpes Dauphinoises : elle est presque partout en palier, et fournit aux automobiles un trajet facile bien que traversant de nombreuses agglomérations.



Panorama de Grenoble

Plus accidentée, la route de la rive droite est généralement préférée à cause des perspectives toujours changeantes qu'elle offre sur les montagnes d'Allevard et de Belledonne, si merveilleusement sculptées par la lumière de l'après-midi. Contournant les Abymes de Myans, elle traverse au pied du Granier le village de Chapareillan et arrive au bourg de Barraux, dominé par son fort. La route s'élève alors sur un premier rideau de collines et, de cette situation favorable, jouit d'un admirable coup d'œil sur la fertile plaine du Grésivaudan, arrosée par les méandres de l'Isère. La région est ici essentiellement viticole, et un tramway électrique assure ses communications directes avec Grenoble.

Le Touvet, la Terrasse, Lumbin, Crolles, se succèdent tandis qu'en face, se déroulant comme un diorama, les crêtes de la Belle Etoile et des Sept Laux viennent faire place aux pics imposants de la chaîne de



Convent de Montfleuri

Belledonne. Auprès de Saint-Ismier on pourrait aller visiter les ruines de la Tour d'Arces, auxquelles s'adaptent de sinistres légendes, et le torrent du Manival franchi, on entre dans la banlieue de Grenoble.

Divers châteaux modernes alternent avec de riantes villas, et forment une liaison continue entre les agglomérations : Montbonnot, Meylan, la Tronche, bien exposés au midi, abrités des vents du Nord par les roches du Saint Eynard et la croupe du Rachais, jouissent d'un coup d'œil des plus pittoresques sur les crêtes de Belledonne, Chamrousse, Taillefer, et fournissent aux habitants de Grenoble leur villégiature préférée. Les amateurs des arts se souviennent que la Tronche fut le séjour favori du peintre Hébert, et s'ils ne vont pas faire un pèlerinage à la demeure du Maître, ils ne manquent pas d'aller dans la modeste église du village contempler la Madone de la Délivrance, l'une de ses œuvres les plus exquises. Les curieux de l'histoire et de ses anecdotes trouvent, sur le territoire voisin de Corenc, ce couvent de Montfleuri où se morfondit le noviciat de Claudine de Tencin, mais les dames religieuses en ont été expulsées, et les murailles de l'ancien château des Dauphins abritent aujourd'hui un pensionnat de jeunes gens. Ils peuvent aussi monter jusqu'au château d'Arvilliers, qui fut jadis le rendez-vous de chasse des princes dauphins, et en a gardé le nom expressif de Tour des Chiens.

Grenoble se développe dans une situation admirable.

Le massif calcaire de la Chartreuse, dont les chaînes sont orientées sensiblement du Nord au Sud, figure dans son ensemble un vaste triangle dont la pointe aigüe serait dirigée vers le Midi. Le cours de l'Isère venant se heurter à ce rempart a été obligé de le contourner, et forme ainsi une boucle allongée entourant cet angle. La large plaine qu'elle arrose affecte la même configuration, et de plus elle reçoit à son inflexion, comme tributaire, la vallée du Drac non moins évasée et remontant directement du Sud. C'est à l'extrémité de la montagne obstacle que s'est établi le berceau de Grenoble. Une situation semblable, à la jonction de trois vallées, assurait à la ville une prospérité qui s'est surtout marquée vers la fin du XIX^e siècle, et qui l'a étalée dans tous les sens sur l'horizontalité de la rive gauche.

La capitale du Dauphiné est ainsi entourée à l'Est, au Midi et à l'Ouest par une plaine dont les dimensions varient de quatre à huit kilomètres. Les montagnes dont le relèvement ne commence qu'à cette distance ne lui dérobent rien ni l'air, ni la lumière, et celle qui la touche ne fait que la protéger des vents les plus froids. Ces montagnes forment autour d'elle un cadre merveilleux : elles s'élèvent par gradins, montrant d'abord des collines douces aux riches moissons, puis de sombres et tutélaires forêts, de verdoyants paturages, et les rocs dont la dentelure est un ornement sans rival. La plus charmante variété préside à

leur structure, et les cassures franches et claires des reliefs du Vercors s'opposent aux rocailles fauves ou noirâtres de la chaîne des Alpes Dauphinoises, tandis que vers le Sud fuient les cimes du Dévoluy. Des quais de l'Isère, du belvédère du Jardin des Dauphins, ou de la plateforme de la Bastille et du Mont Jala, on jouit d'un coup d'œil aux trois-quarts circulaire, dont l'émouvante attraction est unique dans toute l'Europe.

La ville ainsi placée dans cet écrin naturel présente à l'observateur de nombreux sujets d'étude. Le curieux des anciens monuments et de l'art de nos pères y trouve deux bijoux : la crypte de Saint-Laurent, et le ciborium de la cathédrale. Actuellement enfouie sous les décombres éboulés de la montagne, et réduite à l'état de souterrain, l'église primitive de Saint-Laurent est un des plus anciens spécimens de l'art chrétien que l'on rencontre sur la terre des Gaules. Il est difficile, et peut-être illusoire, de lui assigner une date précise, le développement de l'art n'ayant évidemment pas eu un synchronisme parfait, mais les ornements et les formes de ses chapiteaux la classent vers la fin de l'époque mérovingienne. Le ciborium au contraire est un précieux échantillon de l'ornementation gothique. Dans cette cathédrale si composite, si souvent et si cruellement remaniée, il demeure d'autant plus précieux qu'il est isolé.

Mais une construction plus ancienne encore se manifeste à l'extrémité de la rue Hector Berlioz, en la tour des Archives de l'Hôtel-de-ville : c'est la dernière existante des tours qui contribuaient à la défense de l'enceinte romaine, et dont la profusion avait valu à Grenoble le nom de Ville aux cent tours. Sur la partie inférieure, dont le robuste appareil trahit la main-d'œuvre romaine, et dont le croit a été malencontreusement rescindé il y a quelques années sous un prétexte de voirie, les âges subséquents ont élevé des étages supérieurs, mais l'ensemble ne manque cependant pas d'harmonie.

La Renaissance avait aussi laissé dans notre ville un précieux témoignage : c'était le Palais de la Chambre des comptes, devenu le Palais du Parlement, et plus tard, le Palais de Justice. Cet édifice de proportions charmantes et d'un goût parfait, s'était trouvé enchassé dans des constructions vulgaires : de plus, la pierre de molasse, dans laquelle avaient été sculptés les délicats ornements de sa façade, avait mal résisté aux injures du temps. Le malheureux Palais a été restauré : on a refait pierre à pierre tout le détail de sa façade, et à la place des constructions qui lui servaient de repoussoir, on l'a continué sur un développement triple de celui qu'il avait auparavant. La copie a été fidèle, mais elle a enlevé à l'édifice la beauté des proportions, et maintenant le pastiche se traduit cruellement aux yeux.

Tout près du Palais de Justice se trouvait le Jardin de Ville, jardin français en terrasses, dessiné par Le Notre ou suivant ses principes. De nombreuses



Grenoble

modifications, de fortunes diverses, y ont été apportées au cours des siècles, et maintenant le Jardin de Ville est un assemblage composite qui conserve néanmoins un caractère de beauté.

Les monuments récents y sont assez nombreux : on peut citer parmi eux, l'Hôtel de la Préfecture et le Musée-Bibliothèque, dont l'aspect est assez original. Celui-ci se recommande surtout par l'abondance et la qualité des œuvres d'art qu'il abrite : c'est un des premiers musées de province. Mais la palme parmi les manifestations contemporaines appartient sans contredit au Monument du Centenaire, production splendide du sculpteur grenoblois Henry Ding. Au sommet d'un fût élégant, accolé de quatre colonnes, se dresse en plein ciel le groupe énergique des Trois Ordres, échangeant un serment solennel. De gracieuses vasques l'entourent recevant dans leurs bassins de marbre l'eau jaillissante lancée par des Tritons de bronze. L'ensemble de l'œuvre admirablement proportionnée est du plus heureux effet.

Le touriste, qui passe rapidement à Grenoble, ne peut accorder une grande attention à la vie intime de la cité. En visitant le Palais de Justice, il apprend que la ville est le siège d'une cour d'Appel, héritière des traditions de l'ancien parlement de Dauphiné, et qui s'enor-



St-Laurent du Pont



Monastère de la Grande Chartreuse

gueillit à ce titre de magistrats tels que Salvaing de Boissieu, de Valbonnais, etc., de juristes tels que Guy Pape, d'historiens tels que Chorier et Guy Allard. Au palais de l'Université, il se rend compte de l'activité qu'y déploie la vie intellectuelle, et il est amené à parcourir l'installation de l'Institut électro-technique qui fournit des ingénieurs-électriciens dans un périmètre supérieur de beaucoup à celui de l'Académie. S'il est attiré par la Chambre ou la Bourse de Commerce, il y voit représentées les trois grandes industries grenobloises, la ganterie, la fabrication des ciments et les constructions mécaniques et s'instruit des conditions de leur développement.

Mais s'il peut y consacrer quelques loisirs, il ne manque pas de faire plus ample connaissance avec la beauté des sites environnants par quelques-unes des excursions que facilitent si agréablement les organisations du Syndicat d'initiative.

L'universelle réputation de la Grande Char-



Route d'Engins

treuse le conduit d'abord à Voiron par la ligne Paris-Lyon-Méditerranée et de là à St-Laurent du Pont, par le tramway de Voiron à St-Béron. Dans cette localité, les moyens de transport abondent pour celui que fatigue la marche à pied : en voiture ou en auto-car, il gagne bien vite à Fourvoirie l'entrée du Désert, et il remonte, dans des paysages à bon droit renommés, l'étroite et verdoyante gorge que le Guiers Mort s'est creusée au travers des roches calcaires du massif. Des sites tout particulièrement remarquables, tels que le Pont Saint-Bruno et le Pié de l'Œillette, attirent ses regards, et en neuf kilomètres il parvient au célèbre monastère. On sait que les anciens maîtres de ces lieux, les Pères Chartreux, en ont été expulsés, avec un grand déploiement de forces militaires, le 29 Avril 1903. Depuis lors la visite du couvent, facile même pour les dames, est devenue sans intérêt, et l'on n'éprouve que du désappointement à parcourir ces grands cloîtres solitaires, cette salle du Chapitre dénudée, ces cellules ouvertes et ces chapelles désaffectées. Dans ces lieux historiques, voués par le défaut d'entretien à une prompte destruction, on est pénétré de tristesse, et on se hâte d'en ressortir pour retrouver au dehors l'immuable beauté de la nature. Le berceau forestier où Saint-Bruno et ses disciples avaient fixé leur retraite exhale un charme indicible, fait de solitude et de grandeur, et les promenades aux alentours, à la chapelle Saint-Bruno, à Arpizon, à Bovinant, etc. sont de tous points délicieuses. C'est là, maintenant, le véritable attrait de l'excursion.

Du monastère on se rend à Saint-Pierre de Chartreuse en passant devant les bâtiments de l'ancienne Courterrie, et en franchissant dans un décor imposant le défilé du Grand Logis, jadis Porte de la paroisse. A Saint-Pierre on arrive dans un large et ravissant vallon alpestre, fait de vastes prairies entourées de forêts et que domine la haute cime du Grand Som (2033 m.). Séjour recherché de villégiatures, bien exposé aux vivifiants rayons du soleil, Saint-Pierre de Chartreuse, étagé entre huit et neuf cents mètres, offre à ses visiteurs l'hospitalité dans trois grands hôtels et dans une grande quantité de maisons appropriées. Il leur sert aussi de point de départ pour les excursions émouvantes du Trou du Glas, de la Grotte des Sources du Guiers-Mort, ou pour les ascensions de Charmanson, de la Dent de Crolles et du Grand Som.

Pour rentrer à Grenoble, on prolonge d'ordinaire vers le Sud le vallon cultural où se groupent encore Saint-Hugues de Chartreuse, les Cottaves, etc. et on atteint la sombre forêt de sapins dont il faut franchir la ceinture. On arrive ainsi au seuil entre le bassin du Guiers Mort et celui de la Vence, au Col de Porte (1354 m.) ouvert en plein bois, au pied de Chamechaude (2081 m.), puis on retrouve au Sappey un berceau analogue à celui de Saint-Pierre de Chartreuse, et, parvenu au Col de Vence (750 m.), on découvre sur la plaine du Graisivaudan et les crêtes des Alpes Dauphinoises qui l'encadrent un des plus beaux panoramas qu'il soit possible de contempler. Quelques lacets au milieu

des luxuriants coteaux de Corenc et de la Tronche vous abaissent trop vite jusqu'aux bords de l'Isère et aux portes de Grenoble.

Non moins captivante, l'excursion du Vercors est le complément obligé de celle de la Chartreuse.

Le massif que l'on désigne sous ce nom est celui qui, de l'autre côté du Bas Graisivaudan, fait vis-à-vis au massif de la Chartreuse. Ses couches calcaires en sont le prolongement géologique, mais au lieu de s'ouvrir comme lui en longues et profondes vallées, il forme un immense plateau affaissé en son centre et défendu sur tout son pourtour par de franches cassures d'escarpements. Sur le périmètre de ce vaste relief rares sont les brèches qui permettent d'en aborder l'intérieur.

L'une d'elles s'ouvre à peu de distance de Grenoble, au-dessus du petit bourg de Sassenage, et par cette échancrure cascadenent les eaux écoulées du berceau de Lans. La route qui l'utilise gravit par deux grands lacets le ressaut dit des Côtes de Sassenage, et s'escarpe de façon à parvenir au-dessus des cascades du Furon, laissant à gauche les grottes renommées des Cuves de Sassenage. Elle franchit ensuite la ceinture des rochers par deux défilés successifs dits des Portes et des Gorges d'Engins, et elle atteint, à près de mille mètres d'élévation, le plateau supérieur. Le touriste se trouve alors dans une plaine allongée, d'assez grandes dimensions, bornée à l'Est par les cimes du Moucherotte (1906 m.), du Pic Saint-Michel, de Cornafion, (2051 m.), etc. et à l'Ouest par les contreforts de Sornin et les coteaux de la Croix Perrin, tandis qu'elle est barrée au Sud par le rempart de la Moucherolle (2289 m.).

La route franchit presque sans s'en apercevoir le seuil qui sépare le bassin du Furon de celui de la Bourne, et elle vient en neuf kilomètres toucher le bourg du Villard de Lans, qui est comme la capitale et en tous cas le principal centre de villégiature de la région. A quelques cents mètres du village, elle pénètre dans les fameuses Gorges de la Bourne qui déroulent leurs enchantements sur un parcours de plus de six kilomètres. Dans un site sauvage et grandiose, au fond d'une profonde fissure où pénètre rarement le soleil, elle se bifurque. L'une de ses branches franchit sur le Pont de Goule Noire l'abîme où se brisent les flots de la Bourne, et continue par la Balme de Rencurel d'en suivre le vallon jusqu'à Choranche et au Pont-en-Royans. L'autre, plus fréquentée, remonte sur le flanc de la montagne, et vient passer au Col de Saint-Julien pour descendre dans le bassin de la Vernaison, le centre intime du Vercors. Elle passe ainsi à Saint-Martin 'en Vercors, et par des cultures ensoleillées, que circonscrivent de toutes parts de sombres forêts, elle atteint le hameau des Baraques. Ce village d'hôtels, faubourg un peu lointain de la Chapelle en Vercors, est le séjour favori des estivants qui viennent demander à ces montagnes le calme et la fraîcheur. Il est bâti au contact de la faille des



Château d'Uriage

Grands Goulets, et la route en le quittant aborde immédiatement ce site réputé. Un trajet de trois kilomètres, dans une fissure d'abord des plus étroites,

et qui s'élargit peu à peu en s'approfondissant, est une succession ininterrompue de tunnels et de viaducs. La main de l'homme a forcé la nature, et a réussi à implanter dans la roche vive une voie régulière conquise à coups de mines. Les eaux de la Vernaison se précipitent en cascades, à côté et en dessous du chemin, et à chaque contour le spectacle se renouvelle. Au sortir de ces merveilles, la route traverse un berceau évasé où se blottit le village d'Echevis, puis elle est aux prises avec un nouvel étranglement, qu'elle franchit encore par quatre tunnels dénommés les Petits Goulets, et un dernier détour l'amène, auprès du confluent de la Bourne et de la Vernaison, à rejoindre sa branche divergente, à l'entrée du Pont-en-Royans.

Rien de plus original que l'aspect de ce bourg, littéralement suspendu à la paroi du rocher. Les maisons, jadis agglomérées autour



Pont-en-Royans



La Chapelle en Vercors

appuis sur le lit de la rivière. Il en résulte un coup d'œil des plus pittoresques : par surcroît, un peu à l'aval, un barrage établi pour un canal de dérivation fait refluer les eaux et ce paysage si curieux se reflète sur le miroir d'un lac artificiel.

Le retour du Pont-en-Royans à Grenoble par le Bas Graisivaudan est un nouvel enchantement. On passe au pied du coteau qui porte les ruines de l'ancien château delphinal de Beauvoir, à Cognin, à Saint-Gervais, on admire de curieux défilés qui donnent accès aux terrasses de Malaval et des Ecouges, après Saint-Quentin on jouit au tournant du Bec de l'Echaillon d'un délicieux coup d'œil sur les cimes de la Chartreuse, et on rejoint à Sassenage la route du départ, terminant ainsi un circuit ravissant.

Mais ce sont là des hers-d'œuvres sur notre variante de la route, qui doit nous conduire de Grenoble à Briançon par Vizille et l'Oisans.



Château de Vizille

Deux itinéraires s'offrent à nous pour gagner Vizille, la sentinelle qui garde les défilés de l'Oisans.

Le plus rapide s'éloigne de Grenoble par cet admirable chemin rectiligne de huit kilomètres, cette allée ombreuse que l'on appelle le Cours Saint-André, et qui aboutit au Pont de Claix ; puis il s'incline à gauche par un tracé assez récent, et suivant en palier les grèves du Drac et le Cours de la Romanche, il arrive sans contre-pente à la petite ville industrielle de Vizille.

Le plus pittoresque traverse la plaine dans la direction de l'Est, et parvenu au village de Gières, s'insinue dans la gorge étroite du Sonnant pour atteindre la charmante station d'Uriage. On sait que les eaux d'Uriage, déjà connues des Romains, puis tombées dans l'oubli, ont été remises au jour au XIX^e Siècle, et sont devenues, grâce à de gigantesques travaux et à une intelligente direction, le prétexte d'une des stations thermales les plus en vogue du Sud-Est de la France. Dans un bassin gracieux, environné de collines, au pied d'un château Moyen-âge, de nombreux hôtels se groupent autour d'un élégant Casino. L'établissement s'ouvre sur un parc savamment ombragé, et des villas se dispersent, formant un chapelet qui s'allonge jusqu'aux Alberges et jusqu'à Vaulnaveys. Pendant les trois mois de la saison, une foule élégante de baigneurs et d'estivants se pressent dans la confortable hospitalité d'Uriage, refluant jusque sur les plateaux de Saint-Martin et de Saint-Nizier, et les distractions mondaines les plus raffinées s'y succèdent pour attirer et retenir toute la gentry cosmopolite. La fraîcheur d'Uriage fait une concurrence des plus sérieuses aux charmes d'Aix-les-Bains ou de Brides.

La longue et étroite vallée de Vaulnaveys relie Uriage à Vizille, et c'est en franchissant par un tunnel l'éperon rocheux du Château du Roi que l'on atteint la place de Vizille. A cheval sur l'ancienne voie romaine de l'Oisans, Vizille fut sans doute alors un poste fortifié destiné à protéger et à défendre la sortie des défilés. Un château féodal qui montre encore de superbes ruines fut ensuite le noyau de l'agglomération, et au commencement du XVII^e siècle, Lesdiguières, le puissant vice-roi du Dauphiné, s'y fit construire une princière demeure. La partie principale du château du Connétable et son immense parc forment aujourd'hui une demeure privée, où les visiteurs ne sont plus admis. On sait que ce fut en 1788 le siège d'une assemblée de notables où furent proclamés les principes de la société nouvelle, ce qui permit de l'appeler le Berceau de la Révolution Française. On admire en passant à Vizille le portrait équestre de Lesdiguières, bronze en ronde bosse qui surmonte la porte dite du Connétable, les délicates sculptures de la porte du Prieuré (chapelle du cimetière), et le monument du Centenaire dû au statuaire grenoblois Henry Ding.

La très petite plaine qui s'arrondit autour de la ville, se resserre bientôt entre les contreforts de Chamrousse, dernier renflement du massif de Belle-

donne, et la côte de Laffrey, avant-coureur des crêtes de Taillefer. Au delà du Péage, on entre dans un colossal corridor où la route remonte le cours de la Romanche resserré entre des parois de toute hauteur. Ces gorges de la Romanche se poursuivent sur un parcours de plus de vingt kilomètres, dans un décor dont la sauvagerie est tempérée de nos jours par les installations de l'industrie. Le torrent, très abondant, et qui descend en forte pente, a été capté tout au long pour les besoins de multiples usines qui se sont créées sur ses bords et animent maintenant d'une constante activité industrielle l'ancien désert de Livet et Gavet. Certaines de ces usines emploient directement la force qu'elles empruntent aux eaux ; mais d'autres se contentent de la transformer en énergie électrique qu'elles dispensent au loin au moyen d'affligeantes séries de poteaux qui balafrent le paysage. On compte ainsi successivement les usines de Séchilienne, des Clavaux, de Rioupéroux, de Livet, et aux Sables on débouche dans la plaine intérieure du Bourg d'Oisans.

Cette vaste cuvette, nivelée pendant des siècles par les alluvions du lac Saint-Laurent, sépare la première chaîne des Alpes Dauphinoises que nous venons de contourner, des puissants massifs du Pelvoux et des Grandes-Rousses, et bien que nous ne soyons encore qu'à l'altitude de 710 mètres, on sent que l'on aborde ici les paysages de la haute montagne. Aux deux tiers de cette plaine, l'agglomération dite du Bourg d'Oisans s'allonge au bord de la Rive ; juchée sur les plus basses pentes du massif du Rochail, au pied du Signal de Pré Gentil, elle est le principal marché, la capitale du bassin de la Romanche. Du belvédère qui domine ses plus hautes maisons, on voit scintiller les glaciers des Grandes-Rousses et on distingue la cime de l'Herpie (2999 m.), mais la vue générale y est assez bornée et la proximité de la montagne lui dérobe bientôt le soleil.

Avant d'atteindre le Bourg, nous avons franchi le torrent de la Lignare qui descend du col d'Ornon et écoule les massifs du Rochail et de Lavaldens ; en le quittant, nous admirons la superbe Cascade de la Sarène, autre tributaire de la Romanche, à laquelle elle amène les eaux de deux versants des Rousses.

A l'amont de la plaine, nous arrivons au confluent de la Romanche et du Vénéon. Ce dernier, dont le vallon caillouteux semble plus directement continuer la plaine, est l'émissaire du Cirque de la Bérarde, et notamment des glaciers des Etançons et de la Pilatte ; il draine un versant de la Meidje, les contreforts des Escrins, les Bans, les Rouies, l'Olan, etc., tous les géants du massif du Pelvoux.

La route fait un coude brusque à l'Est et pénètre dans les Gorges de l'Infernet où elle gravit la Rampe des Commères. Il serait difficile de dépeindre le caractère grandiose du paysage qui se déroule autour de vous. Les dénivelllements y sont formidables, et du pont d'Auris qui s'estompe dans les profondeurs

*Bourg d'Oisans*

aux crêtes qui bornent l'horizon l'œil embrasse une hauteur de 1500 à 1800 mètres. Sur la terrasse du Frêne (950 m.) on peut reprendre haleine, et si l'on y jouit de quelques loisirs, on ira, en s'élevant au Sud vers le plateau du Mont-de-Lent, donner un coup d'œil à l'ancienne voie romaine dont un important tronçon est ici parfaitement visible et à la porte monumentale qu'elle avait taillée dans le rocher de Bons. Ce plateau du Mont-de-Lent est du reste lui-même le facile belvédère d'où l'on embrasse le mieux le système tourmenté de ces montagnes.

Comme avant l'invention des explosifs les encorbellements et les tunnels étaient impossibles, la voie romaine s'élevait ici de près de 300 mètres pour éviter deux éperons successifs. La route actuelle a percé la galerie du Chambon et retrouve encore une petite plaine, dite des Dauphins.

Ce n'est qu'à l'issue de ce dernier plateau (1050 m.) que commence la montée terminale qui va nous porter au col du Lautaret et nous hisser de plus de 1000 mètres en un parcours de 23 kilomètres. On entre ici dans la sombre gorge de Malaval. Les parois qui enserrant le défilé se redressent de chaque côté plus escarpées ; les

*Cascade de la Meije*



Vue de la Grave

eaux des hauts plateaux s'y précipitent en puissantes cascades telles que celles du Rif Tord, de la Pisse, des Fréaux; à droite la coupole du glacier du Mont-de-Lent laisse échapper à chaque retrait une coulée de glaces, et ses ruissellements sillonnent de fils d'argent la noire muraille; au-dessus de tout cela on voit poindre le clocher gothique de la Grande Meidje.

Ces roches tourmentées étaient abondantes en filons et en minerais. A la cascade de Sarène et au Fréney, nous avons laissé les chemins qui conduisaient jadis sur les premiers plateaux des Rousses à la mine argentifère de Brandes. Nous longeons maintenant des constructions abandonnées qui furent naguère encore l'établissement métallurgique du Grand Clot, et nous aurions pu mentionner à l'issue des

Gorges de Livet les mines également argentifères des Challanches et près du Bourg d'Oisans la mine d'or de la Gardette.

Ces gisements ont souvent tenté la cupidité des hommes. Des sociétés se sont formées, des travaux parfois im-



Le Lautaret et le Galibier

portants ont été faits, mais l'irrégularité des filons a toujours déjoué les efforts, et souvent reprisés, les exploitations ont toujours dû être abandonnées devant l'inanité des résultats. Seules les mines de Brandes paraissent avoir été fructueuses, car si nous manquons de documents sur leur exploitation par les Romains que nous révèle la tradition, il est certain que sous les princes dauphins elles fournirent des sommes importantes. Mais elles étaient épuisées dès le XIV^e siècle, et les patientes recherches d'Héricart de Thury ont à peine pu découvrir un échantillon du minéral.

La pierre est ici l'élément dominant du paysage; qu'elle se dresse en rochers abrupts, qu'elle s'étale en mornes éboulis, ou que ses blocs fassent rebondir les eaux du torrent, c'est elle qui partout s'impose, et bien rares sont les tentatives de la végétation pour jeter un manteau sur sa nudité. L'esprit en est attristé quand se présente, comme une oasis de cultures, le village des Fréaux. Une rampe un peu plus prononcée, cotoyant de véritables champs de lavande, amène au bourg de la Grave (1500 m. d'alt.). Ici, les tristesses et les aridités de la gorge de Mallaval sont terminées. Soutenue par l'ossature de rochers d'où se précipite la belle cascade des Fréaux, une longue écharpe de prairies descend en pente moyenne des Prés de Paris jusqu'au lit de la Romanche. Bien exposée au soleil, garantie des vents froids du nord, elle offre aux entreprises des hommes une assiette favorable; les cultures s'y élèvent jusqu'à près de 2000 mètres, et de nombreux villages s'y sont étagés. Dans la hauteur on distingue les Terrasses, les Hières, Pramélier, Ventelon; tout à la base, la principale agglomération a pris le nom de la Grave. Deux hôtels convenables y attirent les touristes, et ceux-ci y trouvent un centre à souhait pour des excursions de toutes dimensions. La cascade de la Meidje, le lac du Pontet, les belvédères des Prés de Paris, puis le signal de Goléon, l'Aiguille Méridionale d'Arves, même les dentelures de la chaîne des Meidje, exercent, suivant les aptitudes et les forces, une irrésistible attraction qu'active la présence de guides solides et éprouvés. Aussi arrive-t-il fréquemment que les visiteurs y prolongent leurs séjours.

La Romanche qui passe au pied même du bourg s'infléchit bientôt vers le Sud et s'insinue dans un repli du massif pour aller prendre sa source aux glaciers du Clot des Cavales et de la Plate des Agneaux. La route se sépare d'elle, et au-dessus du village de Villard d'Arène se prend à escalader les mamelons herbeux qui conduisent au plateau et au col du Lautaret (2057 m.).

Les magnifiques prairies du Lautaret ont été célèbres dans le monde des botanistes bien avant le développement du tourisme. A la fin du XVIII^e siècle, Dominique Villars les considérait comme le gîte le plus précieux du Dauphiné; au siècle dernier, les précurseurs des alpinistes, le docteur Grenier,

Benoit Jayet et tant d'autres, y faisaient de merveilleuses récoltes, et l'Université de Grenoble y a établi un Jardin Alpin pour la conservation des plantes en voie de disparition. De ce lieu favorisé la vue est charmante sur le massif des Meidje et quelques cents mètres avant d'y arriver, le coup d'œil si mouvementé des sources de la Romanche s'est agrémenté de la fugitive apparition de l'éventail des Escrins. Du col même, on a également sous les yeux les imposants escarpements de la Roche du Grand Galibier et les lacets de la route qui conduit au col de ce nom. En montant au sommet du cône de prairies (2740 m.) qui se dresse immédiatement au Nord du col, on agrandit considérablement son horizon, mais les alpinistes au jarret robuste qui gravissent au Sud les pentes abruptes de Combeynot (3163 m.) jouissent d'un panorama étourdissant sur tout un monde de rocs et de glaces étalé autour d'eux. Les Pics de Prés-les-Fonds, la Montagne des Agneaux (3660 m.) au double sommet; les crêtes du Glacier Blanc le pic de Neige Cordier (3613 m.), les dentelures de Roche Faurio, la superbe Barre des Escrins (4103 m.), la Roche d'Alvau, le Pic Bourcet, les festons de la Grande Ruine, l'énorme masse du Pic Gaspard (3880 m.), semblent suspendus dans les airs au-dessus de ces nappes de glaces qui sont le Glacier du Casset, le Glacier d'Arsine, le glacier de la Plate des Agneaux, celui des Cavales, etc. La vue ploûge au Sud sur les sources de la Romanche, et s'étend au Nord sur le massif des Aiguilles d'Arves et du Goléon et sur les cimes de la Maurienne.

Sur ce passage très anciennement pratiqué, les Romains avaient construit un petit temple consacré aux dieux topiques, *altaretum*, d'où vint ce nom de Col de l'Autaret, corrompu plus tard en Lautaret. Au temps des Dauphins, un hospice régional remplaça l'ancienne *mansio*, puis aux temps modernes l'hospice agrandi fut confié aux soins de l'Administration des Pont et Chaussées. Deux grands hôtels y offrent maintenant un lieu de séjour agréable aux amateurs d'altitude.

Tout auprès de l'Hôtel des Glaciers, la Guisanne se forme des écoulements de Combeynot, et la route descend dans le large vallon qu'elle a creusé entre la chaîne de la Ponsonnière et le massif de Séguret Foran. En deux kilomètres à peine on atteint la jonction de la route qui descend du Col du Galibier, et l'on n'a en quelque sorte qu'à se laisser glisser sur une pente douce pour venir terminer cette variante à Briançon.

La petite ville militaire en très forte pente dans sa triple enceinte ne saurait se prêter au passage de la route. Les plus humbles voitures ne peuvent s'aventurer sur le cailloutis et les degrés de sa Gargouille, et le roulage direct n'existe pas entre sa Porte de Pignerol (1326 m.) et sa Porte d'Embrun. On est obligé, pour se rendre de l'une à l'autre, de faire un assez large contour en



dehors des remparts, et la route, pour ménager les pentes l'accroît bien davantage. Il ne s'agit pas pour elle d'ailleurs d'atteindre la partie basse de la ville, mais son faubourg très inférieur, Sainte-Catherine, où s'est établie à l'altitude de 1215 mètres la gare du chemin de fer. C'est en effet au-devant de la gare et de son annexe, l'Hôtel Terminus, que la route secondaire du col Izoard, qui va nous permettre de gagner plus directement le Queyras, vient s'embrancher sur la route nationale N° 91 de Grenoble à Briançon, et les profondes gorges de la Durance empêchent toute communication directe entre le plateau du Champs de Mars et l'entrée des Gorges de la Cerveyrette.

La ville même de Briançon ne renferme aucune curiosité de nature à attirer l'attention du touriste, mais elle est un centre de ravissantes excursions.



Col Izoard



VIII

Panorama de Briançon

QUATRIÈME ÉTAPE

(De Briançon à Barcelonnette : 119 kilomètres)

La vallée de Cervières et le Col Izoard (2388 m.). — La Combe de Queyras. — Un coup d'œil sur la vallée du Guil. — Aiguilles, Abriès et le Mont-Iso.

Au départ de Sainte-Catherine (Briançon d'en bas), la route du Col Izoard décrit un vaste lacet qui l'amène au-dessus du village de Pont-de-Cervières, berceau de la fameuse pyrrhique le Bacchu-Ber, puis elle traverse Font-Christiane et vient contourner au Sud la base de l'éminence sur laquelle est juché le Fort du Randouillet. Sur un petit plateau (1445 m.) à l'entrée



Vue d'Aiguilles

des sauvagés gorges de la Cerveyrette, elle détache à droite la route militaire du Fort de la Croix-de-Bretagne qui franchit l'abîme sur l'ouvrage aérien que l'on appelle Pont Baldy, puis elle s'engage résolument dans l'étroit et pittoresque défilé creusé entre les contreforts du Gondran (2404 m.) et ceux de la Pointe Peygu (2800 m.). Une rampe continue de cinq kilomètres, variant du 4 au 9 %, l'amène dans le bassin cultural où le village de Cervières (1605 m.) dispute ses maigres champs à l'envahissement des éboulis de la Serou ou de Lasseron (2708 m.).

Ce vallon, dont les pentes ont été malencontreusement déboisées, pourrait être fertile sans la constante ruine des cimes qui l'entourent. Il s'épanouit en deux branches supérieures, l'une qui remontant à l'Est permet encore un long parcours à la Cerveyrette, jusqu'au pied du Grand Glaisa et du Col de Malrif, l'autre qui s'ouvre au Sud et donne accès à gauche à la Casse des Oules et au grand Pic de Rochebrune (3324 m.), et à droite au Pic de Beaudouis (2848 m.) et au Col Izoard. Tout ce que ne recouvrent pas ces affligeants éboulis, connus dans le pays sous ce terme-expressif de Casses, laisse voir un humus abondant qui donne naissance à de luxuriantes prairies. Mais là, comme dans beaucoup d'autres vallées alpines, l'imprévoyance des montagnards, déboisant à outrance et consommant par tous moyens la ruine des forêts, a amené la décadence du sol et, dans la haute vallée de la Cerveyrette, de nombreux hameaux sont abandonnés.

Sur la petite place de Cervières, devant l'église neuve, la route fait un coude brusque à droite et subit la dure épreuve de la traversée d'une rue étroite et montueuse. Une fois délivrée des maisons, elle se dirige vers le hameau du Laus (1745 m.), après lequel elle entre bientôt dans la forêt de Loubatières, qui revêt encore le revers oriental de la Pointe de Peygu. Cette partie du trajet est une des plus agréables de l'étape. Sous les sapins moussus, au long d'un ruisseau cascadeur, on gravit aisément les lacets multiples qui rachètent la pente et l'on a parcouru ainsi, sous une ombre protectrice, une sixaine de kilomètres quand on débouche dans la prairie supérieure, à peu de distance du Refuge du Col Izoard.

Nous arrivons, en effet, à l'un des six grands Refuges Napoléon dans les Alpes. On sait qu'en vertu d'une clause du testament de l'exilé de Sainte-Hélène, qui ne put être mise à exécution que sous le règne de Napoléon III, des refuges pour faciliter les traversées hivernales furent construits sur les cols de la Croix, du Noyer, de Manse, de Vars, ainsi que sur les cols Agnel et Izoard. Le trajet par ce dernier col est très ancien, et pendant de longs siècles, jusqu'à ce que

l'usage des explosifs permit de tracer une route au travers des gorges escarpées du Guil, la route du Col Izoard fut le seul accès qui rattachait le Queyras au Dauphiné.

Le Refuge, habité pendant toute l'année par un cantonnier-chef, est abrité dans un vallonnement à 2300 mètres environ d'altitude et au pied d'un ravin qui descend du Col Perdu, accès direct vers la Casse des Oules et le grand Pic de Rochebrune. Encore deux contours et l'on arrive au seuil du Col Izoard (2388 m.). Le panorama en est splendide au Nord comme au Sud. D'un côté, au-dessus de la combe que l'on vient de gravir, on voit s'étaler les montagnes du Briançonnais, les cimes du Gondran, du Janus, du Chenaillet, surmontées du cône du Chaberton et, dans le lointain, les crêtes des Cerces, l'Aiguille Noire, le Thabor, etc. De l'autre, les dentelures du massif du Haut Mouriare frappent les yeux au-dessus de la vallée d'Arvieux, puis au-delà de la coupure formée par la Combe de Queyras, se redressent les pics de la Colette Verte, des Henvières, de la Font Sancte, les montagnes de Ceillac et de Saint-Véran et jusqu'à la Tête des Etoiles. C'est un spectacle féerique.

L'ancien chemin descendait directement, en pente fort rapide, dans une gorge caillouteuse qui s'ouvre presque immédiatement au col. La route, tracée de façon à ne pas dépasser le 12 0/0, décrit de nombreux lacets dont le premier se prolonge fortement à droite sur les flancs du Clot-la-Cime. Une piste militaire et de nombreux sentiers s'en ramifient qui gravissent les côtes mi-pierreuses et mi-pastorales de cette montagne pour conduire à son sommet (2734 m.), où l'on découvre un immense panorama sur l'ensemble du Briançonnais.

En pleine descente, la route revient vers les pentes désolées du Pic de Cote Belle, contrefort du Grand Rochebrune, et elle aborde bientôt l'impressionnant tableau de la Casse Déserte. Ici, c'est la sauvagerie grandeur de la ruine et de la désolation. Depuis les rochers saillants du sommet jusqu'au plus profond de la combe, c'est un immense entassement de pierres croulantes. Quelques parties plus dures de la roche ont subsisté au milieu de la décomposition générale et forment des aiguilles, des clochetons effilés, contournés, sataniques, auprès desquels demeurent encore debout quelques rares mélèzes, vieux témoins de l'ancienne parure emportée par les effondrements successifs. Au sortir de cette scène étrange, on remonte un petit col secondaire, à l'arête du Pic de la Colline, et cinq grands lacets vous descendent bien vite au plus haut village de la vallée d'Arvieux, Brunissard (1785 m.).

Ici, changement de décor. La pente rapide de la montagne se termine dans une combe évasée, que rejoint, à droite, la gorge principale écoulant le



Chateau Queyras

massif du Haut Mouriare. L'Eau d'Arvieux prend sa source au pied du Col de Néal, au cœur de ces montagnes si rarement visitées, qui s'appellent le Pic de Maravoise, le Pic de Chabrilier, le Pic de Balart, etc., et elle amène la fertilité dans le vallon que ses apports ont nivelé. Le village de Brunissard, au haut des cultures, est bien situé avec ses maisons larges, ouvertes au Midi, et il respire un air d'aisance que nous retrouverons dans les agglomérations inférieures, la Chalp, le Coin, Arvieux. Il faut, dans ce dernier village, faire un arrêt pour aller donner un coup d'œil à la vieille église avec son porche sculpté et son clocher roman (1550 m.). Le vallon se resserre maintenant, et le lit du torrent se creuse en-dessous de la route; un curieux coup d'œil vers le pont hardi dénommé le Pont du Déserteur, puis, entouré par la forêt, nous faisons un détour à gauche et nous rejoignons dans la Combe de Queyras la grande route de Guillestre à Abriès.

Le trajet le plus rapide nous inviterait à descendre la vallée pour gagner Guillestre et l'amorce du Col de



Vue d'Abriès

*Lac Egourgeou*

Vars, mais nous n'allons pas dédaigner les beautés qui sont si bien à notre portée, et nous prenons à gauche pour faire une connaissance plus complète avec la haute vallée du Queyras. Tout près de nous, barrant la vallée ici toute spécialement forestière, nous voyons se dresser la silhouette du haut mamelon qui porte l'ancienne forteresse de Château Queyras. La route s'insinue dans une sorte de creux axillaire, entre ce bourgeon et la montagne de Souliers dont il émane, elle traverse le petit village qui s'est groupé à l'abri du fort, et elle parvient dans un berceau évasé, abondamment cultivé, qui est le Haut-Queyras. En quelques kilomètres elle arrive au contact de Ville-

Vieille, la plus ancienne vallée de Molines qui ouvre

vers le Sud son large berceau et remonte à Fontgillarde, au Col Agnel, et à Saint-Véran, le

*La Monta*

plus haut village de France (2040 m.) Un petit ressaut et quelques gorges minuscules du Guil nous amènent au chef-lieu administratif du pays, le gros bourg d'Aiguilles, établi sur le confluent du Guil avec le torrent de Lombard.

La physionomie de cette localité est bien curieuse. A l'altitude de 1472 m. on trouve généralement dans les Alpes des habitations assez misérables ; ici, au contraire, nous nous trouvons en présence d'une véritable petite ville, à laquelle toute une série d'élégantes villas forme une ceinture des plus luxueuses. C'est que l'activité des hommes a fait de l'excès de misère jaillir l'abondance. Comme la neige recouvre les terres pendant de très longs mois d'hiver et qu'aucun travail n'est possible, les Queyrassins s'expatrient pendant la dure saison et vont chercher dans les contrées plus chaudes une occupation rémunératrice. Depuis longtemps des gens d'Aiguilles vont dans l'Amérique du Sud. Au Brésil ou dans l'Argentine, ils ont fondé des maisons prospères, et celui qui y a fait sa fortune transmet la maison à un fils, frère, neveu ou cousin et revient se faire bâtir un château au pays. On connaît à Aiguilles la partie de boules des millionnaires.

Ce centre important a voulu fixer aussi l'attention des touristes et, depuis l'an dernier, il a inauguré, près des bords du Guil assagi, un grand hôtel, où les auto-cars de la Route des Alpes viennent faire l'escale du déjeuner.

Nous profiterons de cette halte pour faire plus ample connaissance avec cette merveille du Haut-Queyras, véritable bijou intercalé entre le Dauphiné méridional et la haute Provence. Six kilomètres de route dans une sorte de berceau prolongé conduisent d'Aiguilles à Abriès, la capitale touristique du pays. Au pied de la chaîne frontière qui y culmine au belvédère renommé du Pelvas (2936 m.), Abriès monte la garde au croisement des vallées du Roux et du Haut Guil qui remontent l'une et l'autre le long de la haute chaîne. La vallée septentrionale du Roux, drainée par le torrent du Bouchet, donne accès au site ravissant de Valprévèyre au revers du Pelvas, au Bric Bouchet, escalade ardue de 3003 m., au Bric Froid (3310 m.) et même au Grand Glaisa (3286 m.). Elle voisine avec la vallée piémontaise de Bobbio, de Torre Pellice et de Pignerol par les cols d'Urine, de Malaure et de Bouchet, avec la vallée de Pérouse par le Col Saint-Martin et avec celle de Cézanne par les Cols de la Mayt et des Turrens. Elle renferme de gracieux paysages, notamment au Bois Noir, au Bois de l'Issartin ou au Bois de Mamozel, mais elle n'a pas la faveur des alpinistes.

Ceux-ci gisent au bon hôtel d'Abriès (1552 m.), toujours encombré durant la belle saison, pour rayonner vers les cimes qui entourent le vallon du Haut Guil, et notamment vers le prestigieux Mont-Viso (3843 m.) qui, bien qu'en Italie, est par sa prééminence si marquée le roi de ces montagnes.

La route carrossable continue au-delà d'Abriès pendant une dizaine de kilomètres, desservant les villages de Ristolas et de la Monta et se prolongeant même un peu au-delà de l'Echalp. Sur la rive gauche du Guil, et un peu en dehors du tracé de la route, Ristolas (1633 m.) est le point de départ de l'ascension du Pic de Sègure (2997 m.), la promenade favorite des estivants, et dont le sommet, gravi sans grands efforts, fournit un panorama semi-circulaire sur la chaîne frontrière. Un peu plus loin, la Monta est à l'intersection de la route muletière du Col Lacroix, très fréquentée par les habitants de Bobbio qui viennent par là écouler leurs produits sur l'important marché d'Abriès. On sait que le mouvement considérable d'échanges qui s'opèrent par cette voie difficile a suscité un grand courant d'opinion en faveur de la création d'une route automobile par ce col de 2309 m. Mais si son altitude n'est pas considérable et son versant français d'un accès relativement facile, les difficultés que rencontrerait le tracé sur le côté piémontais se sont opposées jusqu'à présent à la réalisation de ce vœu.

L'Echalp (1695 m.) est le dernier village de la région culturelle, et ses maisons dépassées, commence de suite une belle ceinture de forêts heureusement conservée. En traversant le Guil sur un curieux pont de bois, on monte par un bon chemin muletier à l'Alpe renommée de la Médille, vaste clairière fraîche et imposante, d'où l'on peut contempler à son aise la superbe ordonnance du Grand Mont Viso. En continuant à s'élever par les pentes supérieures, ce sont de nouvelles beautés que l'on savoure sur les bords du gracieux lac Egourgeou, du lac Bariclé, du sauvage lac Foréant; on peut atteindre le Col Vieux (2738 m.) et, par lui, le Col Agnel (2699 m.) qui ouvrirait une descente vers la Chianale et la vallée de la Varaita.

Mais si l'on s'attache à remonter le Guil, on parvient bientôt dans un site d'une grandeur spéciale, où les chalets de Ruines se groupent au pied du Rocher Ecroulé. On se dirait ici dans une impasse, et, sur tout le pourtour, d'abrupts escarpements auxquels s'accrochent désespérément des pins échevelés, semblent fermer toute issue. C'est par les bords de la fente du Guil que l'on s'en évade et qu'on parvient au bassin supérieur, largement ouvert et entouré d'un cirque de cimes splendides. D'un ressaut, tout proche de l'ancien Refuge des Lyonnais, le coup d'œil embrasse les crêtes de la Traversette, les rochers de la Punta Gastaldi, l'échancrure du Col Valante que domine la majestueuse carrure du Mont Viso, l'arête de la Pointe Joanne, les pentes de la Grande Aiguillette et le cône de la Pointe d'Asti. A vos pieds, le Guil trace des méandres dans la vasque horizontale d'un ancien lac, de droite et de gauche quelques vieux mélèzes montrent encore les derniers restes de la végétation arborescente et le site vous pénètre d'une impression inoubliable.

*Le Mont-Viso*

C'est là que divergent deux chemins fréquentés conduisant dans les hautes vallées piémontaises : en face, remontant toujours les rapides du Guil et passant auprès de sa source, le gracieux lac Lestio, le chemin du Col Valante qui tend à Casteldelfino ; à gauche, le sentier du Col de la Traversette, accès du Plan du Roi, de Crissolo et de Saluces. Beaucoup plus usité que le précédent ce trajet a, depuis plusieurs siècles, supprimé la pénible escalade des pentes terminales du col par cet intéressant tunnel appelé Trou de la Traversette ou Bouche du Viso. Ouvert au pic et au ciseau en 1480, ce passage souterrain de 72 mètres de longueur sur 2 mètres de haut, fut à plusieurs reprises obstrué par la main des hommes de guerre et par les intempéries. Il a été rouvert en 1906, grâce à un concours financier du Touring Club de France qui a fait

*Gorges du Guil*

aussi, d'accord avec le Club Alpin Français, ériger à proximité le Refuge Ballif-Viso, et un courant intensif s'est établi par cette voie scabreuse entre les grasses campagnes de Saluces et les centres de consommation des Hautes-Alpes. Le chemin, toujours bien entretenu par cette affluence, offre aux touristes et aux alpinistes une commode voie d'accès vers ces montagnes, vers les sources du Pô et même vers l'ascension du Viso.

Attirante par sa forme élancée, par sa rude ossature écharpée de glaces, la cime superbe éveille les convoitises de tous ceux qui la contemplent, du Pic de Ségure, de l'Alpe de Médille, de la Pointe Joanne ou de la terrasse du Refuge Ballif Viso. D'intrépides ascensionnistes ont réussi à se frayer un chemin dangereux par les couloirs dont est striée sa face qui regarde la France, mais son accès normal se prend au versant opposé. On peut s'y rendre par le Col Valante et le vallon rocailleux des Forciolline ; ce fut même l'itinéraire des premiers explorateurs, mais aujourd'hui on passe d'ordinaire par le tunnel de la Traversette (2950 m.).

De l'orifice italien, il faut descendre par un assez bon chemin dans un paysage austère jusqu'au Plan de l'Amait, où l'on trouve à droite une piste qui serpente entre les amas de roches fracassées, sur les têtes arrondies de la terrasse où dorment les lacs Touset et le lago Chiaretto. On parvient ainsi au Col dei Viso, large échancrure pratiquée dans l'arête qui réunit le Grand Mont Viso au Viso Mozzo, et l'on atteint sur les bords du Lago Grande, dans le vallon des Sagnette, le Refuge Hôtel Quintino Sella, construit par le Club Alpin Italien pour servir de base d'opérations aux ascensionnistes.

Au départ de ce confortable caravansérail, à 2650 m. d'alt., il faut encore, par une



Ancien Refuge Quintino Sella

pénible montée sur des éboulis très rapides, franchir le *Passo delle Sagnette* (2975 m.) pour parvenir sur le versant Sud, le point vulnérable du colosse. Le paysage qui vous entoure est alors d'une grandeur indescriptible ; c'est un poème de pierres. La roche constitutive, composée d'éléments très durs et très compacts, principalement d'euphotide verte, se brise, se fragmente incessamment sous l'influence des agents atmosphériques et surtout des considérables écarts de température qui lui sont infligés par la chaleur solaire et par la radiation nocturne. Elle s'écroule à chaque instant, ouvrant vers le sommet un escalier aux gigantesques degrés. Auprès d'un ancien refuge du Club Alpin Italien (3000 m.), abandonné à cause des difficultés du ravitaillement et dominant le vallon des Forciolline, on traverse sans peine le dernier glacier qui ait réussi à s'accrocher à ses flancs, puis on attaque l'escalade terminale qui vous amène enfin au faite sublime du géant (3843 m.).

Là, par les journées pures, on jouit d'un panorama sans limites qui s'étend du Mont Blanc et du Mont Rose jusqu'à l'azur de la Méditerranée. Rien n'arrête les regards et ce sont les limites seules de la vision qui mettent des bornes à cette féerie ; on domine les montagnes, les vallées et les plaines et on se sent envahir d'une spéciale griserie. C'est sans doute pour abaisser l'orgueil exalté par ce regard jeté sur le monde que la piété des montagnards a hissé sur ce merveilleux piédestal la grande croix emblématique, ainsi que les images en ronde bosse du Sauveur et de la Mère de Dieu.

Si la bénignité de l'atmosphère le permet, un séjour de quelques heures au sommet du Viso est une jouissance inexprimable et, grâce aux facilités actuelles, ce n'est qu'un hors d'œuvre de trois jours sur le trajet de la Route des Alpes.

IX

Guillestre. — Le Col de Vars. — Saint-Paul et le Brec de Chambeyron. — La vallée de l'Ubaye. — Echappée vers le Col de Larche. — Barcelonnette.

D'Aiguilles à Guillestre, la route se trace au travers des merveilles de la Combe de Queyras. On regagne d'abord Château-Queyras et le carrefour de la route du Col Izoard, puis, franchissant un éperon latéral par le Col de l'Ange Gardien, on retrouve bientôt l'Eau d'Arvieux et, par elle, les bords du Guil. De ce point, jusqu'à son confluent avec la Durance, le travail millénaire du torrent a accompli l'œuvre gigantesque de scier son passage au travers d'une épaisse barre de calcaires et de quartzites, et ce n'est qu'aux abords du fleuve qu'il a pu trouver un poudingue moins compact. On comprend sans peine qu'en présence de semblables résistances l'œuvre de déblaiement se réduisit au strict nécessaire et que, sur la plus grande partie de ce développement de plus de dix kilomètres, ce n'était qu'une simple raie entre murailles à pic, dans laquelle nul autre que le torrent ne pouvait trouver place. A deux seuls élargissements, sortes de remous occasionnés par la rencontre de vallées latérales, au Veyer et à la Maison du Roi, l'homme avait pu timidement prendre pied dans ce désert ; il arrivait à ces modestes établissements par la hauteur ; partout ailleurs c'était la seule majesté de la nature.

Jusqu'en 1855, le principal accès du Queyras se prenait par les cols, surtout par le Col Izoard, et il n'y avait qu'un vague chemin muletier, serpentant sur les terrasses dominant la combe, qui le rattachait à la vallée de la Durance. Dans ces conditions, la route conquise à force de travaux d'art ne pouvait manquer d'être pittoresque ; aussi, sur tout son parcours, chaque inflexion du couloir produit un nouveau tableau aussi merveilleux que les précédents.

Les éléments du paysage sont, de même que dans toutes les gorges des Alpes, une heureuse alliance des rocs, des eaux et de la verdure ; mais ici les roches sont plus chaudement colorées, plus diversement brisées, les eaux, d'une limpidité parfaite, affectent cette apparence bleuâtre qui fait donner au Queyras le nom de Val d'Azur, et la végétation noirâtre et tourmentée des pins ajoute au tableau une note plus étrange. En amont du défilé de la Chapelue, une vision du Guil se débattant entre les rocs est d'un effet si surprenant que tous les

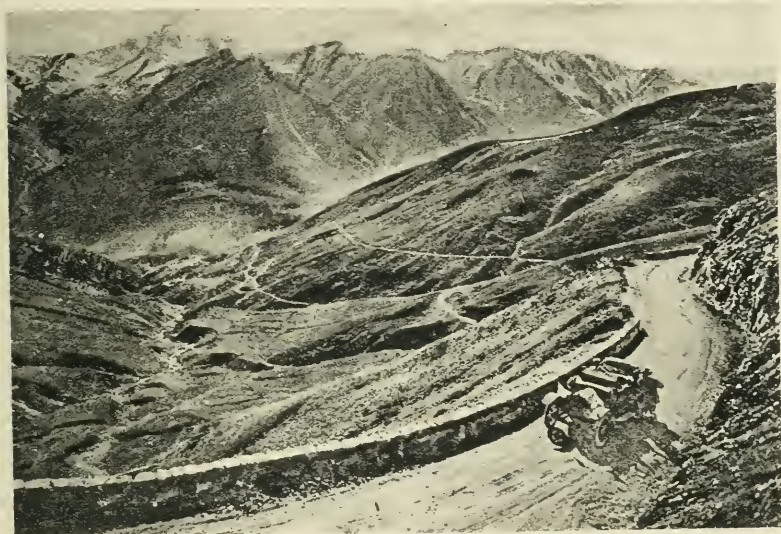


Guillestre et le Col de Vars

photographes s'y arrêtent ; le défilé lui-même est particulièrement impressionnant et, tout au long du parcours, on récolte des sensations nouvelles. En arrivant à la Maison du Roi, la route qui a oscillé sur l'un et l'autre bord du torrent, franchit le Cristillan, impétueux affluent qui draine la longue mais presque désertique Vallée de Ceillac.

La Maison du Roi, ainsi nommée d'un prétendu séjour de Louis XIII, était naguère une halte qui s'imposait avant de gravir le dangereux passage du Tourniquet, aux rampes fantastiques. Depuis le commencement de 1911, une rectification, longtemps en suspens, a taillé l'assiette de la route dans les abîmes du Guil et, au travers d'une gorge émouvante, les voitures achèvent sans contre-pente leur trajet et parviennent à la petite ville de Guillestre (975 m.).

Assise en dehors du cours proprement dit du Guil, dans le large et ensoleillé bassin du Chagne, Guillestre offre à ses visiteurs un bien piquant contraste entre l'austère obscurité de son intérieur et l'exubérante gaieté de son pourtour. C'est qu'au Moyen-âge, elle était une place forte, ceinte de murailles, dont ce corset de pierre étranglait la croissance. On y affluait par souci de sécurité et, la place manquant, les maisons s'entassaient, se haussaient les unes sur les autres, se dérobaient l'air et la lumière. Aux temps contemporains, les murailles ont été jetées à bas, on n'en voit plus que quelques restes, deux tours et trois portes, et, grâce à la liberté reconquise, la cité a pu fêter joyeusement son expansion rénovatrice. La route ne se hasarde pas dans l'étroit boyau auquel



Route du Col de Vars

donne accès la Porte de Sainte-Catherine. Elle contourne au Sud par l'emplacement de l'ancien rempart et prend la direction de la gare.

On ne peut guère considérer Guillestre comme un centre important au point de vue de l'alpinisme. Dans ses environs se dresse bien un massif ardu, sauvage, présentant toutes les qualités requises pour attirer l'attention des dilettanti de l'escalade, celui de la Fontsancte (3370 m.) et des Henvières (3276 m.). Mais,

outre que ces cimes escarpées ne sourient qu'à peu d'amateurs, leur approche se fait plus volontiers par la vallée de Ceillac. Guillestre ne peut donc attirer notre attention que par son église, dont le porche si élégant, soutenu par



La Condamine et le Fort de Tournoux

de frêles colonnettes portant sur des lions accroupis, présente un remarquable spécimen de l'art du XV^e siècle.

Sous les anciens murs, près de la porte de Coni, se trouve le point de départ de la route du Col de Vars. Si la route carrossable est de construction récente, le passage est très anciennement connu et pratiqué. C'était la voie la plus commode pour se rendre de la vallée du Guil dans celle de l'Ubaye et, de là, dans les vallées piémontaises par le Col de Larche ; aussi y avait-on construit, dès le XI^e siècle, un château-fort qui barrait complètement le passage.

La distance, à vol d'oiseau, entre Guillestre et le Col de Vars est de quatorze kilomètres ; la route n'en compte que dix-neuf, c'est-à-dire qu'elle n'emploie que fort peu de lacets pour racheter un dénivellement de 1140 mètres. Aussi la pente, surtout dans sa première partie, atteint-elle fréquemment le 14 %.

On aborde la colline qui sépare le ravin du Chagne de celui du torrent de Rioubel et, circulant sur son arête par quelques lacets d'un bien court rayon, on se hisse jusqu'au petit plateau qui porte le village de Vars (1660 m. d'alt.). Un parcours presque horizontal au travers des cultures le rattache au hameau de Sainte-Marie. Ce trajet qui est assez émouvant à la descente, fournit dans la direction du Nord un panorama d'une magnifique ampleur sur le massif du Pelvoux ; les glaciers scintillent au-dessus du portique de la Vallouise, et la silhouette mitrée du Mont Salvador Guillemain se dessine entre la masse de l'Aléfroide et celle du Pelvoux proprement dit ; la Barre des Escriens se présente par son escarpement noirâtre et les blancheurs du col Emile Pic et du Pic de Neige Cordier viennent se raccorder aux dentelures de Séguret Foran.

Les dernières maisons dépassées, la route prend à une bifurcation le vallon de droite et pénètre bientôt dans l'ombrage d'une belle forêt. Elle en sort pour atteindre le Refuge, bâti à 2000 m. d'altitude sur le bord d'un assez long plateau, ancien lac dont les marais persistants attestent le récent écoulement. Le paysage prend maintenant le caractère d'austère grandeur qui domine dans la haute montagne ; la roche, chaudement colorée, crève un peu partout le revêtement du pâturage : la route traverse une sorte de gorge rocailleuse, elle laisse successivement à droite deux petits lacs aux eaux foncées, et elle parvient inopinément à la coche du Col de Vars (2115 m.). C'est un véritable coup de théâtre : au panorama lointain que nous admirions sur le Pelvoux, au tableau ensuite plus restreint de la gorge, succède brusquement le spectacle des cimes de la Haute Ubaye s'enlevant en vigueur sur un ciel plus coloré. Nous sommes à la frontière des départements des Hautes et des Basses Alpes, et c'est bien réellement la Provence avec ses tons plus vifs, avec son atmosphère crue, qui commence sous nos yeux.

Presque sans palier, la route s'incline bien vite par une pente accélérée. Sur ce versant, pas ou presque pas de végétation forestière, cantonnée seulement sur la rive droite du vallon. La route passe rapidement des rocailles aux prairies, et des prairies aux cultures des hameaux supérieurs. Les contours sont brusques que la plupart ne peuvent être franchis par les autos que grâce à de savantes manœuvres; l'un surtout entre les maisons du hameau de Melèzen nécessite deux oscillations. Quand l'œil se dégage de l'étroit horizon dans lequel on vient de plonger, il est frappé par la majestueuse apparence du Brec de Chambeyron (3388 m.) qui se dresse comme une sentinelle vigilante auprès de la frontière. Encore quelques tours de roue, et les Aiguilles de Chambeyron (3313 m.), le Brec de l'Homme (3087 m.), viennent s'ajouter au tableau, et quand on approche de Saint Paul, c'est alors tout le cirque du fond de l'Ubaye dominé par le Grand Rubren (3396 m.) qui se développe au-dessus des premiers plans. Il y a là tout un ensemble de géants de très grande allure, et le spectacle dont on jouit à la fin de la descente ne déparerait pas les gorges les plus renommées de la Suisse.

Cette laborieuse, et parfois émouvante, descente du Col de Vars se termine à Saint Paul (1470 m.), où nous rejoignons la route du fond de la vallée.

Ce petit chef-lieu de canton, dont l'agglomération ne réunit pas 300 habitants, bien que se dressant au-dessus du confluent de l'Ubaye et du Riou Monal que nous venons de suivre, ne nous arrêterait pas un instant, s'il n'était le vestibule de la vallée de Maurin et le point de départ de superbes ascensions. Si l'on est animé du désir de visiter de grandes et belles cimes que la foule ne connaît guère, il faut prendre résolument le bon chemin muletier qui remonte l'Ubaye et aller planter sa tente au modeste village de Maljasset (1910 m.), le principal hameau de la paroisse de Maurin. On doit ici suppléer au confort par l'enthousiasme ascensionniste, et cette haute vallée des Basses-Alpes est demeurée à ce point de vue au niveau de la Haute Maurienne lors de ses premières explorations; mais il est peu de centres alpins comparables à l'étoile de vallons qui se ramifient autour de Maljasset.

Vers le Nord, ce sont les cimes les plus reculées du Queyras méridional qui s'offrent par leur meilleure face d'ascension, le Panestrel, le Péou Roc (3201 m.), la Pointe de Cristillan, la Tête de Longet, la Tête des Etoiles (3176 m.); à l'Est, on visite le charmant lac de Longet, au pied de son col, le majestueux Rubren (3396 m.), le Pelvat (3218 m.), le Pelvo di Ciabriera, la Tête de l'Autaret (3015 m.), le Col de l'Autaret donnant dans le Val Varaita, les Dents de Maniglia, etc.; au Sud, on trouve la Pointe de Mary (3212 m.), le Brec de l'Homme

(3087 m.), le lac et les glaciers de Marinet, les Aiguilles de Chambeyron (3409 m.). Les fonds de chacun de ces vallons ne sont pas moins enchanteurs, et presque tous recèlent plusieurs de ces petits lacs alpestres si gracieux avec leurs bordures de prairies et leurs reflets de pics, les lacs du Roure, le lac du Paroird, etc.

De Saint Paul rapidement traversé, la route tourne à l'Ouest par un angle



Vallée de l'Ubaye, Saint-Paul sur Ubaye

aigu et se poursuit en descente au Sud sur la rive droite de l'Ubaye; elle entre bientôt dans l'étroit Pas de la Reyssolle où son assiette a été gagnée en partie sur l'abîme; elle passe au Pont de la Fortune, puis la combe s'élargissant à nouveau, elle laisse sur le côté le village de Tournoux et par le pont dit de Tournoux ou de Gleyzolles elle rejoint sur la rive gauche la route internationale du Col de Larche.

Nous arrivons ainsi au confluent de l'Ubaye et de l'Ubayette, sous la protection du fort de Tournoux hardiment perché sur un contrefort qui domine toute la vallée.

De même que la Haute Ubaye que nous avons examinée en amont de St-Paul, le vallon de l'Ubayette va prendre sa source aux flancs de la chaîne frontière. Mais ici les hautes crêtes subissent une dépression notable et le Col de Larche, dit aussi Col de l'Argentière, s'abaisse à 1994 m.; aussi la circulation internationale en a-t-elle fait un des plus importants passages de France en Italie. Déjà connu au temps des Romains, le Col de Larche est un des quatre trajets au

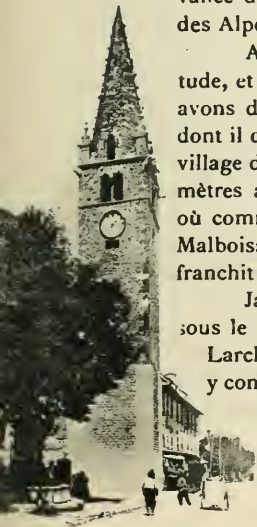


Barcelonnette et la vallée de l'Ubaye

travers des Alpes décrits par Strabon. Il est encore la route la plus importante entre le Col de Tende et celui du Mont-Genèvre, et il fait communiquer la vallée de Barcelonnette avec celle de Demonte et de Coni, au revers des Alpes Maritimes.

Au point de jonction des routes, nous sommes à 1320 m. d'altitude, et pour aller donner un coup d'œil au vallon de l'Ubayette nous avons d'abord à racheter par un grand lacet la différence de niveau dont il domine la vallée de l'Ubaye : nous atteignons ainsi à 1535 m. le village de Meyronnes où s'épanouit le berceau supérieur. En cinq kilomètres au travers des prairies on arrive au village de Larche (1697 m.) où commence la montée du col, on passe auprès des hameaux de Malboisset et de Maisonméane (1750 m.); après un nouveau lacet on franchit le torrent de l'Oronaye et on débouche sur le col.

Jadis connu sous le nom de Col de la Madeleine, désigné en France sous le nom de Col de l'Argentière et en Italie sous le nom de Col de Larche, ce passage a été souvent emprunté par les armées. Pompée y conduisit ses légions, et ce fut peut-être la route d'Asdrubal venant au secours de son frère. François 1^{er} y fit tracer le chemin des



Clocher de Barcelonnette

canons, et il fut très fréquenté par les hommes d'armes des XVII^e et XVIII^e siècles. De là on descendrait en Piémont sur l'Argentière aux sources de la Stura, et la route se poursuivrait par les bords de Vinadio, Demonte et Borgo San Dalmazzo jusqu'à Coni, dans la vallée du Pò et au pied du Col de Tende.

Au point de vue ascensionniste, les grasses prairies de Larche servent de point de départ pour l'escalade de la Tête de Sautron (3166 m.), de la Tête de Moïse (3110 m.) dont le panorama splendide s'étend jusqu'au Mont Viso, et du Pic de l'Enchastrayes (2956 m.) qui commande les Alpes Maritimes. Avec moins d'ambition on en visite les cols de Sautron et de Monges, la Tête de Villadel, les lacs d'Oronaye, du Lauzanier, de Parassac, le Col des Quartiers d'Août, etc. La villégiature est plus commode à Larche qu'à Maljasset.

La Route des Alpes françaises entre à partir du confluent de l'Ubayette dans des régions moins austères. Le village de la Condamine, animé par le mouvement de la garnison du fort de Tournoux, et que vient rejoindre la voie militaire du Col de Parpaillon, n'est déjà plus qu'à 1310 m. d'altitude. Les deux versants des montagnes se revêtent de forêts et une étroite bande de terre arable accompagne le cours de l'Ubaye. Voici Jauziers (1240 m.) au confluent du torrent des Granges Communes et au départ de la route du Col de Pelouse; les parois s'écartent largement et nous entrons dans la plaine de Barcelonnette. En huit kilomètres de palier, au travers de riantes cultures, nous arrivons à la dernière sous-préfecture de France qui ne connaisse pas les rails du chemin de fer.

Barcelonnette, à 1133 m. d'altitude, bâtie assez irrégulièrement sur la rive droite de l'Ubaye, ne présente pas l'aspect triste de la plupart des petites villes de montagne. Bien abritée des vents du Nord par les contreforts de la Grande Epervière, largement épanouie au Midi où le recul des montagnes environnantes lui dispense librement l'air et le soleil, elle jouit d'un climat beaucoup plus tempéré que ne le ferait supposer sa hauteur, et c'est vraiment une petite Provence. De même qu'à Aiguilles nous pouvons y relever des constructions d'un luxe inusité qui a une source analogue. Les enfants du pays s'expatrient volontiers, et un beau livre de M. E. Chabrand, *Les Barcelonnettes au Mexique*, nous apprend les efforts méritoires et continus, grâce auxquels ont été fondées les prospères maisons de commerce et d'exportation, dont les directeurs enrichis reviennent jouir au berceau natal de fortunes bien acquises. Aucune curiosité locale, pas même le médaillon du fougueux Manuel, n'y peut retenir l'attention du touriste, et nous ne nous y arrêtons que pour y passer la nuit.

CINQUIÈME ÉTAPE

(De Barcelonnette à Nice : 160 kilom.)

*Le vallon du Bachelard. — Le col et le lac d'Allos. — La vallée du Verdon. — Colmars et
Beauvezer. — La Colle Saint-Michel. — Annot et Entrevaux.*

La vallée de l'Ubaye vient se déverser dans celle de la Durance en face de Prunières : c'est le trajet naturel creusé par les eaux au travers de paysages assez pittoresques, mais il ne répondrait pas au but poursuivi et laisserait de côté les belles vallées du Verdon et du Var. Aussi à deux kilomètres à peine en aval de Barcelonnette, au confluent de l'Ubaye et du torrent du Bachelard, nous quittons la première pour nous mettre en devoir de remonter le second.

D'une formidable puissance, ce torrent du Bachelard a profondément corrodé le territoire de son bassin, et son cours actuel s'enfouit dans une étroite dépression aux versants extrêmement rapides. Laisant à gauche le chemin d'Uvernet, l'un des accès du Pain de Sucre (2563 m.) et de l'Aulan ou Chapeau de Gendarme (2687 m.), la route franchit le torrent, passe au pied de la Maure, et s'élève de suite sur la rive gauche par une rampe très accentuée. Elle gagne rapidement en hauteur sur la *clue* du Bachelard, et franchit une petite gorge latérale par le beau viaduc appelé le Pont du Faut. Après le hameau de la Malune, un vallon plus important occasionne un très vaste contour. A l'extrémité de cette boucle, au village des Agneliers, on a déjà atteint l'altitude de 1645 mètres.

Lorsqu'on revient sur la clue du Bachelard, aux chalets de Mourjuan, à 1722 m. d'altitude, on se trouve dans l'axe de la haute vallée du torrent qui s'incurve à l'Est, et le regard s'étend jusqu'aux cultures de Fours, aux sommets du Cairebrun (2878 m.), de Restefond, au Col de la Moutière, à la Tête du Cristel, etc.

La route remonte maintenant, toujours au Sud, le petit vallon secondaire du Palued. Au-dessus des chalets épars de Chanchelaye un grand lacet fait gagner de la hauteur, et conduit aux maisons de Valgelaye (2070 m.), qui pour les



Refuge du Col d'Allos

habitants de la vallée du Verdon
donnent leur nom au col tout proche.

Depuis Chan-
chelaye, les verdoyantes prairies recouvrent

toute la montagne

et de nombreux troupeaux de bêtes à cornes se montrent un peu partout. Le panorama n'a fait que grandir et par dessus les crêtes de l'Aulan on distingue la fière silhouette du Brec de Chambeyron : nous arrivons au Refuge du Col dont la terrasse domine tout le vallon que nous venons de parcourir. Encore quelques tours de roue, puis une inflexion à droite et on est sur le seuil du Col (2250 m.), entre deux croupes herbeuses.

Le Col d'Allos ou de Valgelaye, suivant la vallée par laquelle on y arrive, sépare le bassin de l'Ubaye de celui du Verdon. Les reliefs qui l'entourent, mollement ondulés et sans grand caractère, ont donc un rôle hydrographique important. Il faut gravir à pied l'arête herbeuse qui se relève au Sud pour jouir d'un panorama merveilleux. Vers le Nord, au-delà des croupes avoisinantes, on retrouve les belles cimes de la Haute Ubaye, du Queyras Méridional et même du Briançonnais. Mais c'est surtout vers le Sud que l'on découvre un moutonnement de vallées et de cimes à donner le vertige.

La halte de contemplation terminée, la route descend en lacets pressés à l'O. sur une pente gazonnée jusque vers les sources du Verdon, qu'elle atteint auprès des chalets de la Sestrière (1840 m. environ). Ce fond de vallée forme un cirque de prairies qui se relèvent sur tout le pourtour et se couronnent des crêtes des Trois Evêchés et de la Sestrière (2518 m.),



Maison de la Sestrière



La Foux

tandis que par certaines encoches on peut apercevoir la muraille escarpée de la Séolane (2910 m.). Désormais pour un long parcours nous allons suivre le Verdon dans sa course et nous prenons avec lui la direction du Sud-Est. Large et bien établie, avec une pente moyenne du 7%, la route atteint les cultures à La Foux (1700 m.), et elle voit alors se succéder les hameaux des Sarrets, des Gays, de la Baume, de la Baumette (1580 m.); la vallée contourne la base de la Roche Grande (2412 m.), et reçoit en arrivant à Allos les affluents de deux hauts vallons divergents, celui du Bouchier qui passe à Vacheresse, et celui de Chadoulin qui descend du Col de la Petite Cayolle.

Allos est le chef-lieu de canton qui centralise la partie la plus montagneuse du Haut Verdon. Il se compose d'une rue en forte pente, dont le cailloutis met à une rude épreuve les pneus des automobiles. A l'altitude de 1425 m., il commence à recevoir pendant l'été des pensionnaires qui viennent y jouir de la fraîcheur et de la verdure. Il leur offre comme excursions l'ascension des Trois Evêchés (2823 m.), ou celle du Cheval de Bois (2841 m.), ou du Mont Pelat (3053 m.), mais surtout la romantique promenade du lac d'Allos.

Un syndicat d'initiative du Haut Verdon l'a facilitée par des organisations de guides et de muletiers, et la construction sur les bords du lac d'un chalet-refuge où l'on peut déjeuner et même coucher. On compte environ trois heures de marche d'Allos à son lac. On remonte le



Vue d'Allos

vallon de Chadoulin au travers de prairies et de bosquets de mélèzes, de-ci de-là interrompus par des érosions qui mettent fâcheusement à nu la roche schisteuse. On arrive au hameau de Champ Richard, d'où par le Vallonet se ferait l'ascension du **Mont Pelat**, et on continue de suivre jusque vers la maison forestière du **Laus** le chemin du Col de la Petite Cayolle. On prend alors à droite et bientôt on arrive à la Source du Chadoulin, alimenté souterrainement par les infiltrations du lac (2173 m.). On gravit plus ou moins directement le bourrelet morainique du barrage et l'on débouche sur la vasque bleue du lac, tout auprès du chalet-refuge (2237 m.). Le lac d'Allos, large de 600 mètres environ et long d'un kilomètre et demi, offre une superficie de 62 hectares. Il est très poissonneux et présente deux flots dont l'un est orné d'une croix. Les croupes herbeuses qui l'entourent précèdent des escarpements d'allure dolomitique que l'on appelle les **Tours du Lac** (2745 m.). Le site est d'une beauté ravissante et rares sont les visiteurs qui ne passent pas sans regrets quatre ou cinq heures à savourer cet enchantement. On peut varier le retour en allant rejoindre le chemin du Pas de Lausson. On peut même en franchissant ce Pas (2609 m.) aller descendre sur Entraunes dans la haute vallée du Var.

A partir d'Allos le paysage prend une physionomie toute particulière. La route descend en pente douce en suivant le cours du Verdon, qui arrose paisiblement de belles campagnes. Le fond du berceau, bien qu'on soit encore à plus de 1200 m., s'orne d'une végétation exubérante. Les cultures alternent avec les pins et les bosquets et forment un ensemble des plus riants. Les pentes qui se relèvent ensuite de chaque côté se revêtent d'une ceinture de taillis qui accompagnent agréablement le tableau, mais les parties supérieures des montagnes dénudées, le plus souvent ravinées et rocailleuses malgré leurs lignes ondulées, fournissent une note affligeante pour les yeux.

Courant ainsi sur la rive gauche, la route laisse à droite au sortir d'Allos l'église de Notre Dame de Valvert, classée comme monument historique et qui remonterait au XI^e siècle, se dessine à la base de la Roche Cline (2552 m.), la plus curieuse de formes parmi les cimes de la vallée, et vient frôler le Fort de Savoie, ancienne défense à la Vauban, destinée à protéger Colmars naguère place forte (1259 m.). Elle contourne la petite ville, encore entourée de murailles déclassées, et passe le Verdon sous la protection du Fort de France, analogue au Fort de Savoie, puis elle gravit le cône de déjection du torrent de Chasse sur lequel s'étagent les maisons de Villars Colmars (1220 m.).

Nous touchons ici à l'une des premières villégiatures provençales. Plusieurs hôtels, dont l'un décoré du nom de Panorama-Hôtel-Suisse, offrent leurs

séductions aux estivants. Sur les deux rives du Verdon, de beaux bois, le bois de l'Ours rive droite, et le bois de Minier rive gauche, les appellent sous leurs ombrages, et en remontant un peu le ravin de Chasse, on trouve l'installation luxueuse du domaine de la Foulerie. Aussi la clientèle y est-elle abondante.

Au-delà du pont de Chasse, la route poursuit sa descente sur la rive droite du Verdon et arrive bien vite en vue du village de Beauvezer. Le Verdon, très élargi, coule assez paresseusement dans un fond plat, très boisé, marécageux par places et présentant tous les caractères d'un ancien lac. Sur une terrasse qui le domine de quarante à cinquante mètres se sont pressées les maisons de Beauvezer, qui a dû, sans doute, son nom au panorama ménagé par cette situation. Une vieille église assez intéressante a été désaffectée et remplacée par un monument neuf de la plus désolante vulgarité. Sur la petite place et dans la rue inclinée qui en descend quelques hôtels modestes essaient de retenir les visiteurs, mais un industriel mieux avisé vient de construire au bas de la colline, à côté de la route, un chalet-hôtel de vastes dimensions. Alp-Hôtel, tel est le nom de son établissement au milieu d'un parc délicieux, s'entoure de tennis, de jeux de boules, de distractions de toutes sortes, et relié par un service d'automobiles à la plus prochaine gare des chemins de fer du Sud de la France (Thorame-Haute), il regorge de pensionnaires.

La petite plaine si gentiment lacustre de Beauvezer prend fin à deux kilomètres en aval d'Alp-Hôtel, et la route accompagnant toujours le torrent pénètre dans un défilé étroit à l'allure des plus austères. Il n'est heureusement pas long, et bientôt les parois s'écartent aux approches d'un carrefour de routes et du confluent qui amène au Verdon les eaux du Riou-Eouers. Sur la droite, un peu relevées au-dessus du thalweg, on aperçoit, dans la verdure, les maisons de Thorame-Haute (1150 m.), avec une vaste construction appelée le château de St-Georges. L'embranchement qui y monte franchit un petit col, entre dans le bassin du Riou-Tord, dessert Thorame-Basse (1145 m.), et va passer le Col de Séonne, puis le Col de la Cime pour se rendre à Digne. Une autre route continue de descendre le long du Verdon, atteint St-André de Méouilles, et parvient ensuite à Castellane.

La troisième, que nous allons prendre, franchit le Verdon à la cote 1060 m. et commence de suite à s'élever en écharpant les pentes de la rive gauche. Le coup d'œil devient bien vite très intéressant. La montagne, vraie garrigue provençale, écorchée de-ci de-là jusqu'à son ossature, se revêt généralement d'une broussaille parfumée d'où jaillissent quelques pins clairsemés. On monte par une pente douce et continue, et la vallée du Verdon s'enfoncé découvrant peu à



Colmars. Vue du Fort de France

peu ses inflexions et ses détours, les montagnes en face semblent s'abaisser, on voit d'autres moutonnements surgir derrière elles, et la pensée se reporte à cet immense travail des eaux qui dans l'ancien plateau de la Haute Provence a creusé ces sillons, modelé ces collines et sculpté ces vallées. Un ravin secondaire impose un grand contour, puis subitement on débouche sur le Col de la Colle St-Michel (1505 m.), juste au-dessus du grand tunnel du chemin de fer du Sud.

Le Col forme un court plateau sur lequel se sont juchées quelques maisons avec une pauvre chapelle. Lorsqu'on arrive à son extrémité, l'œil embrasse tout le haut vallon de la Vaire et le cirque de Peyresq qui vient se heurter aux cimes du Grand Coyer (2700 m.) et du Carton (2600 m.). L'aspect général de ces montagnes est attristant : ce sont de grandes bosses pelées et ravinées, victimes, comme la plupart de leurs voisines, d'un déboisement inconsidéré.



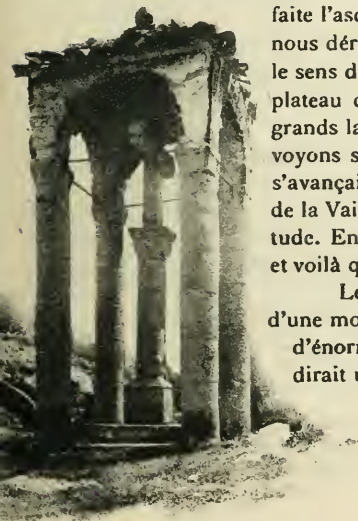
Vue de Beauvezet



Vallée de la Vaire. Gorges d'Annot

Le versant oriental de la Colle est pourtant plus boisé que celui par lequel s'est faite l'ascension, et un grand contour sous la voûte des pins nous dérobe un moment la vue. On descend maintenant dans le sens de la vallée et on plane en quelque sorte sur le curieux plateau coupé à pic qui porte le village de Méailles. Deux grands lacets nous abaissent rapidement, et maintenant nous voyons se découper sur le ciel ces maisons de Méailles qui s'avançaient au bord du roc. Nous sommes bientôt au niveau de la Vaire et nous la franchissons au Fugeret à 860 m. d'altitude. En pente plus douce nous courons sur sa rive gauche, et voilà que se dessine à nos yeux le site étrange d'Annot.

Le vieux bourg d'Annot (627 m.) s'allonge à la base d'une montagne où de splendides châtaigniers alternent avec d'énormes blocs de grès. Toute la pente en est parsemée : on dirait un champ de bataille de Titans qui auraient joué avec des boulets de plusieurs dizaines de mètres cubes.



Monument historique à Annot

Ce décor se prolonge encore pendant quelques kilomètres à l'aval d'Annot et diverses exploitations de pierres de grès se sont installées sur ces singulières carrières. Le petit ravin de la Boite remonte au-dessus d'Annot à des paysages sauvages qui font la joie de ses estivants.

Le village même d'Annot est fort intéressant : sa Vieille Ville est pleine de maisons remontant au XII^e siècle, réunies et soutenues par des arceaux superposés, avec des fenêtres gothiques et des inscriptions bizarres ; une tour d'ancien donjon sert d'abside à l'église, et des fontaines ornementées agrémentent les carrefours des rues en forte pente. On y trouve vraiment l'aspect d'un bourg des anciens âges, à peine modernisé par la gare que le chemin de fer du Sud vient d'implanter au-dessus de lui.

À deux kilomètres environ en aval d'Annot le torrent forme un coude à gauche et se dirige à l'Est, coupant à angle droit les chaînes parallèles qu'il suivait depuis sa source. Il creuse ainsi des gorges étroites, mouvementées, pittoresques, que longent la route et la voie du chemin de fer.

Vers l'entrée de ces gorges, aux Scaffarels, une route secondaire se détache à droite et franchit le torrent. Elle s'enfonce dans la petite gorge de la Galange, et arrive par le vallon de l'Isle sur le plateau supérieur où elle passe le col de Toutes Aures (1124 m.), pour rejoindre par Vergons et St-Julien la vallée du Verdon et descendre à Castellane.

On sait que c'est en aval de Castellane, près du village de Rougon, que se développent les merveilleuses gorges auxquelles le savant spéléologue E.-A. Martel a conféré la célébrité sous le nom de *Grand Cañon du Verdon*. Un premier défilé, de quatre kilomètres environ de longueur, se présente à partir du pont de Carejuan. Les parois y ont déjà plus de 300 mètres de hauteur, mais ce n'est là que l'initiation. C'est au confluent du torrent du Baus que commence la merveille qui, sur vingt et un kilomètres, se prolonge au milieu de murailles dont la hauteur varie de 400 à 1100 mètres, entre le signal d'Aiguines (1577 m.), et le signal de Barbet (1562 m.). Au premier tiers de cette gorge sans rivale, la scène augmente de grandiose horreur lors de la jonction du cañon de l'Artuby qui arrive joindre ses eaux à celles du Verdon par une crevasse aussi profonde que la sienne : c'est la Mescla des Cañons, et comme le dit si bien l'inventeur de cette stupéfiante visite, « il n'est guère d'ensemble plus remarquable sur la « terre, d'entaille pratiquée par les eaux dans l'épaisseur des roches ». Une route a été ouverte de Castellane à Moustiers Sainte Marie qui permet de suivre aisément la plus grande partie de ce merveilleux trajet des Gorges du Verdon, et de distance en distance, des sentiers ont été taillés pour faciliter aux piétons intrépides l'accès des plus sombres abîmes.

Une halte d'un ou deux jours à Annot peut permettre aux promeneurs de la Route des Alpes d'aller jouir de cet étonnant spectacle.

La route principale continue de se frayer un passage au travers des gorges de la Vaire : elle passe sous un petit tunnel, franchit le torrent de Coulomb par le pont de la Donne, laisse haut perché sur la gauche le village de St-Benoit où l'on pourrait aller admirer une belle grotte préhistorique à stalactites, et dans un site vraiment grandiose arrive au confluent de la Vaire et du Var.

Entre des parois verticales, le Var évadé des gorges merveilleuses de Daluis semble venir se jeter dans la Vaire, dont le corridor s'élargit un peu sous cette violente poussée. La route que rejoint celle de Guillaumes et d'Entraunes passe le Var sur le Pont de Gueydan, belle arche moderne qui double un vieux pont en dos d'âne, et elle est obligée de l'atteindre par un tunnel creusé dans le roc vif. A un nouvel étranglement, la route repasse sur la rive droite du Var, qui s'étale un instant en plusieurs bras avant de venir se heurter contre l'éperon qui porte le château d'Entrevaux.

C'est bien là une véritable porte ouverte ou plutôt sciée dans un banc de rochers qui se prolonge sur l'une et l'autre rive du fleuve. Au temps des projectiles à courte portée, comme à celui des combats corps à corps, l'imprenable citadelle d'Entrevaux obstruait irrésistiblement le passage. Les eaux comme la route s'insinuent dans un étroit goulet, de quelques mètres à peine d'ouverture, et on arrive en présence du pont fortifié d'Entrevaux (473 m. d'altitude).

Tapie sur la rive gauche tout contre la base de son château, la petite ville encore enceinte de ses murailles crénelées n'est reliée à la route que par un pont étranglé par deux herses. Si l'on se donne la peine de s'arrêter sur la petite esplanade qui forme place à la tête du pont et de franchir les portes, inaccessibles aux voitures, qui donnent entrée dans la cité, on se sent oppressé par l'étroitesse de ses artères. Il y a d'ailleurs peu de choses curieuses à visiter : l'église datant du XVI^e siècle et munie d'un clocher crénelé est assez pauvre, et l'on n'a qu'à prendre le chemin fortifié qui monte au château d'où l'on découvre une vue saisissante à l'aval aussi bien qu'à l'amont.

On continue à suivre la rive droite de la vallée devenue plus large et plus riante, puis on regagne la rive gauche et en sept kilomètres d'Entrevaux on arrive à Puget-Théniers (405 m.).



Vue générale d'Entrevaux.

XI

VARIANTE

Le Col de la Cayolle. — Entraunes. — Guillaumes et son château. — Les Gorges de Daluys.

Les belles explorations de M. E.-A. Martel ont appris au monde que les gorges du Verdon sont une des plus impressionnantes merveilles de France, mais ces gorges, où l'on ne peut s'aventurer qu'à pied ou en canot, se trouvent dans la partie inférieure de la rivière, en aval de Castellane, et il faut bien reconnaître que la partie supérieure de son cours, celle que nous venons de décrire, de la Sestrière jusqu'à Thorame-Haute, ne présente pas une bien spéciale attraction. Aussi ne fait-elle que provisoirement partie du parcours de la Route des Alpes. C'est un des secteurs adoptés pour employer les routes existantes, jusqu'à ce que soit ouvert le tronçon du Col de la Cayolle, et, comme un avant-

coureur des beautés futures, nous allons maintenant jeter un coup d'œil sur la route muletière qui seule pour le moment réalise ce trajet.

Au départ de Barcelonnette et à l'entrée du vallon du Bachelard, nous laissons à notre droite le pont et la route du Col d'Allos, et nous demeurons au niveau du torrent. Nous arrivons ainsi au village d'Uvernet (1210 m.), encore entouré de quelques terres arables. Mais

bientôt en amont, la *cluse* se prononce plus étroite, le chemin va

chercher son assiette sur la rive gauche du torrent dévastateur, puis il revient sur la droite vers l'inflexion de la vallée. Au revers méridional du Pain de Sucre, le corridor s'élargit. L'homme a retrouvé quelques terrasses propres à la culture, et l'on arrive au Villard d'Abas (1490 m.), au Villard des Arnauds, et enfin au chef-lieu de la commune de Fours, Fours St-Laurent (1670 m.).

Le cirque presque fermé qui se développe autour de Fours présente un caractère de véritable grandeur. Des cimes élevées aux pentes abruptes l'entourent d'une robuste muraille dont les crêtes se maintiennent sensiblement à 2800 m. : le Chevalier (2857 m.), le Caire Brun (2878 m.), la Tête du Cristel (2725 m.), la Cime de la Plate (2794 m.), la Tête de Sanguinière (2791 m.), l'Eschillon (2710 m.),



Source du Var
et Col de la Cayolle



Cascade du Var

le Mont Pelat (2963, 3053 et 2969 m.), le Cimet (3022 m.), etc. Quelques brèches de haute allure lui permettent de communiquer : le col de Fours (2319 m.) avec Barcelonnette, le col de Terres Pleines (2700 m. env.) avec Jauziers, le col de Restefond (2686 m.) avec le vallon de Granges Communes, le col de la Moutière ou de Planton (2446 m.) et le col de la Braise (2601 m.) avec la vallée de la Tinée, le col de la Sanguinière (2597 m.) et le col de la Cayolle (2352 m.) avec la vallée du Var, et le col de la Petite Cayolle (2641 m.) avec le vallon de Chadoulin.

Dans son épanouissement supérieur, il forme une cuvette assez large et ensoleillée où se dispersent les hameaux des Maurels, des Girards, des Longs, des Ricauds, des Dauriers, des Bellons, des Cordiers, et le plus important de tous, Bayasse à 1797 m. de hauteur. Quelques jolis lacs parsèment ses pâturages, tels que les lacs de la Braise et des Sanguinières, et une belle forêt, la forêt de Juise, tapisse le vallon original du Bachelard.

Une route de montagne, assez étroite, mais accessible aux voitures légères se prolonge jusqu'à Bayasse. Laissant se ramifier vers l'Est les sentiers du col de Restefond et du col de la Moutière, elle tourne au Sud et commence à gravir le vallon forestier de la Cayolle. Elle atteint dans un site fort gracieux les chalets de Juise (1890 m.) et s'avance même encore jusqu'au ravin de la Cayolle (2043 m.), qui écoule les eaux du versant N.-E. du Mont Pelat, mais elle s'arrête en présence de sa dépression, et ce n'est plus qu'un chemin muletier qui gravit les contreforts gazonnés au haut desquels est construite la cabane de l'Eschillon. On est ainsi parvenu au plus intime fond de la vallée du Bachelard, dans un petit amphithéâtre rocheux formé par les crêtes du Mont Pelat, du Sommet du Garret et de l'Eschillon. Plusieurs ravins s'y réunissent. Sur la droite, entre le Mont Pelat et le Sommet du Garret s'ouvre l'échancrure du col de la Petite Cayolle (2643 m.), qui conduirait à Allos en passant auprès du lac d'Allos et en descendant par le vallon du Chadoulin. Plus en face et plus bas, la dépression du col de la Cayolle (2352 m.) marque le point le plus abaissé de l'arête entre le Sommet du Garret et l'Eschillon. Le chemin s'y dirige par quelques lacets dans les paturages, et des derniers contours de la montée l'œil embrasse tout le vallon que l'on vient de parcourir depuis Bayasse, ainsi que la montagne des Terres Pleines, et les Pointes du Chevalier et du Cairebrun qui ferment l'horizon. Mais le seuil une fois atteint, le panorama qui s'étend vers le Sud se révèle dans son entier. Encadrée entre la Tête de Gorgias et les Rochers de Lausson, la vallée du Var ouvre sa perspective jusqu'aux abords d'Entraunes, et les cimes que l'on aperçoit dans le fond avoisinent le Fourciao, le Mont Saint Honorat, Pierre Grosse, etc., au-dessus de Guillaumes et de Daluis.

Le chemin décrit quelques contours au milieu de mamelons ondulés : il atteint bientôt un petit ruisseau qui se forme des écoulements de ces pentes, et il arrive au chalet du Garret (1950 m.), près duquel il est rejoint par le sentier qui dégringole du col de Sanguinière (2597 m.). Un peu plus bas, vers le pied de la Tête de Gorgias, ce ruisseau du Garret se joint à celui du Colombier, grossi d'une fontaine abondante qui jaillit auprès des chalets de Sanguinières pour former la Source du Var (1800 m. env.). La vallée du Var naît ainsi de la réunion du vallon de Clot Pascal et de la combe de la Sanguinière. Le chemin adoucit sa pente et prend une largeur plus grande : on arrive par de belles prairies, entremêlées déjà de cultures, à la chapelle de la Trinité (1789 m.) où la voie recommence à être carrossable. La Route n'est donc réellement interrompue, sauf quelques travaux de rectification et d'élargissement nécessaires à la circulation automobile, qu'entre les chalets de Juise et la chapelle de la Trinité, sur un développement qui peut être évalué à une douzaine de kilomètres, et avec un dénivèlement d'environ cinq cents mètres.

Maintenant on aborde une belle forêt de mélèzes, et l'on touche au village de l'Esteng (1780 m.) étagé sur le versant méridional d'un mamelon. C'est l'agglomération pérenne la plus élevée de la vallée, et elle ne se compose que d'une quinzaine de maisons. Le Var a déjà reçu l'affluent du torrent des Fournets descendant du Pas de Lausson : au bas du mamelon de l'Esteng il est rejoint par le ruisseau de Strop interrompu par l'Entonnoir, et découlant du col de Gialorgues et du Fort Carra (2764 m.), l'un des belvédères les mieux placés de la région. Sur la gauche on admire la belle cascade de l'Eiglière, qui se précipite d'une notable hauteur, venant de la Grande Tour du lac d'Allos.

On passe aux chalets de St-Sauveur ou Esteng-le-bas. Le Var se prononce en rapides et en cascades et creuse profondément son lit. La route décrit un lacet pour venir le passer sur le Pont St-Roch, et elle se poursuit sur la rive gauche, au long d'une belle forêt de mélèzes. Mais le torrent s'est creusé de plus fort, il décrit une magnifique cascade, et il faut à la route de nombreux contours pour descendre de la terrasse sur laquelle est perché le hameau du Villard : puis de retour à la rive droite par le Pont de Crouas, et dans un paysage gracieux, elle atteint le village d'Entraunes (1280 m. d'alt.) au milieu des cultures.

Considéré comme la tête de la vallée du Var, Entraunes est un centre important d'alpinisme et de villégiature. Admirablement situé au confluent du Var et du torrent de Bourdons, dans un site des plus verdoyants, il fournit à ses visiteurs ample moisson de promenades, d'excursions et d'ascensions. On peut en gravir les difficiles Aiguilles de Pélens (2685 m.), la Tête de l'Encombrette

*Gorges de Daluis*

(2832 m.), la Roche Grande (2751 m.), la Cime de l'Aspre, etc. ; on en rayonne par le col des Champs vers Colmars, par le Col de Pal vers St-Etienne de Tinée, etc. Aussi reçoit-il un nombre de visiteurs grandissant chaque année.

La route continue de descendre sur la rive droite du Var à la base de pentes boisées assez rapides, et en sept kilomètres elle arrive à St-Martin d'Entraunes (1055 m.) dont les maisons se perdent au milieu des noyers. On peut aller y examiner une église assez ancienne, avec un cadran solaire orné de la curieuse inscription : *Me sol, vos pastor regit*. Sur la porte sont gravées les armes des Templiers.

Non loin de St-Martin, on franchit le Var pour passer sur la rive gauche de la vallée, et contemplant en face de soi de belles forêts, on traverse Villeneuve d'Entraunes (940 m.), et après un grand contour imposé par le confluent de la Barlatte, on arrive à Guillaumes (819 m.) que l'on aborde par un petit tunnel.

*Saint Martin d'Entraunes*

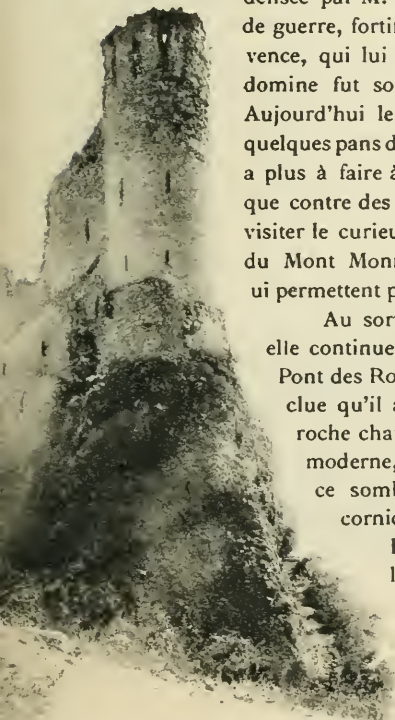


Porte d'Entrevaux.

Au confluent du Var et de la Tuëbi, cet important chef-lieu de canton centralise le commerce de toute la région environnante. L'histoire, si bien condensée par M. Henri Morris, nous apprend qu'il fut jadis place de guerre, fortifiée au XI^e siècle par Guillaume II, comte de Provence, qui lui donna son nom, et que le château féodal qui le domine fut souvent habité par les successeurs de ce prince. Aujourd'hui le donjon est en ruines, et il ne reste plus que quelques pans de murailles des anciens remparts, mais Guillaume a plus à faire à se défendre contre les torrents qui le menacent que contre des ennemis pillards. C'est de là que l'on part pour visiter le curieux village de Péone et pour gravir l'Observatoire du Mont Monnier (2818 m.), mais ses alentours déboisés ne lui permettent pas d'espérer le séjour des amateurs de villégiature.

Au sortir de Guillaumes, la route franchit la Tuëbi, et elle continue à descendre sur la rive gauche du Var jusqu'au Pont des Roberts (750 m.). Mais ici le Var aborde une étrange clue qu'il a dû scier au travers des puissantes assises d'une roche chaudement colorée. Malgré les ressources du génie moderne, la route n'a pas osé s'aventurer à sa suite dans ce sombre défilé, et elle remonte pour suivre sur une corniche élevée le trajet des superbes Gorges de Daluis.

Il est difficile de donner par la plume une idée de la splendeur du paysage qui se déroule sur un



Château de Guillaumes

parcours d'environ huit kilomètres. Au haut de la montée (840 m.), on se trouve suspendu à plus de 150 mètres au-dessus du niveau des eaux, et comme notre œil perçoit plus facilement le sentiment de la profondeur que celui de l'élévation, ces escarpements que l'on domine paraissent encore plus gigantesques. Pour ne pas épouser toutes les sinuosités de la fissure, la route franchit à plusieurs reprises les éperons par des tunnels, les ravins par des ponts, et chaque fois la situation favorable permet de plonger les regards jusqu'à ces eaux du Var qui bondissent, se brisent, hurlent au fond du gouffre, comme un géant captif. Des couleurs intenses avivées par la lumière provençale ajoutent à l'impression, et un tableau étrange se forme du rouge des roches, du vert des eaux et du bleu du ciel se heurtant dans la pénombre de l'abîme. Les gorges du Var, que l'on appelle communément Gorges de Daluis du nom du village auquel elles se terminent, sont une des plus remarquables merveilles des Alpes Maritimes.

La descente en pente douce ramène au bord du Var au moment de franchir le ravin de la Salette, et l'on aperçoit là-haut dans les airs la pittoresque chapelle de St-Martin. Après le village de Daluis on roule presque en palier aux côtés du torrent qui étale ses graviers dans le vaste lit rempli parfois par ses colères. La rive gauche de la vallée s'incline doucement, alternant des bois maigres avec les cultures et aussi avec d'affligeantes érosions. Sur la rive droite la pente est plus rapide, et bien haut se profilent en étranges silhouettes les maisons de Castellet-les-Sausses. En deux ou trois kilomètres de pente insensible on arrive au Pont de Gueydan et on rejoint la route d'Annot.

Le romantique décor d'Entrevaux vient encore charmer nos regards, et la demi-étape se termine à Puget-Thénières.



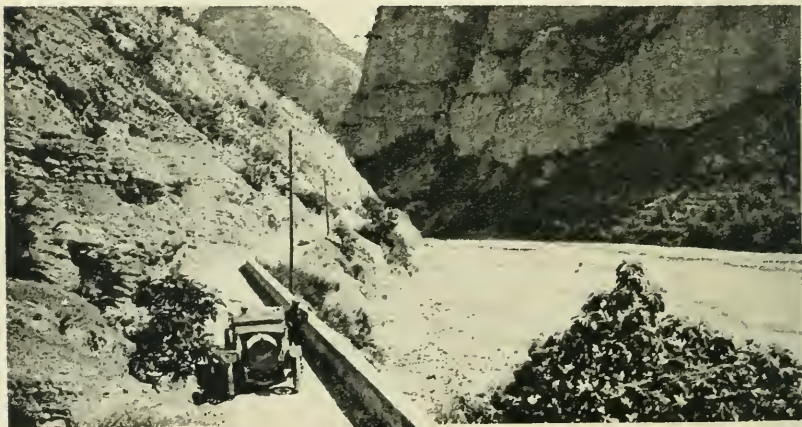
*Puget-Théniers. — La vallée du Var. — Les Gorges du Cians et Touët de Beuil. —
La Mescla. — Nice et la Grande Bleue*

Sur les deux rives de la Roudoule, au point où elle se jette dans le Var, Puget-Théniers n'est qu'une petite ville sans caractère. Chef-lieu d'arrondissement sans tribunal, elle possède comme toutes les localités méridionales une promenade plantée, dite en Provence le Cours (prononcez Coursse), qui suffit aux distractions de ses habitants. Très ancienne, elle est douée d'une vieille église qui fut, dit-on, bâtie par les Templiers, et d'un château fort en ruines. Comme une partie de son territoire est à un niveau inférieur à celui du Var que ses apports remblaient sans cesse, elle est défendue de ce côté par une forte digue qui sert d'assiette à la route. Son bassin déboisé et raviné, est occupé par des cultures de vignes, d'oliviers et d'amandiers. Mais la plus grande indulgence n'en saurait faire un séjour enchanteur.

La fin de la dernière étape qui doit nous amener à la mer, commence ainsi à la cote de 405 m. et se déroule parmi les ultimes ondulations des Alpes. Un trajet de dix kilomètres sans grand intérêt, à la base toujours corrodée du Mont Mairola, conduit à l'ouverture des Gorges du Cians. Nous retrouvons ici avec une grandiose ampleur ce phénomène des clues si fréquents dans la région des Alpes Maritimes. Le torrent qui s'est formé des écoulements d'un cirque alpestre où nous pouvons remarquer la Tête du Garnier (1918 m.) et le Mont Mulines (2047 m.), contreforts du massif du Mont Monnier, a rassemblé ses eaux près de Beuil (1440 m.) et a pris sa course au travers d'une gorge de plu de vingt kilomètres. Partout il a buriné sa profonde empreinte, mais aux abords de Rigaud (501 m.), il s'est trouvé en présence d'une formidable barrière qui a longtemps retenu ses flots. A force de temps et de persévérance, il s'y est pratiqué une issue, mais ce n'est qu'un trait de scie entre des murailles gigantesques. Ici la route côtoie le torrent, et comme nous le disions à propos des Gorges de Daluis, dans cette position l'œil est moins frappé des hauteurs, mais nous avons là des parois bien plus élevées que celles de la gorge du Var. Aussi ne peut-on manquer d'être frappé du caractère grandiose de cette faille, et dut-on n'y faire que quelques centaines de mètres, sa visite vaut le détour.

*Puget-Théniers*

A peine a-t-on franchi le Cians (352 m.) que les regards sont attirés par un village perché dans la plus étrange position. Sur une sorte de vire, avec un rocher en forme d'auvent qui semble le recouvrir, Touët de Beuil accroche son unique rue. Là aussi, il vaut la peine de s'arrêter, de gravir par le chemin rude et pavé, en plein soleil, la centaine de mètres dont il domine la route, de voir ses maisons-étables avec leurs grands séchoirs, et d'aller sur la plateforme de son église contempler le panorama de la vallée. L'habitat sur cette sorte d'imprenable étagère était peut-être nécessaire aux temps troublés du Moyen-Âge, mais de nos jours, la plupart de ses enfants l'ont désertée et sont venus fonder sur la route le Touët de Beuil d'en bas, qui, pourvu d'un bon hôtel, sert de point de

*Gorges du Cians*

*Touët de Beuil*

départ pour les excursions du Cians. La route qui continue à descendre la vallée ou plutôt la combe du Var passe en dessous d'un promontoire qui porte à 415 m. d'altitude le village de Villars-du-Var. On peut en y montant admirer dans l'église un rétable dont les peintures représentent des chevaliers de St-Jean de Jérusalem, et tout auprès les ruines d'un château des Grimaldi.

Au pied de ce promontoire, le Var subit une retenue par suite d'un barrage destiné à l'alimentation du canal de Malaussène, et bientôt la combe se resserre et s'insinue entre deux mamelons escarpés, que couronnent d'une part Malaussène et de l'autre Massoins. C'est désormais une règle que nous observerons jusqu'à la côte : partout les villages sont groupés sur des pitons élevés, précaution jadis indispensable contre les fréquentes incursions des pirates barbaresques.

A partir du barrage de Malaussène (250 m.) la route est passée sur la rive droite et elle la suit, dans la combe toujours étroite et sauvage, jusqu'au confluent de la Tinée. Cet affluent, l'un des plus importants du Var et qui a pris sa source au Col de Pelouse, tout voisin de celui de la Cayolle, arrive par un défilé non moins étroit, non moins sauvage que le Var, et le décor impressionnant formé



Vallee du Var,
gorges inférieures

par le heurt de ces murailles a reçu le nom expressif de la Mes-
cla, la mêlée des eaux et des roches (180 m.). Le choc de la Tinée détermine
 un changement de direction dans le cours du Var qui depuis le pont de Gueydan
 coulait de l'Ouest à l'Est : maintenant le fleuve, car son volume va lui mériter
 ce nom, prend sa course directement au Sud, et encaissée dans son étroit corridor
 la route, qui a repris sa rive gauche à la Mescla, est bien obligée de le suivre. Mais
 elle n'y réussit pas sans peine, et de temps en temps elle doit conquérir son
 passage par des viaducs latéraux ou des tunnels. C'est le défilé du Ciaudan, au
 sortir duquel se produit un nouveau confluent, celui de la Vésubie, d'un volume
 presque aussi considérable que la Tinée. La route la franchit sur un pont de
 quatre arches, et maintenant les parois s'écartent un peu, laissant une étroite
 banquette de chaque côté du Var : c'est le Plan du Var.

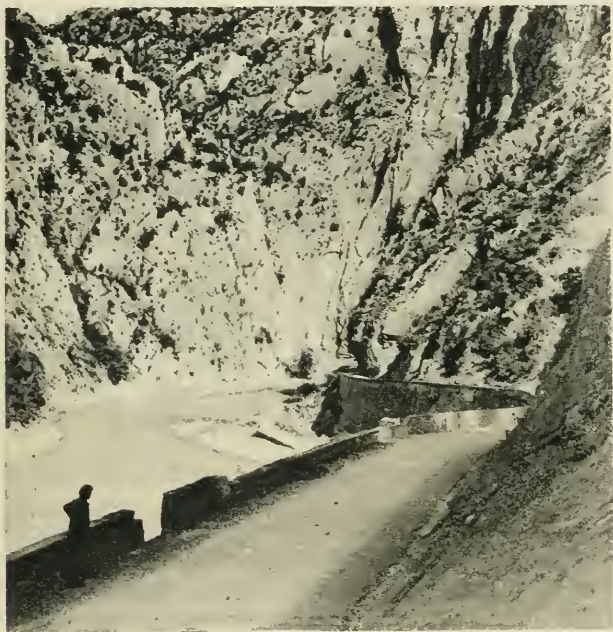
Un pont suspendu, dit naguère de la Madeleine et maintenant de Charles-
 Albert, vient raccorder à la voie principale la route de Roquestéron, et bientôt



Vallee du Var - La Mescla -

le Var reçoit un nouveau tributaire, mais celui-là sur sa rive droite, l'Estéron qui a drainé tout le plateau central depuis Saint-Audan et Briançonnet, et reçu les apports du Bouyon et du Riolan (112 m.).

Moins intéressante, la route passe auprès de St-Martin du Var, village



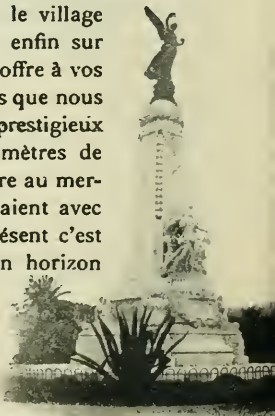
« Le grand Autel »

émané de la Roquette dont on aperçoit les maisons sur un haut rocher, puis auprès de Castagniers et à Colomars (65 m.). Autour de la vallée toute plate les collines vont en s'abaissant, et le superbe Baou de St-Jeannet, dont on aperçoit sur la gauche le formidable escarpement, est le dernier souvenir des montagnes que nous venons de traverser.

La voiture court directement au Sud suivant la robuste digue du Var, et le fleuve torrentiel attriste les regards par la large étendue de graviers et de caill-



loux au milieu desquels il promène ses eaux. A la base des collines qui nous accompagnent encore à gauche, l'exubérante végétation de la Côte d'Azur étale des cactus et des bois de roseaux, et sur les clôtures de petits jardinets on aperçoit de joyeux panaches de mimosas. On sent la mer, on commence à l'apercevoir : la route fait un coude à gauche, traverse le village du Var ombragé d'eucalyptus et de platanes, et débouche enfin sur la Côte. Maintenant c'est l'immense étendue des flots qui s'offre à vos yeux et fait un contraste frappant avec l'étroitesse des défilés que nous parcourions tout à l'heure. On s'arrête pour savourer ce prestigieux spectacle : la mer, la Grande Bleue! après six cents kilomètres de montagnes, c'est une joie spéciale. On était heureux naguère au merveilleux panorama des Grandes Alpes, nos regards caressaient avec ivresse les glaciers étincelants et les rocs immobiles; à présent c'est la mobilité de l'onde, sa vague caressante et perfide, son horizon imprécis et changeant qui font notre enchantement. L'âme de l'homme est plus mobile encore que la mer, ou plutôt nos sens affinés recherchent sous tous ses aspects la notion du Beau éparse dans la Nature.



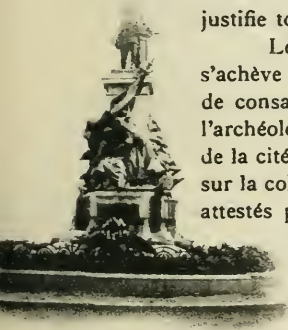
Monument du Centenaire



Panorama de Nice.

Mais il faut achever l'étape, et nous voilà roulant sur la Promenade des Anglais. Le doux nom de Baie des Anges convient à merveille au décor qui nous entoure. Sous les rayons inclinants du soleil, les découpures de la côte se profilent en plans successifs : là-bas au fond, c'est la presque-île de St-Jean, avec ses bosquets et ses verdure qui s'avance sur les eaux comme un monstre endormi; plus près le Mont Boron, aux lignes plus fermes et constellé des taches blanches de ses villas: plus près encore la colline du château avec la Tour Bellanda, et au premier plan la ville, la ville superbe et riche qui justifie toujours son nom grec de *Naxos*, Victoire.

Le magnifique parcours de la Route des Alpes Françaises s'achève ainsi dans la ville charmeuse, à laquelle on ne peut manquer de consacrer encore quelques instants. On sait qu'à Nice même l'archéologue a peu de choses à visiter, car l'expansion florissante de la cité prospère n'a rien laissé subsister des vestiges d'antan, mais sur la colline de Cimiez il trouve les restes de la puissance romaine attestés par des arènes, — malencontreusement coupées par une route qui les aurait contournées sans en souffrir, — et il se délecte à la vénérable abbaye de Cimiez en contemplant



Monument de Gambetta



L'Eglise de l'Abbaye de Cimiez

un bijou de l'architecture du Moyen-âge. Puis en faisant la délicieuse excursion de la Corniche supérieure, il peut sur la Terrasse de la Turbie retrouver, bravant les siècles et les hommes, la gigantesque ossature du fameux monument d'Auguste. Le vandalisme et le pillage se sont acharnés sur cette œuvre colossale sans pouvoir la détruire, et le génie des maîtres du monde a laissé son empreinte indélébile sur ce dernier gradin des Alpes qu'ils avaient si péniblement domptés.

Mais le touriste simplement curieux des belles choses d'à présent, épris des sensations agréables, trouve amplement matière à satisfaire ses goûts. Qu'il gravisse le vieux château d'où l'on découvre un si vivant panorama sur la ville et sur la mer; qu'il se promène dans



Ruines de l'amphithéâtre de Cimiez

le magnifique jardin dont on a couvert l'embouchure du Paillon, ou dans le jardin d'hiver annexé au Casino, ou qu'il se rende le matin sur la place où se tient le marché aux fleurs, si animé et si odorant, il ne regrettera pas les heures qui s'écouleront si courtes et si remplies dans ce véritable paradis terrestre.

Ainsi du Léman à la Mer s'étend et se poursuit au travers des renflements des Alpes, la belle Terre de France; ainsi elle offre aux yeux charmés de ses visiteurs des paysages toujours changeants, dont la diversité se succède avec une souplesse infinie. Amoureux des plaines, du flot majestueux du Rhône, des tons ardents des ruines pittoresques, Mistral, le prestigieux enchanteur, et son bataillon de félibres ont célébré la vallée du Rhône, et la parant de tous les dons de leur magique palette,



Le jardin public

l'ont présentée à l'admiration des hommes. Ils l'ont idéalisée avec la puissance du génie, et, dans leur langue sonore, *lou Rose* est devenu la merveille de France.

Les Alpes, génératrices du Rhône et de ses tributaires, n'ont pas besoin d'un interprète génial pour conquérir tous les suffrages. Il leur suffit d'être vues, d'être produites dans leur splendide vérité, et l'impression qu'en reçoivent les yeux n'a que faire de la cadence des beaux vers pour se graver au cœur de leurs enfants. Le véritable poème des Alpes s'écrit par l'image, et le cinéma-



Quai du Midi

lerait sans paroles le spectacle fourni d'un bout à l'autre par notre Route, emprunterait aux immuables roches leur massive immortalité.

Mais ce n'est point une rivalité que nous voulons susciter entre la plaine et la montagne. Nous les joignons dans un culte commun. Campagnes arlésiennes et garrigues provençales, aussi bien que forêts dauphinoises et glaciers savoyards, naissances des torrents impétueux comme expansion des fertiles rivières, vous êtes la terre de la patrie, partout digne d'Amour et partout mère de Beauté.

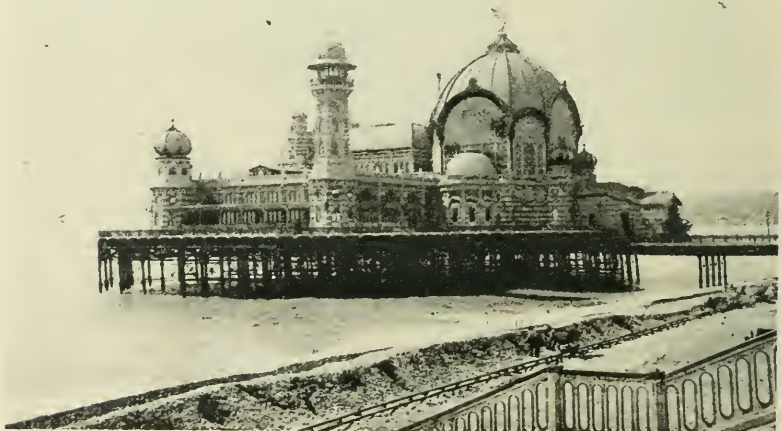




TABLE DES MATIÈRES

Préface	L'automobile régénératrice de la route. — Les transports en montagne. — Adieux à nos vieilles pataches. — Le moteur instrument de tourisme.	9
I. —	Le lac Léman. — La beauté de ses rives. — Genève, Lausanne, Montreux. La rive méridionale : Meillerie, Evian, Thonon, Ripaille.	14
II. — Première Etape. (D'Evian au Fayet, 91 kil.)	Vallée de la Dranse. — Le Biot, Saint-Jean-d'Aulph, Monriod et son lac. — Les Gets et Taninges. — Coup d'œil à la vallée du Giffre, à Sixt et au Fer à Cheval. — Le Col de Chatillon et Cluses.	29
III. —	La vallée de l'Arve. — Sallanches, le Fayet, Saint-Gervais. — Une escapade à Chamouni. — Le Mont Blanc et ses alentours.	45
IV. — Deuxième Etape (Du Fayet à Chambéry : 123 kil.)	Mégève et la vallée de l'Arly. — Le col des Aravis. — Annecy et son lac. — Aix-les-Bains et le lac du Bourget. — Les Bauges et Chambéry.	61
V. — Variante	Les Gorges de l'Arly, Albertville et Moutiers. — Une visite à Brides-les-Bains et à Pralognan — La Haute Tarentaise. — Aime, Bourg-Saint-Maurice, Tignes et Val d'Isère. — Le Col d'Iseran. — La Maurienne supérieure.	76
VI. — Troisième Etape (De Chambéry à Briançon : 150 kil.)	La vallée de l'Isère et la Basse Maurienne. — Montmélian et St-Jean de Maurienne. — Valloire et le Col du Galibier. — Panorama du massif du Pelvoux. — Briançon et le Mont-Genèvre.	95

VII. — Variante (171 kil.)	104
De Chambéry à Grenoble par le Graisivaudan. — Excursion à la Grande Chartreuse et au Vercors. — Vizille et la route de l'Oisans.	
VIII. — Quatrième Etape. (De Briançon à Barcelonnette: 119 kil.)	121
La vallée de Cervières et le Col Izoard (2388 m.). — La Combe de Queyras. — Un coup d'œil sur la vallée du Guil. — Aiguilles, Abriès et le Mont-Viso.	
IX. —	131
Guillestre. — Le Col de Vars. — Saint-Paul et le Brec de Chambeyron. — La vallée de l'Ubaye. — Echappée vers le Col de Larche. — Barcelonnette.	
X. — Cinquième Etape. (De Barcelonnette à Nice : 160 kil.)	139
Le vallon du Bachelard. — Le col et le lac d'Allos. — La vallée du Verdon. — Colmars et Beauvezer. — La Colle Saint-Michel. — Annot et Entrevaux.	
XI. — Variante	148
Le Col de la Cayolle. — Entraunes. — Guillaumes et son château. — Les Gorges de Daluys.	
XII. —	155
Puget-Théniers. — La vallée du Var. — Les Gorges du Cians et Touët de Beuil. — La Mescla. — Nice et la Grande Bleue.	





TABLE DES ILLUSTRATIONS

Au Col du Lautaret	6	Vue générale de Ripaille	27
Carte de la Route des Alpes	8	Général Dupas	27
Voiture d'Uriage	9	Général Dessaix	27
Diligence de la Mure	9	Château de Ripaille	27
Route du Lautaret	10	Ruine du Château des Allinges	28
Autocar au Refuge de Vars	10	Clocher d'Evian	28
Autocar au Col d'Allos	10	Lac Léman	29
Car alpin du Villard de Lans	11	Gorges de la Dranse	29
Au Villard de Lans	12	Gorges de la Dranse	30
Car alpin de la Chartreuse	12	Gorges de la Dranse. La Porte	31
Au Col du Lautaret	13	Vallée de la Dranse	32
Le Port d'Ouchy	14	Le Biot	33
Eglise St-Pierre à Genève	15	St-Jean d'Aulph	34
Promenade de la Treille à Genève	16	Abbaye de St-Jean d'Aulph	34
Genève. Fontaine de l'Escalade	16	Lac de Montriond	35
Genève. Monument de Brunswick	17	Morzine	35
Genève. Vue du Petit lac	18	Cascade d'Ardent	36
Lausanne. Vue prise de Montbenon	19	Les Gets	37
Château de Coppet	19	Route des Gets	37
La rive du Lac, près de Chillon	20	Abbaye de Mélan à Taninges	38
Château de Chillon	20	Cascade du Rouget	38
Evian	21	Vue générale de Taninges	39
Le Port d'Evian	21	Le Pic de Tenneverge	40
Casino d'Evian	22	Cirque du Fer à Cheval	41
Hôtel du Parc	22	Vue générale de Samoens	42
Quai du Casino	22	Eglise de Samoens	42
Hôtel de l'Ermitage	23	Village et Abbaye de Sixt	43
Intérieur de l'Etablissement d'Evian	23	Place de Cluses	44
Panorama d'Evian	24-25	Le Mont Blanc vu de Chamouni	45
Thonon	26	Cascade du Nant d'Arpenas	46
Port de Rives. Thonon	26	Sallanches et la Chaîne du Mont Blanc	47

Panorama de Planpras	48-49	Eglise d'Aime	83
Bains de Saint-Gervais	49	Bourg Saint-Maurice	84
Village de Saint-Gervais	50	Femmes de Tarentaise	85
A l'entrée de la vallée de Chamouni	51	Vue de Ste-Foy	86
Chamouni et le monument de Saussure	52	Cascade de la Raie	86
Eglise de Chamouni	52	Les Brévières	87
Chemin de fer de la Mer de Glace	53	Vallon de Tignes	87
Au sommet du Brévent	53	Cascade de Tignes	88
Refuge Vallot	54	Panorama pris des flancs du Signal d'Isèran	88-89
Hotellerie des Grands Mulets	54	Val d'Isère	89
L'Aiguille Verte et l'Aiguille du Dru	55	A Val d'Isère	90
En route pour les Grands Mulets	56	Bonneval sur Arc	91
La Mer de Glace	57	Bessans	92
Sommet du Mont Blanc	58	Eglise de Bessans	92
La Corniche du Buet	59	Lans-le-Bourg	93
Chalet du Plan de l'Aiguille	60	Vallée de Termignon	93
Chamouni vu du Plan de l'Aiguille	60	Montmélian	96
Gare du Fayet St-Gervais	61	Panorama du Col du Galibier	96-97
Cascade de St-Gervais	61	Tour de Bérold	97
Notre-Dame de la Gorge	62	Aiguilles d'Arves	100
Col de Mégeve	63	Granges du Galibier	100
Pont de Flumet	64	La Grave. Pont sur la Romanche et vue de la Meidje	101
La Giétaz	65	Panorama de Grenoble	104-105
Col des Aravis	65	Couvent de Montfleuri	105
La Clusaz	66	Grenoble	108
St-Jean de Sixt	66	St-Laurent du Pont	108
Villard sur Thônes	67	Monastère de la Grande Chartreuse	109
Thônes	67	Route d'Engins	109
Le Château de Duingt	68	Château d'Uriage	112
Embarcadère à Talloires	68	Pont-en-Royans	112
Lac d'Annecy	69	La Chapelle en Vercors	113
Château d'Annecy	69	Château de Vizille	113
Les Gorges du Fier	70	Bourg d'Oisans	116
Le Lac du Bourget	70	Cascade de la Meidje	116
Villa des Fleurs	71	Vue de la Grave	117
Entrée de l'établissement des Bains	71	Le Lautaret et le Galibier	117
Façade de l'abbaye d'Hautecombe	72	Col Izoard	120
Fontaine de Boigne	72	Panorama de Briançon	121
L'arc romain	73	Vue d'Aiguilles	121
Cathédrale de Chambéry	74	Chateau Queyras	124
Maison des Charmettes	74	Vue d'Abriès	124
Le Châtelard	75	Lac Egourgeou	125
Chapelle de Belleaux	75	La Monta	125
Vue du Val d'Isère	76	Le Mont-Viso	128
Panorama de Moutiers	77	Gorges du Guil	128
Les quais de Moutiers	78	Ancien refuge Quintino Sella	129
Eglise de Moutiers	78	Guillestre et le Col de Vars	132
Vue générale de Salins	79	Route du Col de Vars	133
Vue de Pralognan	80		
La Grande-Casse	81		

La Condamine et le Fort de Tournoux	133	Saint Martin d'Entraunes	152
Vallée de l'Ubaye. St-Paul sur Ubaye	136	Porte d'Entrevaux	153
Barcelonnette et la vallée de l'Ubaye	137	Château de Guillaumes	153
Clocher de Barcelonnette	137	Puget-Théniers	156
Refuge du Col d'Allos	140	Gorges du Gians	156
Maison de la Sestrière	140	Touët de Beuil	157
La Foux	141	Vallée du Var, gorges inférieures	158
Vue d'Allos	141	Vallée du Var « La Mescla »	158
Colmars. Vue du Fort de France	144	« Le grand Autel »	159
Vue de Beauvezer	144	Monument du Centenaire	160
Vallée de la Vaire. Gorges d'Annot	145	Panorama de Nice	160-161
Monument historique à Annot	145	Monument de Gambetta	161
Vue générale d'Entrevaux	148	L'Eglise de l'Abbaye de Cimiez	162
Source du Var et Col de la Cayolle	149	Ruines de l'amphithéâtre de Cimiez	162
Cascade du Var	149	Le jardin public	163
Gorges de Daluis	152	Quai du Midi	164



LA PLUS MERVEILLEUSE

EXCURSION DE MONTAGNE

DU MONDE ENTIER

PAR LES

Services Automobiles P.-L.-M.

(JUN-SEPTEMBRE)

Pour la Visite des plus Hauts Sommets

DES ALPES, DU JURA ET DES HAUTES-VOSGES

DE

NICE à MULHOUSE

PAR

le Col de la Cayolle (2.352 m.), Barcelonnette, le Col de Vars (2.115 m.), la Vallée du Queyras, le Col d'Izoard (2.409 m.), Briançon, le Col du Lautaret (2.075 m.), Grenoble, le Massif de la Grande Chartreuse, Chambéry, le Lac du Bourget, Aix-les-Bains, le Lac d'Annecy, Annecy, le Col des Aravis (1.500 m.), Saint-Gervais, Chamonix, Évian, Genève, le Lac Léman, le Col de la Faucille (1.323 m.), Champagnole, Besançon, Belfort, le Ballon d'Alsace (1.245 m.) et Thann.

MAGNIFIQUE ROUTE AUTOMOBILE DE 1.200 KILOMÈTRES

pouvant être parcourue

En HUIT Journées

Entre le **COL** du **LAUTARET** et **CHAMONIX**

variante par

Le Col du Galibier (2.658 mètres), Saint-Jean-de-Maurienne, Albertville
et les Gorges de l'Arly

Chemin de Fer entre Saint-Jean-de-Maurienne et Albertville



VUE GÉNÉRALE

ÉVIAN-LES-BAINS

Sur le lac de Genève

Saison : 15 AVRIL — 15 OCTOBRE

ÉTABLISSEMENT THERMAL — CASINO

Golf — Tennis

ROYAL HÔTEL — SPLENDIDE HÔTEL

sous le contrôle des Hôtels RITZ et CARLTON
de Londres

ERMITAGE

Maison de cure
et de régime

Altitude : 500 mètres

Source Cachat

Affections du Rein
Gravelle
Rhumatismes
Artério-Sclérose



ROYAL HOTEL



SPLENDIDE HOTEL

CHALLES-LES-EAUX

EAU SULFURO-BROMO-IODÉE

Le plus puissant Modificateur des

SÉCRÉTIONS NASALES, PHARYNGÉES, LARYNGÉES

S'expédie en bouteilles, 1/2 et 1/4

Saison 1^{re} Juin au 1^{er} Octobre. Renseignements : M. le Directeur, Challes-les-Eaux

LE SEUL DÉPOT A GRENOBLE DU
CANT

GUIGNIÉ

1840

est chez **ALEXANDRE**, 6, Rue FÉLIX-POULAT (près Hôtel Moderne)

MODÈLES NOUVEAUX, EXCLUSIFS

caractérisant la production des articles chevreaux supérieurs du
Plus Grand Centre de Ganterie du Monde.

Route des Alpes — Auto-Cars — Correspondance P.-L.-M.

De Nice à Evian et services annexes

Etablissements **REPELLIN-TRAFFORT**

Place Grenette, 6

Téléphone 10.71

GRENOBLE

Téléphone 10.71



HOTELS ET LE CHATEAU DE SAINT-FERRIOL

URIAGE-LES-BAINS

URIAGE est une station d'altitude modérée (414 mètres) qui possède un Établissement thermal de 1^{er} ordre. Saison du 25 mai au 5 octobre.

L'eau d'Uriage, sulfureuse, saline et purgative, est souveraine dans les traitements des affections de la peau. Station privilégiée pour les enfants.

Le complément très heureux de la cure d'eau réside dans la cure d'air. Uriage est en effet un beau et immense berceau de verdure luxuriante qui ré-

jouit, délasse et enchante. C'est la nature avec son calme et sa pureté.

Uriage-les-Bains est en même temps Uriage "Eden", c'est-à-dire véritable rêve pour la cure, la villégiature et le tourisme.



DANS LE PARC

ATTRACTIONS
PARC — CASINO
Saison théâtrale
du 15 juin au 15 sept.
Lawn Tennis, Guignol

Dans le Parc des Alberges, appartenant à la Société thermale, est installé, dans un cadre merveilleux, un Golf (9 trous).

NOTA — Pour tous renseignements, s'adresser à l'ÉTABLISSEMENT THERMAL ou au SYNDICAT D'INITIATIVE

MONTE-CARLO

Casino ouvert toute l'année

Saison des BAINS DE MER

(de Mai à Octobre)

Grands Concerts au Casino et sur les Terrasses

SPLENDIDE CENTRE D'EXCURSIONS

Cars Salons de l'AUTO-RIVIERA

TENNIS

==== Hôtels à des prix modérés ====

HOTEL DE PARIS - *Près des Terrasses du Casino*

Réputation mondiale. — Ouvert toute l'année

ABONNEZ-VOUS A LA HOUILLE BLANCHE

Revue générale des Emplois coordonnés de l'Energie hydraulique
et de la Houille noire

PUBLIÉE A GRENOBLE (20^e ANNÉE)

J. REY, Editeur, 23, Grand'Rue, GRENOBLE

ABONNEMENT : France, 30 fr.; Etranger, 40 fr.; le Numéro, 5 fr.

La Collection complète depuis la création (1902) : 16 volumes, prix, 640 fr.



UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY



A 000 706 059 3



